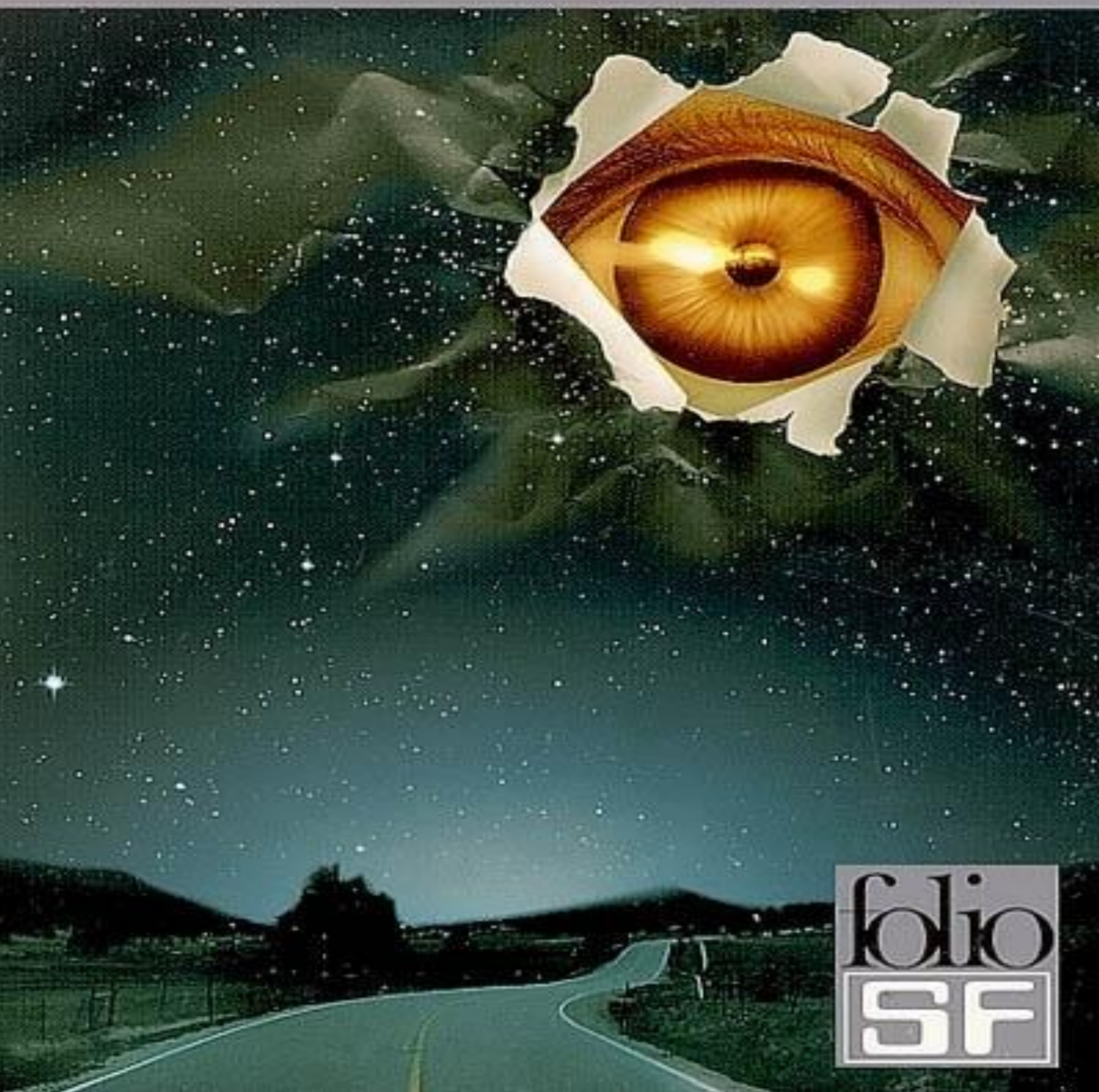


Philip K.
Dick

La transmigration
de Timothy Archer

La trilogie divine, III



folio
SF

Philip K. Dick

LA TRILOGIE DIVINE

TOME III

La transmigration de Timothy Archer

(The transmigration of Timothy Archer, 1982)



Traduction d'Alain Dorémieux

© By Estate of Philip K. Dick, 1982

Et pour la traduction française

© By Éditions Denoël, 1983

ISBN 2-207-30356-X

1

Barefoot tient ses séminaires sur sa péniche à Sausalito. Cela coûte cent dollars pour comprendre les raisons de notre présence sur cette terre. On vous offre aussi un sandwich, mais je n'avais pas faim ce jour-là. John Lennon venait de se faire tuer, et je crois savoir pourquoi nous sommes sur cette terre ; c'est pour découvrir que ce que vous aimez le plus vous sera enlevé, sans doute à cause d'une erreur en haut lieu plutôt qu'à titre délibéré.

Après avoir garé ma Honda Civic sur le parking, je suis restée un moment à écouter la radio. Toutes les chansons jamais écrites par les Beatles étaient déjà diffusées sur chaque longueur d'onde. Merde, ai-je pensé, j'aimerais bien me retrouver dans les années 60, à l'époque où j'étais la femme de Jeff Archer.

J'ai questionné deux hippies qui passaient : « Où est la porte cinq ? »

Ils n'ont pas répondu. Je me suis demandé s'ils étaient au courant pour John Lennon. Et je me suis aussi demandé ce que j'avais à foutre du mysticisme arabe, du soufisme et de tous ces machins dont parle Edgar Barefoot dans son émission de radio hebdomadaire sur la station K.P.F.A. à Berkeley. Les soufis sont des gens heureux. Ils enseignent que l'essence de Dieu n'est pas la puissance, ni la sagesse, ni l'amour mais la beauté. C'est une idée complètement nouvelle dans le monde, une idée inconnue des juifs et des chrétiens. Moi je ne suis ni juive ni chrétienne. Je travaille toujours à Musik Shop sur Telegraph Avenue à Berkeley et j'essaie de payer les traites de la maison que Jeff et moi avons achetée à notre mariage. J'ai eu la maison et Jeff n'a rien eu. Telle est l'histoire de sa vie.

Et pourquoi le moindre individu en possession de ses facultés mentales s'intéresserait-il au mysticisme arabe ? Je me

posais la question en verrouillant les portes de ma Honda et en prenant la direction de la rangée de péniches. Surtout un jour où il fait beau. Mais tant pis : j'avais déjà passé Richardson Bridge et traversé les décors criards de Richmond, le long des raffineries. La baie était superbe. Les flics vous chronomètrent sur Richardson Bridge : ils marquent à quelle heure vous payez le péage et à quelle heure vous quittez le pont du côté de Marin. Si vous arrivez trop tôt à Marin County, ça vous coûte le paquet.

Je n'ai jamais aimé les Beatles. Jeff avait rapporté *Rubber Soul* à la maison et je lui avais dit que c'était insipide. Notre mariage a commencé à se disloquer à partir du moment où j'ai entendu *Michelle* un million de fois, jour après jour. Ça doit remonter approximativement à 1966, je suppose. Il y a des tas de gens ici dans la région de la baie de San Francisco qui datent les événements de leur vie d'après les disques des Beatles. Le premier album en solo de Paul McCartney est sorti l'année avant qu'on se sépare, Jeff et moi. Aujourd'hui encore, si j'entends *Teddy Boy*, je me mets à pleurer. C'était l'année où je vivais seule à la maison. Ne faites pas ça. Ne vivez pas seuls. Les derniers temps, Jeff avait ses activités pacifistes pour lui tenir compagnie. Moi j'étais rentrée dans ma coquille et j'écoutais sur K.P.F.A. de la musique baroque qu'il aurait mieux valu laisser dans l'oubli. C'est comme ça que j'ai entendu pour la première fois Edgar Barefoot, qui m'a fait au début l'effet d'un taré, avec sa petite voix et ce ton donnant l'impression qu'il savourait intensément son activité cérébrale, en se réjouissant comme un enfant de deux ans. Il est manifeste que j'étais la seule personne de la région de la baie à avoir ce sentiment. Je devais changer d'avis plus tard ; K.P.F.A. avait entrepris de diffuser en fin de soirée les conférences enregistrées de Barefoot, et je les écoutais tout en essayant de trouver le sommeil. Quand on est à moitié endormi, toutes ces psalmodies monotones acquièrent un sens. Diverses personnes m'ont expliqué il y a un bout de temps que des messages subliminaux avaient été insérés dans tous les programmes émis dans la région de la baie aux alentours de 1973, sans doute par les Martiens. Le message que j'avais reçu en écoutant Barefoot semblait être : Tu es réellement quelqu'un de bien et tu ne dois laisser à personne d'autre que toi le soin de

décider de ta vie. En tout cas j'arrivais à dormir de plus en plus facilement à mesure que le temps passait ; j'oubliais Jeff et la lumière qui s'était éteinte à sa mort, sauf quand de temps à autre un incident me remettait tout en mémoire.

Alors maintenant, me disais-je en montant sur la passerelle menant à la péniche d'Edgar Barefoot, je vais dater mon entrée à ce séminaire en prenant le meurtre de John Lennon comme point de repère ; les deux événements pour moi ne feront qu'un. Quelle façon d'entamer l'apprentissage de la compréhension, ai-je pensé. Retourne chez toi et fume un bon coup. Oublie la voix qui parle de la connaissance ; c'est le temps des armes à feu ; tu ne peux rien faire, que tu aies la connaissance ou pas ; tu es une disquaire diplômée en arts libéraux à l'université de Californie. « *Les meilleurs manquent de toute conviction* »... quelque chose comme ça. « *Quelle bête difforme s'avance à croupetons vers Bethléem pour y naître ?* » Une créature à la posture disgracieuse, cauchemar du monde. Nous avons passé un examen sur Yeats. J'avais obtenu une mention. J'étais une bonne étudiante. Autrefois j'étais capable de rester assise par terre toute la journée à manger du fromage et à boire du lait de chèvre, en arrivant à suivre le plus long des romans... J'avais lu tous les longs romans. Je suis sortie de l'université avec mes diplômes. J'habite Berkeley.

J'ai lu *Le Souvenir des choses passées* et je ne m'en rappelle rien : j'ai pris la même porte pour entrer et pour sortir, comme dit le proverbe. Ça ne m'a rien apporté, toutes ces années passées à la bibliothèque à attendre que mon numéro s'allume, pour signaler que mon livre était disponible au guichet. C'est probablement le cas pour beaucoup de gens.

Mais ça demeure dans mon esprit comme de bonnes années, où nous avions plus d'astuce qu'il n'est généralement admis ; nous savions exactement ce que nous avions à faire : il fallait que le régime Nixon disparût ; nous avons agi délibérément, et aucun de nous ne le regrette. Jeff Archer est mort maintenant ; John Lennon est mort depuis aujourd'hui. D'autres morts jonchent la route, comme si un camion énorme leur était passé dessus. Peut-être que les soufis avec leur conviction de la beauté innée de Dieu peuvent me rendre heureuse ; peut-être est-ce

pourquoi je marche sur cette passerelle vers cette somptueuse péniche : un plan s'accomplit, dans lequel toutes les tristes morts s'additionnent pour aboutir à un autre résultat que le néant, en se trouvant en quelque sorte converties en joie.

Un gosse affreusement maigre qui ressemblait à notre ami Joe le Junkie m'a arrêtée en disant : « Ticket ?

— Vous voulez dire ça ? » J'ai sorti de mon sac la carte imprimée que Barefoot m'avait expédiée par la poste après réception de mes cent dollars. En Californie on achète la connaissance comme on achète des petits pois au supermarché, à la taille et au poids. J'aimerais deux kilos de connaissance, me suis-je dit. Non, plutôt cinq kilos. Je suis vraiment à court.

« Allez à l'arrière du bateau, a dit le gamin.

— Bonne journée », ai-je répondu.

Quand on aperçoit pour la première fois Edgar Barefoot on se dit : Ce type-là travaille comme mécano dans un garage. Il est petit et gros, et à en juger par son poids on croirait qu'il ne se nourrit que de hamburgers. Il est chauve. Pour cette région du monde à cette époque de la civilisation humaine, il s'habille de façon impossible ; il porte une longue veste de laine, un pantalon marron des plus ordinaires et une chemise de coton bleue... mais ses souliers ont l'air d'avoir coûté cher. Je ne sais pas si on pourrait qualifier de cravate ce qu'il a autour du cou. Peut-être qu'on a essayé de le pendre et qu'il s'est révélé trop lourd : il a cassé la corde et a continué à vaquer à ses activités. La connaissance et la survie sont entremêlées, me disais-je en prenant un siège – c'étaient des chaises pliantes bon marché, et quelques personnes y étaient déjà assises, jeunes pour la plupart. Mon mari est mort et son père aussi ; la maîtresse de son père a avalé un bocal de barbituriques et elle est dans la tombe, en proie au sommeil perpétuel, qui est ce qu'elle avait cherché. C'est comme dans un jeu d'échecs : l'évêque¹ est mort,

¹ En anglais la pièce d'échecs que nous qualifions de fou s'appelle l'évêque (*bishop*).

et avec lui la Norvégienne blonde qu'il entretenait, à en croire ce que racontait Jeff, en puisant sur les fonds discrétionnaires mis à sa disposition pour l'exercice de sa fonction ; un jeu d'échecs et une escroquerie. Il y a des choses étranges par les temps qui courent, mais celles-là étaient plus qu'étranges.

Edgar Barefoot, debout devant nous, nous a fait signe de changer de place pour nous regrouper sur les rangs de devant. Je me demandais ce qui se produirait si j'allumais une cigarette. Je l'avais fait une fois dans un ashram, au terme d'une conférence sur les Veda. Un dégoût collectif s'était amoncelé sur moi, et j'avais en outre reçu un violent coup de coude dans les côtes. J'avais outragé les grands. Ce qu'il y a de bizarre chez les grands, c'est qu'ils meurent exactement comme les gens du commun. L'évêque Timothy Archer détenait une bonne part de grandeur, ne serait-ce que par le poids et la taille, et ça ne lui a rien valu de bon ; il gît sous terre comme les autres. Autant pour les choses spirituelles. Autant pour les aspirations. Il recherchait Jésus. De plus, il recherchait ce qu'il y a derrière Jésus : la vérité réelle. C'est un sujet de méditation. Les simples mortels, qui acceptent le mensonge, sont vivants pour en parler ; ils n'ont pas péri dans le désert de la mer Morte. L'évêque le plus fameux des temps modernes a effectué le grand plongeon parce qu'il n'avait pas foi en Jésus. Il y a là une leçon. Alors peut-être ai-je la connaissance ; je sais ne pas douter. Je sais aussi qu'il faut emporter plus de deux bouteilles de Coca-Cola si je pars en voiture dans des terres à l'abandon, à quinze mille kilomètres de chez moi. Et ne pas me servir d'une carte routière de station-service, comme si j'étais encore au centre de San Francisco. C'est pratique si on veut localiser Portsmouth Square, mais pas tellement s'il s'agit de localiser la source authentique du christianisme, cachée du monde pendant ces deux mille deux cents ans.

Je vais rentrer chez moi et fumer un joint, me suis-je dit. C'est une perte de temps ; du moment où John Lennon est mort tout a été une perte de temps, y compris le deuil causé par cette mort. J'ai renoncé à porter le deuil... c'est-à-dire que je n'ai plus la faculté d'avoir du chagrin.

Levant les mains vers nous, Barefoot s'est mis à parler. Je prêtais peu d'attention à ce qu'il disait et l'oubliais presque aussitôt. C'était moi l'idiote : avoir payé cent dollars pour écouter ça. L'homme qui se tenait devant nous, lui, était le petit futé, parce qu'il savait comment gagner le fric : nous étions là pour le lui donner. C'est ainsi que se calcule la sagesse : d'après celui qui paie. Voilà ce que j'enseigne. Je devrais instruire les soufis, et les chrétiens tout aussi bien, notamment les évêques épiscopaux avec leurs fonds discrétionnaires. Allonge-moi cent dollars, Tim. Imaginez ça, appeler l'évêque « Tim ». Comme si on appelait le pape « George » ou « Bill » comme le lézard dans *Alice au pays des merveilles*. Je crois que Bill descendait de la cheminée, si je me rappelle bien. C'est une référence obscure ; comme à ce que raconte Barefoot on n'y fait pas attention, et personne n'en garde le souvenir.

« La mort dans la vie, déclamait Barefoot, et la vie dans la mort : deux modalités, comme le *yin* et le *yang*, d'un même continuum sous-jacent. Les deux faces d'un "holon" comme le nomme Arthur Koestler. Vous devriez lire *Janus*. Chacune passe dans l'autre comme en une danse joyeuse. C'est le Seigneur Krishna qui danse en nous et à travers nous ; nous sommes tous Çri Krishna qui, si vous vous souvenez, vient à nous sous la forme du Temps. Sa forme ultime, destructrice de tous les individus... de tout ce qui existe. » Il nous a adressé à tous un sourire de plaisir béat.

Il n'y a que dans la région de la baie, ai-je songé, que de pareilles inepties peuvent être tolérées. Un gamin de deux ans nous harangue. Bon Dieu, quelle connerie ! Je ressens ma vieille répugnance, cette aversion furieuse que nous cultivons à Berkeley, et que Jeff appréciait tant. Son plaisir était de se mettre en colère pour la moindre bagatelle. Le mien est d'endurer les inepties. En payant pour ça.

J'ai terriblement peur de la mort, ai-je pensé. La mort m'a détruite ; ce n'est pas Çri Krishna destructeur de tous les individus ; c'est la mort destructrice de tous mes amis. Elle les a choisis sans toucher aux autres. Putain de saloperie de mort, tu t'es pointée sur ceux que j'aime. Tu t'es servie de leur sottise pour l'emporter. Tu as tiré profit de leur bêtise pour les avoir, ce

qui est véritablement cruel. Emily Dickinson, l'autre enfoirée, qui dégoisait sur la « douce mort » ; c'est une pensée abominable, que la mort puisse être douce. Elle n'avait jamais vu un carambolage de six voitures sur l'autoroute. L'art, comme la théologie, est une imposture bien emballée. En bas les gens se battent pendant que je cherche Dieu dans un livre de références. Dieu, arguments ontologiques pour. Mieux encore : arguments pratiques contre. Non, ça ne figure pas au catalogue. C'aurait été utile en temps voulu, les arguments contre étant stupides, qu'ils soient ontologiques ou empiriques, anciens ou modernes (voir bon sens). L'ennui quand on fait des études, c'est que ça prend longtemps ; ça vous suce la meilleure partie de la vie et quand vous avez fini vous savez une chose, c'est que vous auriez mieux fait d'embrasser la carrière bancaire. Je me demande si les banquiers se posent de telles questions. Ils s'interrogent plutôt sur le cours des changes du jour. Si un banquier part dans le désert de la mer Morte il prend probablement un pistolet lance-fusées, des bidons, des rations vitaminées et un couteau. Pas un crucifix exhibant une précédente idiotie qui était effectuée pour qu'on la gardât en mémoire. Destructeur des victimes d'accidents de l'autoroute, et aussi de mes espoirs, Çri Krishna, tu nous as tous eus. Bonne chance pour tes autres tentatives, au cas où elles seraient également recommandables aux yeux des autres dieux.

Je triche, me suis-je dit. Ces passions, c'est de la foutaise. Je suis contaminée, à force de côtoyer la communauté intellectuelle de la baie ; je pense comme je parle : pompeusement, et par énigmes ; je ne suis pas une personne mais une voix qui s'admoneste. Pire, je parle comme j'entends parler. Du toc à l'entrée et du toc à la sortie. Je devrais me lever et poser à Mr. Barefoot une question dénuée de sens, et puis rentrer chez moi pendant qu'il énonce la réponse idéale. Comme ça il a le dernier mot et moi je m'en vais. Nous sommes tous deux gagnants. Il ne me connaît pas ; je ne le connais pas non plus, sinon en tant que voix sentencieuse. Elle ricoche déjà dans ma tête, et pourtant ça n'est que le début ; ce n'est que la première d'une longue série de conférences. De balivernes sentencieuses. Ce que dit ce drôle de petit bonhomme est

cependant important ; il parle de Çri Krishna et de la façon dont meurent les hommes. C'est un sujet que par expérience personnelle je juge capital ; il s'est manifesté dans ma vie depuis des années et il n'en disparaîtra pas.

Jeff et moi vivions dans une vieille petite maison rustique. L'électricité sautait quand on branchait un grille-pain. Quand il pleuvait, l'eau coulait goutte à goutte de l'ampoule pendue au plafond de la cuisine. Jeff de temps à autre goudronnait le toit pour colmater les fuites, mais ça ne servait pas à grand-chose. C'était dans la partie plate de Berkeley sur San Pablo Avenue, près de Dwight Way. Il y avait des bons côtés : par exemple on pouvait aller à pied au *Bad Luck Restaurant* pour voir Fred Hill, l'agent du K.G.B. (selon les dires de certains) qui était le patron de l'endroit, préparait les salades et décidait quels tableaux seraient accrochés pour être exposés gratuitement. Quand Fred est arrivé dans le coin il y a des années, tous les membres du Parti habitant la région sont restés pétrifiés de peur : c'était le signe qu'un tueur à la solde des Soviets était lâché dans les parages. Ça permettait de savoir qui était au Parti et qui ne l'était pas. La peur régnait parmi ceux qui étaient mouillés alors que tous les autres s'en fichaient. C'était comme le Juge eschatologique séparant du reste du troupeau la brebis fidèle, sauf que dans ce cas la brebis tremblait.

Des rêves de pauvreté suscitaient l'allégresse à Berkeley, couplés avec l'espoir que la situation politique et économique empirerait, précipitant le pays vers la catastrophe : c'était la théorie des activistes. Une infortune si grande qu'elle frapperait tout un chacun, faisant sombrer dans l'abîme les responsables aussi bien que les non-responsables. Nous étions alors et sommes encore maintenant complètement cinglés. C'est une marque de culture d'être fou. Par exemple, ce serait un signe de folie d'appeler sa fille Goneril. Comme on nous l'a appris en littérature anglaise à l'université, le spectacle de la folie faisait rire le public du Globe Theater. Maintenant elle n'est plus drôle. On aurait pu penser qu'avoir été pauvre si longtemps m'aurait rendue plus avisée, aurait aiguisé ma lucidité. Mon instinct de conservation.

Je suis la dernière personne en vie à avoir connu Timothy Archer l'évêque du diocèse de Californie, sa maîtresse et son fils qui fut mon mari. Il serait bon que personne ne suivît le chemin qu'ils ont collectivement suivi, volontaires pour la mort, chacun d'eux jouant, tel Parsifal, le rôle d'un parfait imbécile.

2

« Chère Jane Marion,

« En deux jours deux amis – l'un directeur littéraire, l'autre écrivain – m'ont conseillé de lire *The Green Cover* si je voulais savoir ce qui se passait en littérature contemporaine. Après avoir rapporté votre livre à la maison (on m'avait dit que l'article qui lui donne son titre était le meilleur du recueil et conseillé de commencer par lui), j'ai découvert que vous y aviez inclus un article sur Tim Archer. Alors c'est celui-là que j'ai lu en premier. Brusquement il était de nouveau vivant, lui mon ami. Cela ne m'a pas causé de la joie mais une peine atroce. Je ne peux pas écrire à son sujet car je ne suis pas écrivain, même si je suis diplômée en littérature anglaise ; pourtant un jour à titre d'exercice j'ai rédigé un dialogue fictif entre lui et moi, pour voir si par hasard je pouvais recréer la cadence de son intarissable flux verbal. Je me suis aperçue que j'en étais capable, mais, comme Tim lui-même, les mots que j'alignais étaient morts.

« On me demande parfois comment il était, mais ne pratiquant pas la religion chrétienne je ne fréquente pas tant que ça les gens d'Église, même si ça m'est arrivé autrefois. J'étais la femme de son fils Jeff, aussi je connaissais Tim plutôt sur un plan personnel. Nous parlions souvent de théologie. À l'époque du suicide de Jeff, j'ai rencontré Tim et Kirsten à l'aéroport de San Francisco ; ils revenaient d'Angleterre où ils avaient eu des entrevues avec les traducteurs officiels des documents zadokites. C'est à ce moment-là de son existence que Tim a commencé à croire que le Christ était un imposteur et que c'était la secte zadokite qui détenait la vraie religion. Il m'a demandé comment il allait faire pour transmettre cette nouvelle à ses ouailles. C'était avant Santa Barbara. Il logeait Kirsten

dans un appartement tout simple en ville. Très peu de gens s'y rendaient. Jeff et moi, bien sûr, y étions admis. Je me rappelle le jour où Jeff m'a présentée à son père ; Tim s'est avancé vers moi et m'a dit : "Je m'appelle Tim Archer." Il n'a pas mentionné le fait qu'il était évêque. Mais il portait son anneau.

« C'est moi qui ai reçu le coup de fil annonçant le suicide de Kirsten. Nous étions encore sous le coup de celui de Jeff. Et j'ai dû rester là au téléphone, à écouter Tim me dire que Kirsten "venait de s'en aller" ; je pouvais voir mon jeune frère, qui avait vraiment de l'affection pour Kirsten, en train d'assembler un avion modèle réduit en balsa – il avait deviné que Tim appelait mais bien sûr il ignorait que maintenant Kirsten, comme Jeff, était morte.

« Tim différait sous certains rapports de tous les gens que j'aie jamais connus : il était capable de croire à n'importe quoi et d'agir immédiatement sur la base de cette nouvelle croyance ; cela jusqu'à ce qu'il en embrasse une autre qui à son tour déterminerait sa conduite. Il était convaincu, par exemple, qu'un médium aurait résolu les problèmes mentaux du fils de Kirsten, qui étaient graves. Un jour où je regardais une interview de lui à la télévision, j'ai compris qu'il parlait de moi et de Jeff... mais il n'y avait pas de rapport exact entre ses propos et la réalité de la situation. Jeff regardait aussi ; il ne se rendait pas compte que son père parlait de lui. Comme les réalistes médiévaux, Tim croyait que les mots étaient des choses vraies. Si on pouvait exprimer une chose sous forme de mots, elle était vraie *de facto*. C'est ce qui lui a coûté la vie. Je n'étais pas en Israël quand il est mort, mais je l'imagine très bien dans le désert en train d'étudier la carte comme s'il s'agissait d'un plan du centre de San Francisco. La carte indique que si on parcourt x kilomètres on arrive au lieu y, et là-dessus il se met en route et franchit cette distance de x kilomètres en sachant qu'au bout il trouvera y, puisque c'est marqué sur la carte. L'homme qui a mis en doute tous les articles de la doctrine chrétienne était quelqu'un qui croyait tout ce qu'il voyait écrit.

« Mais l'incident qui, pour moi, a été le plus révélateur à son sujet s'est produit un jour à Berkeley. Jeff et moi devions retrouver Tim quelque part à une heure donnée. Tim arriva en

voiture en retard. Derrière lui courait un pompiste fou de rage. Tim venait de faire le plein à sa station et avait écrasé une pompe en faisant une marche arrière, après quoi il avait démarré aussitôt, se sachant en retard à son rendez-vous avec nous.

« “Vous avez démoli ma pompe !” criait le pompiste, complètement à bout de souffle et hors de lui. “Je vais appeler la police. Vous vous êtes sauvé après avoir fait ça. J’ai dû vous courir après.”

« Je voulais voir ce que Tim allait répondre à cet homme, un individu modeste, tout au bas de cette échelle sociale dont Tim, lui, occupait le sommet. Je voulais voir s’il allait l’informer qu’il était l’évêque du diocèse de Californie, connu dans le monde entier, qu’il avait été l’ami de Martin Luther King et de Robert Kennedy, qu’il était un grand homme célèbre qui, pour l’instant, ne portait pas ses vêtements ecclésiastiques. Tim n’en fit rien. Il s’excusa avec humilité. Il devint évident aux yeux du pompiste, au bout d’un instant, qu’il avait affaire à quelqu’un pour qui de grosses pompes métalliques aux couleurs vives n’existaient pas ; il avait affaire à un homme qui, littéralement, vivait dans un autre monde. Cet autre monde était ce que Tim et Kirsten nommaient “l’autre côté”, et pas à pas cet autre côté les a attirés tous à lui : d’abord Jeff, ensuite Kirsten et, inéluctablement, Tim lui-même.

« Quelquefois je me dis que Tim existe encore mais en totalité, maintenant, dans cet autre monde. Comment le formulait Don McLean dans sa chanson intitulée *Vincent* ? “*Ce monde n’était pas fait pour un être aussi beau que toi.*” Voilà qui qualifie bien mon ami ; ce monde où nous vivons n’était jamais véritablement réel pour lui, alors je suppose que ce n’était pas le monde qui lui convenait ; une erreur avait été commise quelque part, et au fond de lui il le savait.

« Quand je songe à Tim je pense :

*Et je rêve toujours qu’il marche sur la pelouse,
Avançant dans la rosée comme un fantôme,
Transpercé par la joie de mon chant...*

Comme l'a écrit Yeats.

« Je vous remercie de votre article sur Tim, mais cela fait mal de le retrouver vivant ne serait-ce qu'un moment. Qu'il puisse produire un tel effet donne, je suppose, la mesure de la réussite d'un morceau d'écriture.

« Je crois que c'était dans un roman d'Aldous Huxley qu'un personnage téléphone à un autre pour s'exclamer avec excitation : "Je viens de trouver une preuve mathématique de l'existence de Dieu !" S'il s'était agi de Tim, il aurait trouvé le lendemain une autre preuve opposant un démenti à la première – et l'aurait crue tout aussi facilement. C'était comme s'il se promenait dans un jardin rempli de fleurs et que chaque fleur fût nouvelle et différente, et il les découvrait toutes à tour de rôle en éprouvant devant chacune le même ravissement, mais en oubliant chaque fois toutes celles qui avaient précédé. Il était entièrement loyal envers ses amis. Eux, il ne les oubliait jamais. Ils étaient ses fleurs permanentes.

« Ce qu'il y a d'étrange, miss Marion, c'est qu'en un sens il me manque plus que ne me manque mon mari. Peut-être m'a-t-il davantage impressionnée que lui. Il se peut que vous puissiez me l'expliquer ; c'est vous l'écrivain.

« Cordialement,
« Angel Archer. »

J'ai écrit cette lettre à Jane Marion, célébrité des milieux littéraires new-yorkais, dont les essais et les articles paraissent dans les meilleurs des petits magazines ; je n'attendais pas de réponse et n'en ai pas reçu. Peut-être son rédacteur en chef, à qui je l'avais adressée, l'a-t-il jetée au panier après l'avoir lue ; je n'en sais rien. L'article de Marion sur Tim m'avait mise en fureur ; il était entièrement fondé sur des informations de seconde main. Marion n'avait jamais connu Tim, ce qui ne l'avait pas empêchée d'écrire sur lui. Elle parlait quelque part de Tim « *abandonnant les amitiés quand cela servait son but* » ou quelque chose comme ça. C'est faux : Tim n'a jamais abandonné une amitié de sa vie.

Ce rendez-vous que Jeff et moi avions avec l'évêque était important. À deux égards, l'un officiel et l'autre qui se révéla non officiel. Pour ce qui est de l'aspect officiel, j'avais l'intention d'organiser une rencontre entre l'évêque Archer et mon amie Kirsten Lundborg qui représentait le M.E.F. dans la région de la baie. Le Mouvement d'émancipation féminine voulait que Tim prononce à titre bénévole un discours en sa faveur. En tant qu'épouse du fils de l'évêque, on avait pensé que je pouvais mener l'affaire à bien. Inutile de préciser que Tim ne paraissait pas saisir la situation, mais ce n'était pas sa faute : ni Jeff ni moi ne l'avions mis au courant. Tim s'imaginait que nous nous réunissions simplement pour dîner au *Bad Luck*, dont il avait entendu parler. Tim paierait l'addition car nous n'avions pas du tout d'argent cette année-là, pas plus que l'année d'avant d'ailleurs. Avec mon travail de dactylo dans un cabinet d'avocats sur Shattuck Avenue, c'était moi qui subvenais, si on peut dire, aux besoins du ménage. Le cabinet d'avocats était composé de deux types de Berkeley qui participaient activement à tous les mouvements de protestation. Ils se spécialisaient dans les affaires touchant à la drogue. Leur raison sociale était : BARNES ET GLEASON, CABINET D'AVOCATS ET VENTE DE BOUGIES ; ils vendaient des bougies artisanales, ou tout au moins les avaient en vitrine. C'était la façon de Jerry Barnes d'insulter sa profession et de démontrer qu'il n'avait nulle intention de gagner de l'argent. Sur ce dernier point il réussissait fort bien. Je me rappelle qu'une fois un client reconnaissant l'avait payé en opium : un bâton qui ressemblait à une barre de chocolat noir. Jerry fut incapable de savoir quoi en faire. En fin de compte il en fit cadeau.

Il était intéressant d'observer Fred Hill, l'agent du K.G.B., accueillir ses clients comme tout bon restaurateur, avec sourire et poignée de main. Hill avait un regard glacial. Selon ce qui se racontait dans la rue, il avait l'autorisation d'assassiner ceux des membres du Parti qui paraissaient rétifs. Tim fit à peine attention à Fred Hill pendant que cet enfant de salaud nous conduisait à une table. Je me demandais ce que l'évêque de Californie penserait s'il savait que l'homme qui nous tendait les menus était un ressortissant russe séjournant aux États-Unis

sous un faux nom, un officier de la police secrète soviétique. Ou peut-être tout cela n'était-il qu'un mythe de Berkeley. Comme dans les nombreuses années qui avaient précédé, Berkeley et la paranoïa étaient alors étroitement associés. La fin de la guerre du Viêt-Nam n'était pas près d'avoir lieu ; Nixon n'avait pas encore retiré les troupes U.S. Le Watergate se situait à des années dans l'avenir. Des agents du gouvernement fouinaient dans la région de la baie. Nous autres activistes indépendants soupçonnions chacun de connivence ; nous ne faisons confiance à personne, ni aux gens de droite ni aux communistes américains. S'il y avait une seule chose universellement haïe à Berkeley, c'était bien l'odeur de la police.

« Bonsoir, les amis, lança Fred Hill. Comme potage du jour il y a du minestrone. Vous voudriez boire un verre de vin pendant que vous choisissez ? »

Nous répondîmes oui tous les trois et Fred Hill partit le chercher.

« Il est colonel au K.G.B., dit Jeff à l'évêque.

— Très intéressant, fit Tim tout en scrutant le menu.

— Ils sont vraiment sous-payés, remarquai-je.

— C'est pour ça qu'il a ouvert un restaurant », déclara Tim en jetant un regard circulaire sur les autres tables et les clients. « Je me demande s'ils ont du caviar de la mer Noire, ici. » Levant les yeux vers moi, il ajouta : « Vous aimez le caviar, Angel ? Les œufs de l'esturgeon, bien qu'on fasse quelquefois passer les œufs du *Cyclopterus lumpus* pour du caviar. C'est beaucoup moins cher. J'ai horreur de ça... du caviar de lump, je veux dire. En un sens, parler de "caviar de lump" est un oxymoron. » Il eut un rire principalement destiné à lui-même.

Merde, pensai-je.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? questionna Jeff.

— Je me demande simplement où est passée Kirsten », répondis-je en consultant ma montre.

L'évêque reprit : « On peut trouver les origines du mouvement féministe dans *Lysistrata*. Comme le dit Aristophane : *Abstenons-nous de tout ce qui touche aux babioles de l'amour...* » Il se remit à rire. « *Et, avec des verrous et des barreaux...* » Il s'interrompit, comme s'il hésitait à

poursuivre. « *Fermons notre porte*. C'est un jeu de mots. La porte en question est le vagin.

— Papa, intervint Jeff, on essaie de décider ce qu'on commande. D'accord ? »

L'évêque répliqua : « Si tu veux dire que nous essayons de décider ce qu'il faut manger, ma remarque est certainement applicable. Aristophane aurait apprécié.

— Oh ! voyons », fit Jeff.

Fred Hill revint, porteur d'un plateau. « Bourgogne », annonça-t-il. Il nous servit trois verres. « Pardonnez-moi ma question, mais... n'êtes-vous pas l'évêque Archer ? »

L'évêque acquiesça.

« Vous avez participé à la marche de Martin Luther King à Selma, observa Hill.

— Oui, j'étais à Selma, confirma l'évêque.

— Racontez-lui votre blague sur le vagin », dis-je. J'ajoutai à l'intention de Fred Hill : « L'évêque connaît une histoire de vagin vraiment antique. »

En gloussant, l'évêque précisa : « Elle veut dire que c'est l'histoire qui est antique. Ne vous méprenez pas sur la syntaxe.

— Le Dr King était un grand homme, dit Fred Hill.

— C'était un très grand homme, assura l'évêque. Je prendrai du ris de veau.

— Excellent choix, approuva Fred Hill en prenant note.

— Et moi du veau Oscar, dis-je.

— Moi aussi », fit Jeff. Il semblait maussade. Je savais qu'il désapprouvait que j'utilise mon amitié avec l'évêque pour obtenir de lui un discours benévole – que ce soit pour le M.E.F. ou pour tout autre groupe. Il savait avec quelle facilité on pouvait extorquer pour rien des discours à son père. Tous deux portaient des complets foncés style homme d'affaires, et bien sûr Fred Hill, le fameux agent du K.G.B. et tueur collectif, portait lui aussi complet et cravate.

Je me demandai ce jour-là, assise avec eux qui avaient un aspect si sérieux dans leurs complets, si Jeff entrerait dans les ordres comme son père ; les deux hommes avaient un air solennel, ils apportaient à la tâche consistant à commander leur repas la même intensité, la même gravité qu'ils réservaient à

tant d'autres choses, avec chez l'évêque cet humour qui ponctuait bizarrement le maintien professionnel... même si, aujourd'hui, il me semblait tomber à plat.

Tandis que nous consommions notre minestrone, l'évêque Archer entreprit de parler de son futur procès pour hérésie. C'était un sujet qu'il jugeait fascinant. Certains évêques bigots voulaient le poursuivre parce qu'il avait écrit dans des articles et prêché dans ses sermons que personne n'avait jamais vu le Saint-Esprit depuis les temps apostoliques. Ce qui avait amené Tim à conclure que la doctrine de la Trinité était fausse. Si le Saint-Esprit était, en fait, une forme de Dieu égale à Jéhovah ou au Christ, il serait sûrement toujours parmi nous. La faculté spontanée de parler les langues ne l'impressionnait pas. Il avait beaucoup vu ce genre de phénomène au cours de ses années passées dans l'Église épiscopale et il l'attribuait à l'autosuggestion ou à la démente. En outre, une lecture scrupuleuse des Actes des Apôtres lui avait montré que, le jour de la Pentecôte, quand le Saint-Esprit était descendu sur les disciples, leur donnant le « don de la parole », ils s'étaient exprimés dans des langues étrangères que les gens autour d'eux n'avaient pas comprises. Ce n'est pas de la glossolalie au sens où le terme est maintenant usité ; c'est de la xénoglossie. L'évêque, pendant que nous mangions, railla l'habile réponse de Pierre à l'accusation portée contre les disciples d'être en état d'ivresse ; Pierre avait répondu à haute voix à la foule moqueuse qu'il n'était pas possible que les disciples fussent ivres car il n'était que neuf heures du matin. L'évêque médita tout haut – entre deux cuillerées de minestrone – sur le fait que le cours de la civilisation occidentale aurait pu être changé s'il avait été neuf heures du soir au lieu de neuf heures du matin. Jeff paraissait s'ennuyer et je ne cessais de regarder ma montre, me demandant ce qui retenait Kirsten. Sans doute était-elle allée chez le coiffeur. Elle faisait beaucoup de chichis avec ses cheveux blonds, surtout en prévision des occasions importantes.

L'Église épiscopale est trinitaire ; on ne peut être prêtre ou évêque de cette Église sans accepter dans l'absolu et enseigner le Credo de Nicée :

... Et je crois au Saint-Esprit, le Seigneur et Donneur de toute Vie, Qui procède du Père et du Fils ; Qui avec le Père et le Fils réunis est adoré et glorifié.

L'évêque McClary au Missouri avait donc raison : Tim avait bien commis une hérésie. Mais Tim avait été avocat avant de devenir recteur de l'Église épiscopale. Il savourait d'avance le procès à venir. L'évêque McClary connaissait sa Bible et connaissait la loi canonique, mais Tim l'environnerait de ronds de fumée jusqu'à ce que McClary ne sût plus où il en était. Tim en avait conscience. En affrontant ce procès, il était dans son élément. En outre, il écrivait un livre à ce sujet ; il gagnerait, et en plus cela lui rapporterait de l'argent. Tous les journaux d'Amérique avaient publié des articles et même des éditoriaux sur la question. Poursuivre avec succès quelqu'un pour hérésie dans les années 1970, c'était vraiment difficile.

En écoutant Tim discourir sans fin, la pensée me vint qu'il avait délibérément commis l'hérésie afin de susciter le procès. Ou du moins il l'avait fait inconsciemment.

« Le prétendu don de la parole, disait l'évêque avec entrain, renverse l'unité de langage perdue à la construction de la tour de Babel. Le jour où un membre de ma congrégation se lèvera et se mettra à parler wallon, eh bien, ce jour-là je croirai à l'existence du Saint-Esprit. Je ne suis pas sûr qu'il ait jamais existé. La conception apostolique du Saint-Esprit est fondée sur la *ruah* des Hébreux, l'esprit de Dieu. D'abord cet esprit est féminin, non masculin. Elle parle de l'attente messianique. Le christianisme s'est approprié la notion auprès du judaïsme et, après avoir converti un nombre suffisant de païens – de gentils, si vous préférez – a abandonné le concept, puisque de toute façon il n'avait de sens que pour les juifs. Pour les Grecs convertis il ne signifiait rien, bien que Socrate ait déclaré qu'il avait une voix intérieure ou *daimôn* pour le guider... un esprit tutélaire, à ne pas confondre avec le mot moderne "démon", qui se réfère bien sûr à une entité indubitablement mauvaise. On fait souvent la confusion entre les deux termes. Ai-je le temps de prendre un cocktail ?

— Ici on ne sert que du vin et de la bière, fis-je observer.

— Il faut que je téléphone », annonça l'évêque ; il se tapota le menton avec sa serviette, tout en se levant et en regardant autour de lui. « Est-ce qu'il y a une cabine ?

— Il y en a une à la station-service, précisa Jeff. Mais si tu y retournes tu vas bousiller une autre pompe.

— Je n'arrive absolument pas à comprendre comment ça s'est passé, dit l'évêque. Je n'ai rien vu ni rien senti ; je ne n'en suis rendu compte que quand cet homme... comment s'appelle-t-il déjà ? Albers ? J'ai son nom sur mon calepin. Quand il est arrivé en fureur. C'était peut-être une manifestation du Saint-Esprit. J'espère que mon assurance auto est toujours valable.

— Ce n'était pas en wallon qu'il parlait, remarquai-je.

— Oui, fit Tim, mais ce qu'il disait n'était quand même pas intelligible. Pour ce que j'en sais, ça pouvait aussi bien être de la glossolalie. » Il se rassit. « Nous attendons quelque chose ? se demanda-t-il. Vous consultez sans arrêt votre montre. Je ne dispose que d'une heure ; ensuite je dois retourner en ville. La difficulté avec le dogme, c'est qu'il frappe l'esprit créatif chez l'homme. Alfred North Whitehead, qui était un grand savant, a émis l'idée d'un Dieu en cours. Une théologie en cours. Tout cela remonte à Jakob Boehme et à sa divinité "non-oui", sa divinité dialectique annonçant Hegel. Boehme s'appuyait sur saint Augustin. *Sic et non*, vous savez. Le latin manque d'un mot précis pour signifier "oui" ; je suppose que c'est *sic* qui en est le plus proche, bien qu'en général on le rende plus correctement par "ainsi". *Quod si hoc nunc sic incipiam ? Nihil est. Quod si sic ? Tantumdem egero. Et sic...* » Il s'interrompit, les sourcils froncés. « *Nihil est*. La traduction littérale est : "rien n'existe." Mais bien sûr Térence voulait dire : "ce n'est rien." En tout cas il y a une force énorme dans l'énoncé de ces deux mots : *nihil est*. Cette étonnante faculté du latin de condenser le sens dans le minimum de mots. Ce trait et la précision sont ses deux plus remarquables qualités. Nous, par contre, nous possédons un vocabulaire plus étendu.

— Papa, intervint Jeff, nous attendons une amie d'Angel. Je t'ai parlé d'elle l'autre jour.

— *Non video*, répondit l'évêque. Je dis que je ne la vois pas, le pronom "la" étant sous-entendu. Regardez, cet homme va nous prendre en photo. »

Fred Hill, muni d'un appareil photo pourvu d'un flash, s'approchait de notre table. « Votre Grâce, me permettez-vous de vous photographier ?

— Je vais vous prendre tous les deux ensemble, proposai-je en me levant. Vous pourrez mettre la photo au mur, dis-je à Fred Hill.

— Je suis tout à fait d'accord », conclut Tim.

Kirsten Lundborg nous rejoignit au cours du repas. Elle avait l'air triste et fatiguée, et ne trouva au menu rien qui lui convînt. Elle se contenta de boire un verre de vin blanc sans manger, parlant très peu mais fumant cigarette sur cigarette. Son visage était tendu. Nous l'ignorions alors, mais elle souffrait d'une légère péritonite chronique, maladie qui peut être – et pour elle ce serait bientôt le cas – très grave. Elle semblait à peine consciente de notre présence. Je m'imaginais qu'elle avait cédé à l'une de ses crises de dépression périodiques ; je n'avais pas idée ce jour-là qu'elle était malade physiquement.

« Tu devrais prendre un toast et un œuf à la coque, proposa Jeff.

— Non », dit Kirsten en secouant la tête. Un moment après elle ajouta : « Mon corps essaie de mourir. » Elle n'entra pas dans les détails. Nous étions tous mal à l'aise. Je suppose que c'était l'idée qu'elle avait dans la tête. Mais peut-être pas. L'évêque Archer l'examina attentivement, avec beaucoup de compassion. Je me demandai s'il comptait suggérer une imposition des mains. C'est une pratique qui a cours dans l'Église épiscopale. Le pourcentage de guérisons n'est enregistré nulle part à ma connaissance, ce qui est aussi bien.

Elle parla surtout de son fils Bill, que l'armée venait de réformer pour raisons psychologiques. Elle semblait en être à la fois contente et contrariée.

« Je suis surpris d'apprendre que vous avez un fils en âge de faire son service », constata l'évêque.

Kirsten garda un moment le silence. Ses traits étaient plus sereins. Il était évident que la remarque de Tim lui avait fait plaisir.

À cette période de sa vie c'était une femme plutôt belle, mais une perpétuelle expression renfrognée gâchait cette beauté. Tout en l'admirant, je savais que Kirsten était incapable, si l'occasion s'en présentait, de résister à l'envie de décocher une réplique cinglante : défaut qu'elle avait, on peut le dire, transformé en don. Tout est une question d'aptitude verbale. Si on manie assez bien les mots, on peut insulter les gens sans qu'ils osent réagir, mais si on le fait sottement et maladroitement, on n'a pas le dessus.

« Bill n'a cet âge-là que physiquement », dit Karen. Mais elle semblait plus heureuse maintenant. « Je sors de chez le coiffeur, poursuivit-elle. C'est pour ça que j'étais en retard. Une fois, juste avant que je m'envole pour la France, ajouta-t-elle en souriant, ils avaient tellement raté ma permanente que j'avais l'air d'un clown. Pendant tout mon séjour à Paris j'ai dû porter un babouchka. Je disais à tout le monde qui j'étais en pèlerinage à Notre-Dame.

— Qu'est-ce que c'est qu'un babouchka ? demanda Jeff.

— Un paysan russe », indiqua l'évêque.

Fixant ses yeux sur lui avec attention, Kirsten admit « C'est vrai. Je dois m'être trompé de mot.

— Non, précisa l'évêque. Le terme désignant l'étoffe qu'on porte autour de la tête dérive...

— Oh ! pitié », protesta Jeff.

Kirsten sourit et but une gorgée de vin blanc.

« Je crois comprendre que vous êtes membre du M.E.F. enchaîna l'évêque.

— Je suis le M.E.F., souligna Kirsten.

— Elle en est l'une des fondatrices, dis-je.

— Vous savez, j'ai des positions très arrêtées en ce qui concerne l'avortement, reprit l'évêque.

— Moi aussi, dit Kirsten. Quelles sont les vôtres ?

— Notre sentiment est que le fœtus est investi de droits qui proviennent non de l'homme mais de Dieu, expliqua l'évêque. Prendre une vie humaine est interdit depuis le décalogue.

— Laissez-moi vous poser une question, répliqua Kirsten. Pensez-vous qu'un être humain a des droits après sa mort.

— Je vous demande pardon ? s'étonna l'évêque.

— Eh bien, fit Kirsten, vous leur accordez des droits avant leur naissance ; pourquoi pas des droits égaux après leur mort ?

— En fait, déclara Jeff, les individus gardent des droits quand ils sont morts. Il faut une décision de justice pour pouvoir utiliser un cadavre ou des organes prélevés sur un cadavre à des fins...

— J'essaie de manger tranquille », interrompis-je, entrevoyant déjà une discussion sans fin, au terme de laquelle l'évêque refuserait de faire le discours pour le M.E.F. « On ne pourrait pas parler d'autre chose ? »

Sans se laisser démonter, Jeff insista : « Je connais un type qui travaille au bureau du coroner. Il m'a raconté qu'une fois dans le service de réanimation de je ne sais plus quel hôpital on a prélevé pour une transplantation les yeux d'une femme qui venait juste de mourir, avant même que les écrans de contrôle aient cessé d'indiquer les traces de vie. Il m'a dit que ça se passe tout le temps. »

Le silence s'installa ; nous mangions pendant que Kirsten buvait son vin ; mais l'évêque continuait de la regarder d'un air compatissant. Plus tard seulement, j'ai songé qu'il avait senti sa maladie latente, perçu ce qui nous échappait. Peut-être était-ce dû à son ministère pastoral, mais je l'ai revu maintes fois discerner un besoin chez quelqu'un alors que personne d'autre n'en avait conscience ou ne s'en souciait, pas même parfois l'être concerné.

« J'ai la plus grande estime pour le M.E.F., déclara-t-il d'une voix douce.

— Comme beaucoup de gens », répondit Kirsten, mais cette fois elle paraissait véritablement contente. « Est-ce que l'Église épiscopale autorise l'ordination des femmes ?

— Pour la prêtrise ? dit l'évêque. Ce n'est pas encore venu mais ça viendra.

— Alors je suppose que personnellement vous approuvez.

— Certainement, fit-il en hochant la tête. Je me suis intéressé activement à la modernisation de l'appellation des diacres des deux sexes. Ainsi, dans mon diocèse, je refuse qu'on emploie le terme de "diaconesse" ; je tiens à ce qu'on les appelle "diacres" même si ce sont des femmes. La standardisation de la formation des diacres permettra plus tard d'ordonner certains diacres femmes pour en faire des prêtres. C'est une échéance inévitable et j'y travaille avec ardeur.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi, dit Kirsten. Alors vous vous démarquez sensiblement de l'Église catholique. Le pape...

— L'évêque de Rome, rectifia son interlocuteur. C'est ce qu'il est en réalité : l'évêque de Rome. Il représente l'Église catholique romaine ; la nôtre est aussi une Église catholique.

— Mais eux, vous croyez qu'ils ordonneront jamais les femmes ? demanda Kirsten.

— Seulement lorsque viendra la parousie, répondit l'évêque Archer.

— De quoi s'agit-il ? questionna Kirsten. Vous excuserez mon ignorance ; je n'ai pas de formation religieuse.

— Moi non plus, rétorqua l'évêque. Je sais seulement, comme l'a dit Malebranche, que "ce n'est pas moi qui respire mais Dieu qui respire en moi". La parousie est le second avènement du Christ. L'Église catholique, dont nous sommes une partie, ne respire qu'à travers la puissance vivante du Christ ; nous sommes le corps dont il est la tête, ainsi que l'a précisé saint Paul. C'est un concept déjà connu du monde antique et nous pouvons le comprendre.

— Intéressant, remarqua Kirsten.

— Non, c'est la vérité, insista l'évêque. Il y a des sujets intellectuels qui sont intéressants et aussi de simples données factuelles, comme par exemple la quantité de sel produite par une mine. Par contre, ce dont je parle détermine non ce que nous savons mais ce que nous sommes. Nous menons notre vie à travers Jésus-Christ. *Il est l'image du Dieu invisible et le premier-né de toute création, car en lui ont été créées toutes choses au ciel et sur la terre, tout ce qui est visible et tout ce qui*

est invisible, les Trônes et les Dominations, les souverainetés et les puissances : toutes choses ont été créées à travers lui et pour lui. Avant tout ce qui a été créé, il existait, et il tient toutes choses dans l'unité. » La voix de l'évêque était basse et intense, et tout en parlant il fixait Kirsten droit dans les yeux, et elle lui rendait son regard avec une expression à la fois de fascination et de peur, comme si en même temps elle voulait et ne voulait pas entendre. J'avais bien des fois entendu Tim prêcher à la Grace Cathedral, et il s'adressait en ce moment à elle seule avec la même intensité qu'il déployait pour la foule des fidèles.

Il y eut un moment de silence.

Jeff reprit la parole pour dire : « Beaucoup de prêtres emploient encore le mot "diaconesse". Quand Tim n'est pas là », ajouta-t-il lourdement.

Je m'adressai à Kirsten : « L'évêque Archer est sans doute le plus grand défenseur des droits de la femme dans l'Église épiscopale.

— En fait, je crois bien que je l'avais entendu dire », déclara Kirsten. Elle se tourna vers moi et continua calmement : « Je me demande si... est-ce que tu crois que...

— Je serais heureux de faire un discours pour votre organisation, coupa l'évêque. C'est bien pour ça que nous dînions ensemble, non ? » Il sortit son calepin noir de la poche de son veston. « Je vais noter votre numéro de téléphone et je vous promets de vous appeler. Il faudra que je voie avec Jonathan Graves, l'évêque suffragant, mais je trouverai sûrement le moyen de me libérer pour vous.

— Je vais vous donner mon numéro au M.E.F. et mon numéro personnel, dit Kirsten. J'aimerais... » Elle marqua une hésitation. « J'aimerais vous dire une chose à propos du M.E.F., si vous le voulez bien.

— Je vous écoute, fit l'évêque.

— Nous ne sommes pas des militantes dans le sens conventionnel du...

— Je connais très bien votre organisation, trancha l'évêque. Je voudrais que vous réfléchissiez à ceci. *Si je possède toute l'éloquence des hommes ou des anges, mais que je parle sans amour, je ne suis qu'un gong qui résonne ou une cymbale qui*

retentit. Si j'ai le don de prophétie, la compréhension de tous les mystères qui existent et la connaissance de chaque chose, et si j'ai la foi qui soulève les montagnes, mais sans amour, alors je ne suis rien du tout. Première Épître aux Corinthiens, chapitre XIII. En tant que femmes, c'est par l'amour que vous trouvez votre place dans le monde, et non par l'animosité. L'amour n'est pas limité aux chrétiens, il n'est pas du domaine réservé de l'Église. Si vous désirez nous conquérir, faites preuve d'amour et non de mépris. La foi soulève les montagnes, l'amour soulève les cœurs humains. Ceux qui s'opposent à vous sont des individus, pas des choses. Vos ennemis ne sont pas les hommes mais des hommes ignorants. Ne confondez pas les hommes avec leur ignorance. Il a fallu des années ; il en faudra encore d'autres. Ne soyez pas impatientes et n'éprouvez pas de haine. Quelle heure est-il ? » Il regarda autour de lui, soudain soucieux. « Tenez. » Il tendit une carte à Kirsten. « C'est vous qui m'appellerez. Il faut que je parte. J'ai été ravi de vous rencontrer. »

Et il nous quitta. Je me rendis compte subitement, après son départ, qu'il avait oublié de régler l'addition.

3

L'évêque de Californie prononça donc un discours devant les membres du M.E.F., et il trouva ensuite le moyen de soutirer à ses dirigeantes deux mille dollars comme contribution au fonds de l'Église pour lutter contre la famine dans le monde, une somme vraiment insignifiante pour une cause aussi méritoire. Il fallut un certain temps pour que la nouvelle des relations entre Tim et Kirsten filtre jusqu'à Jeff et moi. Jeff fut tout bonnement stupéfié. Quant à moi je trouvai la chose plutôt drôle.

Jeff ne fut même pas amusé de voir son père obtenir de l'argent du M.E.F. Il était resté sur l'idée du discours bénévole qui pour lui n'avait pas réussi à passer. D'autre part il avait prévu une friction et un désaccord entre son père et Kirsten, aussi eut-il du mal à avaler ce qui se produisait. Jeff ne comprenait pas son propre père.

Ce fut par Kirsten, et non par Tim, que je fus mise au courant. Elle me téléphona une semaine après le discours de Tim, disant qu'elle voulait aller faire des achats avec moi à San Francisco.

Quand on sort avec un évêque on ne s'en vante pas facilement. Kirsten passa des heures à farfouiller dans les robes, les jupes et les corsages, de boutique en boutique, avant de faire même la plus légère allusion à l'événement. La promesse de mon silence fut obtenue au moyen de serments plus compliqués que ceux des rose-croix. Et elle suspendit à tel point la révélation finale que nous étions arrivées à la marina avant que je comprenne ce qu'elle avait cherché à insinuer.

« Si Jonathan Graves le découvre, me confia-t-elle, Tim sera obligé de renoncer à ses fonctions. »

Je n'arrivais même pas à me rappeler qui était Jonathan Graves. Cette divulgation me paraissait irréaliste ; j'avais d'abord cru que Kirsten plaisantait, ensuite qu'elle délirait.

« Le *Chronicle* en parlerait en page une, fit-elle sur un ton solennel. Et avec le procès pour hérésie en plus...

— Grand Dieu ! m'exclamai-je. Mais tu ne peux tout de même pas coucher avec un évêque !

— C'est déjà fait, avoua Kirsten.

— Et à qui d'autre l'as-tu dit ?

— À personne. Je ne suis même pas sûre que tu doives avertir Jeff. Tim et moi en avons discuté. Nous n'avons pas su quoi décider. »

Nous, pensai-je. Espèce de putain destructrice. Pour te faire baiser tu briserais la vie d'un homme qui a connu Martin Luther King et Bobby Kennedy et qui détermine les opinions de... eh bien, ne serait-ce que *mes* opinions, pour ne citer que moi.

« Ne prends pas cet air fâché, déclara Kirsten.

— Et de qui est venue l'idée ?

— Pourquoi te mets-tu en colère ?

— C'est toi qui as pris l'initiative ?

— Nous en avons parlé ensemble. »

Et puis, au bout d'une minute, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Kirsten, d'abord contrariée, se joignit à moi ; des passants nous regardèrent avec curiosité tandis que nous pouffions, cramponnées l'une à l'autre, sur l'herbe au bord de la baie. « C'était bon ? » parvins-je finalement à dire. « Enfin c'était comment ?

— C'était terrible. Mais maintenant il faut qu'il se confesse.

— Ça veut dire que vous ne pouvez pas recommencer ?

— Si, mais il devra se reconfesser.

— Tu ne vas pas aller en enfer ?

— Lui, si. Mais pas moi.

— Ça ne te tracasse pas ?

— Quoi ? De ne pas aller en enfer ? » Elle gloussa.

« Il faut avoir une attitude adulte face à cette situation, dis-je.

— Oh ! oui. Il faut absolument avoir une attitude adulte. Il faut faire comme si tout était normal. Même si ce n'est *pas*

normal. Enfin je ne veux pas dire que c'est anormal dans le sens de... tu vois quoi.

— Comme de le faire avec un bouc. »

Kirsten poursuivit : « Je me demande s'il existe un mot pour désigner ça... le faire avec un évêque. Évêquophilie. C'est Tim qui a suggéré ça. » Nous devons nous soutenir mutuellement pour nous empêcher de tomber ; aucune de nous ne pouvait mettre un frein à son hilarité. « Oh ! mon Dieu », reprit-elle en essuyant les larmes de rire qu'elle avait au coin des yeux « c'est terrible. Nous sommes vraiment en train d'aller en enfer, tout droit en enfer. Tu sais ce qu'il m'a laissée faire ? Elle se pencha pour murmurer à mon oreille. « J'ai essayé plusieurs de ses soutanes et sa mitre. C'est moi la première femme évêque.

— Peut-être pas la première.

— J'avais une de ces allures. Ça m'allait mieux qu'à lui. Il faudra que tu voies ça. On va avoir un appartement. Mais je t'en prie, surtout pas un mot là-dessus, parce qu'il va le payer sur ses fonds discrétionnaires.

— L'argent de l'Église ? dis-je en la dévisageant. Ce n'est pas illégal ?

— Non, ce n'est pas illégal. C'est pour ça qu'on les appelle des fonds discrétionnaires ; il peut en faire ce qu'il veut. Je vais travailler pour lui en tant que... nous n'avons pas vraiment encore décidé, mais une sorte de secrétaire générale, pour organiser ses discours et ses déplacements. Ce qui ne signifie pas que je compte quitter le M.E.F. » Elle se tut un instant avant de continuer : « Le problème, ça va être Bill. Je ne peux pas lui en parler parce qu'il est à nouveau chez les dingues. Enfin je ne devrais pas dire ce mot. Les termes à employer c'est qu'il souffre de retrait autistique avec idéation détériorée et hallucinations, plus alternance de stupeur catatonique et d'excitation. Il est au Hoover Pavilion, à Stanford, pour un diagnostic. Ce sont les meilleurs de la côte Ouest pour les diagnostics. Ils ont quatre psychiatres qui s'occupent uniquement de ça.

— Je suis navrée, dis-je.

— C'est à cause du service militaire. L'anxiété à l'idée d'être incorporé. Ils l'ont accusé de simulation. Enfin, c'est la vie. De toute façon il aurait dû abandonner ses études. Quand ça le

prend, ça commence toujours de la même façon : il se met à pleurer et il ne vide plus les ordures. Qu'il pleure, ça ne me gêne pas, mais c'est les ordures qui sont épouvantables. Elles s'entassent partout. Et il ne se lave plus. Et il ne sort plus de chez lui. Et il ne paie plus ses factures, alors on lui coupe le gaz et l'électricité. Et il se met à écrire des lettres à la Maison-Blanche. Tim et moi en avons discuté. Mais il n'y a presque personne à qui j'en parle. C'est pour ça que je pense pouvoir tenir secrète ma liaison avec Tim : j'ai l'habitude de ne pas parler des choses. Non, au fait, je me suis trompée. Ça ne commence pas quand il pleure : c'est quand il n'est plus capable de conduire sa voiture. Il a une phobie de la conduite ; il a tout le temps peur de quitter la route. D'abord ce sont les routes, et ensuite ça s'étend à n'importe quelle rue, et puis après il finit même par avoir peur de marcher pour aller chez l'épicier, alors résultat : il ne s'achète pas à manger. De toute façon ça ne fait rien parce qu'à ce stade il ne mange plus du tout. » Elle se tut un moment. « Ça me fait penser aux paroles d'une cantate de Bach », reprit-elle enfin, avec une ébauche de sourire. « *La Cantate du café*. Il y est question des soucis que vous causent les enfants. Ce sont cent mille malheurs, ou quelque chose comme ça. Bill la jouait. Il n'y a pas beaucoup de gens qui savent que Bach a écrit une cantate sur le café, mais pourtant il l'a fait. »

Nous marchâmes quelque temps en silence.

« On dirait les symptômes d'une..., commençai-je.

— D'une psychose, oui. Ils ont essayé sur lui tous les nouveaux dérivés de la phénothiazine qui se présentaient. Ça lui vient par cycles, mais les cycles empirent. Il va de plus en plus mal et ça dure de plus en plus longtemps. Mais je n'aurais pas dû soulever la question ; ce n'est pas ton problème.

— Ce n'est pas grave.

— Peut-être que Tim pourrait effectuer sur lui une cure spirituelle. Est-ce que Jésus ne guérissait pas les malades mentaux ?

— Il a fait descendre les esprits malins dans une bande de pourceaux, répondis-je. Et ils ont tous sauté dans un précipice.

— C'est plutôt du gâchis, remarqua Kirsten.

— Les gens pouvaient quand même les manger.

— Pas s'ils étaient juifs. Et puis qui voudrait manger une, côte de porc où il y a un esprit malin ? Je ne devrais pas plaisanter, mais... Tiens, il faudra que j'interroge Tim là-dessus. Enfin, plus tard. Pour l'instant Bill m'a complètement mise à plat. Je suis bousillée, je t'assure. Quand je vois Jeff et la différence qu'il y a entre eux ; ils ont presque le même âge et Jeff est tellement en prise sur la réalité.

— N'en suis pas si sûre », dis-je.

Kirsten continua : « Quand Bill sortira de l'hôpital, j'aimerais qu'il rencontre Tim. J'aimerais aussi qu'il rencontre ton mari ; ils ne se connaissent pas, n'est-ce pas ?

— Non. Mais si tu crois que Jeff peut lui servir de modèle, je ne suis pas sûre que...

— Tu sais, Bill a très peu d'amis. Il est renfermé. Je lui ai parlé de toi et de ton mari ; vous êtes tous les deux de sa génération. »

À cette perspective, j'eus le pressentiment que dans un avenir imprécis le fils fou de Kirsten allait semer la pagaille dans nos vies. Je fus surprise d'avoir cette pensée. Elle n'était pas charitable, et en outre elle renfermait quelque chose comme de la peur. Je connaissais mon mari et je me connaissais moi. Ni l'un ni l'autre n'étions préparés à jouer les psychothérapeutes amateurs. Mais Kirsten avait le don d'organiser les situations. Elle amenait les gens à faire les choses, des choses peut-être louables mais qui n'étaient pas forcément à leur bénéfice.

J'eus à cet instant l'intuition aiguë que j'étais manœuvrée. Au *Bad Luck*, j'avais vu l'évêque Archer et Kirsten Lundborg se manœuvrer l'un l'autre, mais la transaction leur bénéficiait à tous deux, ou du moins ils le pensaient. En revanche cette histoire avec son fils Bill me paraissait absolument à sens unique. Je ne voyais pas ce que nous avions à y gagner.

« Tu me préviendras quand il sera sorti, dis-je. Mais je pense que Tim, avec toute son expérience, serait plus qualifié pour...

— Peut-être, mais il y a la différence d'âge. Et n'oublie pas le risque de retomber sur l'image du père.

— Ce ne serait peut-être pas un mal. C'est peut-être de ça que ton fils a besoin. »

Kirsten me fustigea du regard en disant : « J'ai élevé Bill comme il le fallait. Son père est sorti de notre existence et c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

— Je ne voulais pas dire...

— Je sais très bien ce que tu voulais dire. » Kirsten me dévisageait, et maintenant, réellement, son expression avait changé ; elle était furieuse et je pouvais lire de la haine sur sa figure. Cela la faisait paraître plus vieille. Cela lui donnait l'air, en fait, d'être physiquement malade. Son visage avait un côté bouffi qui me mettait mal à l'aise. Je songeai alors aux pourceaux en qui Jésus avait amené les esprits malins, les pourceaux qui s'étaient jetés dans le vide. C'est ce qu'on fait quand un esprit mauvais vous habite, me dis-je. C'est le signe, cet air que tu as : le stigmat. Peut-être que ton fils l'a hérité de toi.

Mais désormais les choses avaient changé. Elle était maintenant la maîtresse de mon beau-père. Je ne pouvais donc pas lui dire d'aller se faire foutre. Elle faisait partie de la famille – même si c'était de manière illégitime et contraire à la morale. Je l'avais sur les bras. Toutes les malédictions de la famille, pensai-je, et aucun des bienfaits. Et c'était moi qui avais arrangé ça. L'idée de lui faire rencontrer Tim venait de moi. Il y a des jours où le karma vous tombe dessus, comme disait mon père.

Là, sur l'herbe près de la table, sous le soleil de cette fin d'après-midi, je continuais d'éprouver une sensation de malaise. C'est vraiment sous certains aspects quelque chose de sauvage et de féroce, me disais-je. Elle s'immisce dans la vie d'un homme fameux et respecté ; elle a un fils psychotique elle a des piquants qui la hérissent comme un animal. L'avenir de l'évêque Archer est entre ses mains, il dépend de sa bonne volonté, du fait qu'elle ne cédera pas un jour de colère à la tentation de téléphoner au *Chronicle* pour tout raconter.

« Rentrons à Berkeley, dis-je.

— Non », fit Kirsten en secouant la tête. « Il faut encore que je me trouve une robe. Je suis venue en ville pour faire des achats. Pour moi les toilettes sont importantes. C'est obligatoire : on me voit beaucoup en public, et je suppose qu'on

me verra encore plus, maintenant que je suis avec Tim. » Il y avait toujours une expression de rage sur son visage.

« Bon, alors je rentre seule », dis-je avant de m'éloigner.

« C'est une femme très séduisante », déclara Jeff ce soir-là quand je l'eus mis au courant. « Si on tient compte de son âge.

— Elle se drogue, dis-je.

— Tu n'en sais rien.

— Je m'en doute. Ses sautes d'humeur. Je l'ai vue prendre des cachets. Nembutal, Séconal, tu sais. Elle fonctionne aux barbituriques et aux somnifères.

— Tout le monde prend quelque chose. Toi, tu fumes bien de l'herbe.

— Oui, mais moi je ne perds pas la boule.

— Tu la perdras peut-être quand tu auras son âge. C'est moche pour son fils.

— C'est moche aussi pour ton père.

— Oh ! Tim saura s'y prendre avec elle.

— Sauf si elle cause sa mort. »

Jeff me scruta en disant : « Pourquoi raconter une chose aussi énorme ?

— Elle a perdu son contrôle. Et qu'est-ce qui se produira quand Bill le maboul saura ?

— Je croyais t'avoir entendu dire qu'il...

— Il sortira. Ça coûte des milliers de dollars d'être hospitalisé au Hoover Pavilion. Même avec toutes les ressources financières du diocèse épiscopal de Californie, Kirsten ne pourra pas le laisser longtemps là-bas. Ils vont le lâcher un de ces jours, les yeux roulant dans les orbites, et ça suffira pour que Tim y passe. D'abord elle se fait présenter à Tim par moi ; et *ensuite* seulement elle me parle de son cinglé de fils. Tim prononcera un sermon un beau dimanche à la cathédrale, et tout d'un coup ce fou se lèvera et Dieu le gratifiera du don des langues, et ce sera la fin du plus célèbre évêque d'Amérique.

— La vie est un risque. »

Je répondis : « C'est probablement ce que disait Martin Luther King le dernier matin de son existence. En tout cas ils sont tous morts sauf Tim maintenant ; Martin Luther King est mort ; Bobby Kennedy et Jack Kennedy sont morts... et j'ai exposé ton père au même danger. » Je le savais, ce soir-là, assise avec mon mari dans notre petite salle de séjour. « Il arrête de se laver ; il arrête de vider les ordures ; il écrit des lettres ; qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Probablement qu'en ce moment il est en train d'écrire une lettre au pape. Les Martiens ont dû traverser le mur de sa chambre et l'informer de ce qui se passe entre sa mère et ton père. Bon Dieu ! Et c'est moi qui ai causé ça ! » Je cherchai sous le divan la boîte qui contenait ma réserve de marijuana.

« Ne te défonce pas, je t'en prie », me lança Jeff.

Tu t'en fais pour moi, pensai-je, pendant que la folie règne sur nos amis. « Juste un joint, fis-je. La moitié d'un joint. Une seule bouffée. Je regarderai simplement le joint. Je ferai semblant de regarder le joint. » Je trouvai la boîte mais m'aperçus en l'ouvrant qu'elle était vide. Je suppose que j'ai changé de cachette, me dis-je. J'ai choisi un endroit plus sûr. Oui je me souviens : en pleine nuit j'ai décidé que j'en avais marre de me faire bouffer par les monstres. « J'ai dû tout fumer », dis-je à Jeff. Et je ne m'en souviens pas, pensai-je, parce que c'est ça l'effet que vous fait la marie-jeanne : ça vous fout en l'air la mémoire à court terme. Peut-être que j'ai fumé la fin il y a cinq minutes et que j'ai déjà oublié.

« Tu vois toujours tout en noir, commenta Jeff. J'aime bien Kirsten. Je crois que ça marchera. Ma mère manque à Tim. »

Ce qui manque à Tim, pensai-je, c'est de s'envoyer plus souvent en l'air. « Elle est vraiment vicieuse, repris-je. J'ai été obligée de rentrer à la maison par le tortillard. Ça m'a pris deux heures. Je vais parler à ton père.

— Non, tu ne vas pas faire ça.

— Si, je suis responsable. Ah ! je me rappelle : ma cachette est derrière la chaîne stéréo. Je vais fumer jusqu'à ce que je sois complètement bourrée et ensuite j'appelle Tim et je lui dis que... » J'hésitai ; un sentiment d'inutilité m'écrasait ; j'avais envie de pleurer. Me redressant, j'attrapai un Kleenex. « Non de

Dieu, m'écriai-je. Faire sauter les œufs au plafond, ça n'est pas un jeu pour les évêques. Si j'avais pu me douter qu'il était comme ça...

— Faire sauter les œufs au plafond ? répéta Jeff avec étonnement.

— J'ai peur de ce qui est pathologique. Je le sens intuitivement. Quelqu'un de responsable qui gâche sa vie pour la chaleur d'un corps, une chaleur provisoire, c'est pathologique. Et encore, en quoi est-ce que c'est chaud, un corps ? Pour moi tout devient froid. On ne pense à aussi courte vue que lorsqu'on est drogué et que le temps se mesure en heures mais des gens pareils doivent le calculer en décennies, ou sur toute la durée d'une vie. Quand j'y pense : ils se rencontrent tous les deux dans un restaurant tenu par Fred le Tueur, qui est le mauvais présage incarné, le fantôme de Berkeley revenu pour nous avoir tous, et quand ils le quittent ils ont échangé leur numéro de téléphone et tout est accompli. Moi, ce que je voulais, c'était rendre service à un mouvement de libération de la femme, mais ensuite la direction des événements m'a échappé. Tu étais là ; tu as vu la chose se passer. Moi aussi je l'ai vue se passer. Et comme une conne, tout ce qui me venait à l'idée, c'était de proposer de prendre en photo Fred l'indigène des Soviétiques avec l'évêque du diocèse de Californie. L'ennui, quand on voit la catastrophe arriver, c'est que... » Je m'essuyai les yeux. « Je t'en prie, bon Dieu, aide-moi à trouver mon herbe. Jeff, regarde derrière la chaîne stéréo. Elle est dans un sac blanc. Tu y vas ?

— D'accord. » Obligeamment, Jeff chercha derrière la chaîne. « Ça y est, je l'ai. Calme-toi.

— On voit la catastrophe mais on ne peut pas voir de quelle direction elle vient. Elle est simplement suspendue en l'air comme un nuage. Quel était donc ce personnage dans *Li'l Abner* qui avait un petit nuage qui le suivait partout ? Au fait, tu sais que le F.B.I. avait essayé de faire inculper Martin Luther King en l'accusant de détention de marijuana ? Il paraît que Nixon adore cette saloperie. Peut-être que Kirsten est un agent du gouvernement. Peut-être que moi aussi j'en suis un. Peut-être que nous sommes programmés. Pardonne-moi de jouer les Cassandra dans notre film collectif, mais c'est la mort que

j'entrevois. Je prenais Tim Archer, ton père, pour un saint homme. Est-ce qu'il chasse la femme comme ça en temps normal ? Rappelle-moi de ne pas aller à la messe, même si je compte bien ne jamais y mettre les pieds. En voyant ses mains tenir le calice, je ne pourrais m'empêcher de me demander où elles ont été se fourrer.

— Ça suffit.

— Non, moi aussi j'ai le droit d'être folle si je veux. Est-ce qu'il y a un joint déjà roulé ou est-ce qu'il faut que je mâchouille l'herbe comme une vache ? Je ne peux pas m'en rouler un en ce moment ; regarde. » Je lui fis voir mes mains ; elles tremblaient. « On appelle ça le grand mal. Je vais te dire ce qui nous attend : il va y avoir une vie détruite à cause de ce que j'ai fait au *Bad Luck*² le bien nommé. Quand je mourrai, j'aurai le choix : la tête dans la merde ou les pieds dans la merde. Oui, la merde, c'est bien le mot qui convient pour qualifier ce que j'ai fait. » Je m'étais mise à suffoquer. En pleurant, je tendis la main vers le joint que me présentait mon mari. « Allume-le pour moi, imbécile, repris-je. Je ne vais quand même pas le mâcher ; c'est du gaspillage. Il en faut au moins un demi-couvercle pour commencer à décoller, en tout cas pour moi c'est comme ça. Les autres, je ne sais pas ; peut-être qu'ils décollent quand ils veulent. La tête dans la merde sans plus jamais pouvoir me défoncer, voilà exactement ce que je mérite. Si seulement je pouvais revenir en arrière et tout reprendre à zéro. C'est comme si j'avais le don de double vue sauf que c'est plutôt une malédiction. Je vois ce qui...

— Tu veux aller au Kaiser ?

— À l'hôpital ? Pourquoi ? fis-je en le dévisageant.

— Tu es en train de perdre les pédales, je veux dire.

— C'est comme ça que tu appelles le don de double vue ? Merci. » Je pris le joint qu'il avait allumé et inhalai une bouffée. Maintenant au moins je pouvais ne plus parler. Et bientôt je cesserais de savoir et de penser. Ou même de me rappeler. Il faudrait mettre *Sticky fingers*, me dis-je. Le disque des Stones. La plage où il y a *Sister morphine*. Quand j'entends les paroles

² *Bad luck*, mauvaise chance.

où il est question de tous ces draps sanglants, ça me calme. J'aimerais qu'il y ait une main réconfortante placée sur ma tête, songeai-je. Ce n'est pas moi qui vais mourir demain même si je le devrais. De toute façon il n'y a qu'à nommer la personne la plus innocente possible. Ce sera celle-là. « La salope, elle m'a fait rentrer à pied de San Francisco, dis-je.

— Je croyais que tu avais pris le...

— C'est ça, rentrer à pied. »

Jeff déclara : « Je l'aime bien. À mon avis c'est une bonne amie. Je pense qu'elle fera du bien à papa et que probablement elle a déjà commencé. Est-ce que tu te rends compte que tu es jalouse ?

— Quoi ?

— Oui, j'ai bien dit jalouse. Tu es jalouse de leurs relations. Tu aimerais en faire partie. Je considère ta réaction comme une insulte envers moi. C'est comme si nos rapports à nous ne te suffisaient pas.

— Je sors faire un tour.

— Alors, habille-toi.

— Si seulement tu avais les yeux en face des trous... laisse-moi finir. Je vais être calme. Je parlerai très calmement. Tim n'est pas simplement une personnalité religieuse ; il s'adresse aussi à toutes les foules qui ne rentrent pas à l'église. Tu comprends ? S'il tombe, nous sommes tous victimes de la chute. Nous sommes tous condamnés. Il est presque le dernier qui reste ; les autres sont morts. Et ce n'était pas nécessaire qu'il en arrive là. C'est lui qui a décidé de son destin. Il l'a vu venir et il n'a rien fait pour l'éviter. Il n'a pas lutté : il s'y est jeté tête baissée. Et ne t'imaginer pas que je suis de cette humeur-là parce que j'ai dû rentrer par le train. Un par un, ils dégomment tous les grands personnages publics, et maintenant Tim leur remet les clés, il se livre à eux de son plein gré, sans se battre.

— Mais toi tu veux te battre. Contre moi si besoin est. »

Je répondis : « Tu es stupide. Je vois la bêtise partout, chez tout le monde. La stupidité triomphante. Ce n'est pas du Pentagone que ça vient. Ça vient de la bêtise. C'est comme de marcher droit vers elle et de lui dire : Prends-moi.

— C'est de la jalousie, déclara Jeff. Ta motivation psychologique suinte de tous les murs de cette maison.

— Je n'ai pas de motivation psychologique, comme tu dis. Je voudrais seulement qu'il y ait quelqu'un sur place après le cessez-le-feu, quelqu'un qui ne soit pas... » Je m'interrompis. « Ne viens pas me raconter plus tard que c'est le sort qui nous a frappés, parce que ce n'est pas ce qui est arrivé. Un évêque qui a une liaison avec une femme rencontrée au restaurant... juste après avoir écrasé une pompe à essence en se taillant ensuite joyeusement. Mais le pompiste l'a poursuivi. C'est comme ça que ça se passe : on aplatit la pompe d'un type et il vous court après jusqu'à ce qu'il vous attrape. Vous êtes en voiture et lui est à pied, mais il vous retrouve quand même. Voilà ce que c'est : il y a quelqu'un qui nous poursuit et il nous rattrapera ; il nous rattrape toujours. Je l'ai vu, ce pompiste ; il était fou furieux. Il n'était pas près de s'arrêter de courir. Ils n'abandonnent jamais.

— Et tu fais cette constatation maintenant. Grâce à l'une de tes meilleures amies.

— C'est la pire espèce. »

Avec un sourire, Jeff enchaîna : « Tu connais l'histoire de W.C. Fields où il y a un metteur en scène qui... ?

— Et maintenant elle n'a plus besoin de courir, poursuivis-je. Elle l'a attrapé. Ils louent un appartement. Et il suffira d'un voisin curieux pour... Tu penses à cet évêque qui poursuit Tim pour hérésie ? Qu'est-ce que tu crois qu'il ferait de cette histoire ? Quand on est poursuivi pour hérésie, on ne soulève pas la première femme qu'on rencontre à dîner. Et on ne va pas ensuite l'installer dans un appartement. Écoute. » Je me dirigeai vers mon mari. « Qu'est-ce qu'on devient après avoir été évêque ? Est-ce que Tim s'en est déjà lassé ? Il s'est lassé de tout ce qu'il a jamais fait. Il s'est même lassé d'être alcoolique ; c'est le seul ivrogne invétéré qui ait cessé de boire par ennui. Les gens veulent généralement leur propre malheur. Je l'imagine très bien commençant à s'ennuyer et se disant subconsciemment : Merde, j'en ai marre de porter tous les jours cet habit ridicule ; si j'allais gratter un peu une souffrance humaine pour voir ce qui va en sortir ? »

Jeff se mit à rire et dit : « Tu sais qui tu me rappelles ? La sorcière dans *Didon et Énée* de Purcell.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— *Oui, comme les mornes corbeaux errants, S'en vient cogner aux vitres des mourants.* Je suis désolé, mais...

— Espèce de connard d'intellectuel de Berkeley, lançai-je Dans quel monde de trou du cul vis-tu ? Pas le même que le mien, j'espère. Citer des vers anciens, c'est ça qui nous a achevés. On inscrira ça sur les tablettes le jour où on déterrera nos os. Tu me fais penser à ton père citant la Bible au restaurant. Je serai heureuse quand la civilisation s'écroulera. Les gens bredouillent des bribes de livres. Mets-moi *Sticky fingers*... mets *Sister morphine*. Pour le moment je ne suis pas très en état de faire fonctionner la chaîne. Fais-le pour moi. Merci pour le joint.

— Quand tu te seras calmée...

— Demain quand tu te réveilleras tout ira bien », dis-je.

Jeff se pencha pour chercher le disque que je voulais entendre. Il garda le silence, signe qu'il était finalement fâché. Nous sommes détruits par nos intellects géants, pensai-je. Nous raisonnons et réfléchissons sans lever le petit doigt pour agir. Nous nous chamaillons pour des foutaises. La sorcière dans *Didon*, oui, tu as raison. *Ta main, Belinda, les ténèbres me voilent la lumière ; sur ton sein laisse-moi reposer : je voudrais m'y attarder, mais la Mort m'envahit...* Et que dit-elle d'autre ? *La Mort est maintenant une invitée bienvenue.* Putain, songeai-je. C'est approprié. Il a raison. Absolument raison.

Après avoir ajusté des réglages, Jeff mit le disque des Stones.

La musique me calma. Un tout petit peu. Mais je continuais de pleurer au-dedans de moi, de pleurer à l'idée de Tim. Et tout ça parce qu'ils sont stupides. Ça ne va pas plus loin. Et c'est ça le pire, que ce soit aussi simple. Qu'il n'y ait rien de plus.

Quelques jours plus tard, après avoir pesé ma décision, je téléphonai à la cathédrale pour obtenir un rendez-vous avec Tim. Il me reçut dans son bureau, une belle pièce spacieuse,

située dans un édifice annexe. Après m'avoir accueillie en me prenant dans ses bras et en m'embrassant, il me montra deux antiques vases de terre cuite qui, expliqua-t-il, avaient servi de lampes à huile au Proche-Orient il y avait quatre mille ans. En le voyant les manipuler avec précaution, la pensée me vint que ces lampes devaient appartenir, non à lui, mais au diocèse. Je m'interrogeai sur leur valeur. Il était stupéfiant qu'elles aient ainsi traversé les siècles.

« C'est gentil à vous de m'accorder un peu de votre temps, dis-je. Je sais combien vous êtes occupé. »

L'expression de Tim m'indiquait qu'il connaissait la raison de ma venue. Il hocha la tête d'un air absent, comme s'il faisait aussi peu attention à moi qu'il lui était possible. Je l'avais vu plusieurs fois se débrancher ainsi : une partie de son cerveau écoutait, mais la plus grande partie s'était déjà fermée hermétiquement.

Quand j'eus fini de débiter mon petit discours tout prêt, Tim déclara gravement : « Saint Paul, vous le savez, avait été un pharisien. Pour des gens comme les pharisiens, tout reposait sur la stricte observance, dans les moindres détails, de la Torah – la Loi écrite. Cela concernait particulièrement la pureté rituelle. Mais plus tard – après sa conversion – il vit le salut non dans la Loi mais dans la *zadiqah*, qui est l'état de droiture apporté par Jésus-Christ. Venez vous asseoir ici avec moi. » Il me fit signe d'approcher, tout en ouvrant une énorme Bible reliée de cuir. « Connaissez-vous les Épîtres aux Romains ?

— Non », répondis-je. Mais je m'assis près de lui. Je voyais venir le sermon. Je m'y étais préparée.

« Dans sa cinquième Épître aux Romains, saint Paul expose sa prémisse de base, à savoir que nous sommes sauvés par la grâce et non par nos actes. » Il se mit à lire à haute voix un extrait de la Bible qu'il avait ouverte et posée sur ses genoux. « *Car c'est par la foi et à travers Jésus que nous sommes entrés dans cet état de grâce où nous pouvons nous vanter d'attendre la gloire de Dieu. Voyons...* » Il fit courir ses doigts vers le bas de la page, en remuant les lèvres. « *S'il est certain qu'à cause de la chute d'un homme il en est tant qui sont morts, il est encore plus certain que la grâce divine, provenant d'un seul homme,*

Jésus-Christ, a été donnée à un aussi grand nombre en cadeau généreux et abondant. » Il regarda plus loin, tournant des pages. « Ah ! voilà. *Mais maintenant nous sommes délivrés de la Loi, libérés par la mort de notre emprisonnement, libres de servir selon la nouvelle voie spirituelle et non selon la vieille voie de la loi écrite.* » Il leva les yeux vers moi, m'adressa un regard perçant et pénétrant, celui de Timothy Archer l'avocat. À nouveau il chercha plus loin. « *La raison, en conséquence, pour laquelle ceux qui sont dans le Christ Jésus ne sont pas condamnés, est que la loi de l'esprit de la vie dans le Christ Jésus vous a libérés de la loi du péché et de la mort.* » Nouveau regard vers moi. « Nous sommes ici au cœur de la perception de saint Paul. Par le mot "péché", il se réfère en réalité à l'hostilité envers Dieu. Littéralement, cela veut dire "rater la cible", comme si, par exemple, on lançait une flèche et qu'elle ne touche pas au but. Ce qu'il faut à l'humanité, ce dont elle a besoin, c'est la droiture. Seul Dieu la possède et seul Dieu peut en faire bénéficier les hommes... les hommes et les femmes ; ce que je veux dire, c'est que...

— Je comprends, fis-je.

— La perception de saint Paul, c'est que la foi, *pistis*, a le pouvoir, le pouvoir absolu, de tuer le péché. De là découle la liberté par rapport à la Loi ; on n'est plus obligé de croire qu'en suivant un certain code moral aux prescriptions formelles on sera sauvé. C'est contre cette position, selon laquelle on n'acquiert son salut qu'en se conformant à un système très complexe de règles morales, que saint Paul s'est rebellé ; c'était la position des pharisiens et il s'en est détourné. C'est tout l'objet du christianisme : la droiture par l'intermédiaire de la grâce, et la grâce venant par l'intermédiaire de la foi. Je vais vous faire lire...

— Oui, objectai-je, mais la Bible ne dit pas qu'on est censé commettre l'adultère. »

Tim rétorqua instantanément : « L'adultère est l'infidélité sexuelle de la part d'une personne mariée. Je ne suis plus marié ; Kirsten non plus.

— Oh ! fis-je en hochant la tête.

— Il s'agit du septième commandement, qui se rapporte à l'inviolabilité du mariage. » Tim posa sa Bible et traversa la pièce en direction des vastes étagères, d'où il retira un volume au dos bleu. Faisant demi-tour, il l'ouvrit et en feuilleta les pages. « Je vais vous citer ce que disait feu le Dr Hertz, le grand rabbin de l'Empire britannique. En relation avec le Septième commandement. Exode, vingt-trois. *Adultère : "Est péché exécration et détesté de Dieu."* Ce commandement contre l'infidélité met en garde mari et femme contre la profanation des liens sacrés du mariage. » Il poursuivit un moment sa lecture en silence, avant de refermer le livre. « Je suppose que vous avez assez de bon sens, Angel, pour comprendre que Kirsten et moi sommes...

— Mais c'est risqué, répliquai-je.

— Rouler en voiture sur le Golden Gate Bridge est risqué. Savez-vous que la compagnie des Yellow Cabs n'autorise pas ses taxis à emprunter la voie rapide sur le Golden Gate Bridge ? Celle qu'on appelle la voie-suicide. Si un chauffeur est surpris à conduire sur cette voie, il est licencié. Mais il y a des gens qui prennent constamment la voie rapide sur le Golden Gate Bridge. C'est peut-être une médiocre analogie !

— Non, fis-je, elle est bonne.

— Est-ce qu'il vous arrive de rouler sur la voie rapide du Golden Gate Bridge ? »

Après une pause j'avouai : « Quelquefois.

— Et si je vous chapitrais à ce sujet en vous disant que cela n'est pas raisonnable ? Vous penseriez que je vous traite comme une enfant, pas comme une adulte ? Vous suivez le sens de mes paroles ? Quand une personne adulte fait une chose que vous désapprouvez, vous en discutez avec elle. Je veux bien discuter de mes relations avec Kirsten avec vous parce que, d'une part, vous êtes ma belle-fille, mais aussi, ce qui est beaucoup plus important, parce que vous êtes quelqu'un que je connais, à qui je suis attaché et que j'aime. Je crois que c'est ici le terme saillant ; c'est la clé de la pensée de saint Paul. *Agapê* en grec. En latin cela donne *caritas*, d'où nous vient le mot "charité", dont le sens premier est "amour". Quand on aime quelqu'un, on

dit qu'il vous est cher. C'est ce que vous faites avec moi et votre amie Kirsten. Nous vous sommes chers.

— C'est vrai, fis-je. C'est pourquoi je suis ici.

— Alors, pour vous, aimer est important.

— Oui, dis-je. Évidemment.

— Vous pouvez appeler cela *agapê* ou *caritas* ou amour, mais quel que soit le nom que vous lui donniez... Je vais encore vous lire saint Paul. » Il rouvrit sa grosse Bible et en tourna rapidement les pages, sachant exactement où il allait. « Première Épître aux Corinthiens, chapitre XIII. *Si j'ai le don de prophétie, la compréhension...*

— Oui, je sais, vous avez déjà cité ça au *Bad Luck*, interrompis-je.

— Et je vais le citer à nouveau, fit-il d'une voix brusque. *Si je distribue tous mes biens, pièce à pièce, et si même je les laisse prendre mon corps pour le brûler, mais que je sois sans amour, cela ne m'apportera aucun bénéfice. Et maintenant écoutez ceci. L'amour n'a pas de fin. Mais si ce sont les dons de prophétie, le temps viendra où ils devront s'affaiblir ; ou le don des langues, il ne continuera pas à jamais ; et la connaissance – pour elle aussi le temps viendra où elle devra s'affaiblir. Car notre connaissance est imparfaite et nos prophéties sont imparfaites, mais une fois venue la perfection, toutes les choses imparfaites disparaîtront. Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant, mais maintenant que je suis un homme, toutes les habitudes de l'enfance sont derrière moi. »*

Le téléphone posé sur son bureau se mit alors à sonner.

L'air contrarié, l'évêque Archer posa sa Bible, la laissant ouverte. « Excusez-moi. » Il alla répondre.

En attendant qu'il ait fini sa conversation téléphonique, je regardai le passage qu'il avait lu, en allant au-delà de l'endroit où il s'était arrêté.

Quand sa conversation fut terminée, l'évêque revint auprès de moi. « Il va falloir que je vous quitte. Il y a un évêque africain qui attend de me rencontrer ; on vient de le conduire ici depuis l'aéroport.

— Il est dit », fis-je en soulignant du doigt le passage en question dans sa grosse Bible, « que tout ce que nous voyons est un reflet vague.

— Il est dit également : *En bref il y a trois choses qui durent : la foi, l'espérance et l'amour ; et la plus grande des trois est l'amour.* Je dois vous faire remarquer que cela résume le *kerêgma* de Notre-Seigneur.

— Et si Kirsten en parle à des gens ?

— Je pense qu'on peut compter sur sa discrétion. » Il avait déjà atteint la porte de son bureau ; machinalement, je me levai pour le suivre.

« Elle m'en a bien parlé à moi.

— Vous êtes la femme de mon fils.

— Oui, mais...

— Je suis désolé, mais il faut vraiment que je me sauve. » L'évêque Archer ferma à clé la porte de son bureau derrière nous. « Dieu vous bénisse. » Il m'embrassa sur le front. « Il faudra que vous veniez nous voir quand nous serons installés, Kirsten a trouvé un appartement aujourd'hui. Je ne l'ai pas vu. Je lui laisse le soin de décider. » Et il s'éloigna à grands pas, me laissant sur place. Il m'a eue sur un détail technique ! réalisai-je. J'avais confondu adultère avec fornication. J'oublie toujours qu'il a été avocat. J'ai pénétré dans son bureau avec quelque chose à dire et je n'ai rien dit ; j'y suis entrée en me croyant très maligne et j'en ressors comme une imbécile. Sans qu'il se soit rien passé entre les deux.

Peut-être que si je ne fumais pas de la marijuana, je serais mieux capable d'argumenter. Il a gagné ; j'ai perdu. Non : il a perdu ; j'ai perdu ; nous avons tous les deux perdu. Quelle merde.

Je n'ai jamais dit que l'amour était quelque chose de mal. Je n'ai jamais voulu m'attaquer à l'*agapê*. Là n'était pas la question. La question, c'est de ne pas risquer de se faire prendre. C'est de se river les pieds à ce sol que nous appelons la réalité.

En me dirigeant vers la rue, je pensai encore. Je me permets de juger l'un des hommes les plus brillants du monde. Je ne serai jamais connue comme il l'est ; jamais je n'influencerai

l'opinion publique. Je n'ai pas renoncé comme il l'a fait à porter ma croix pectorale jusqu'à la fin de la guerre du Viêt-Nam. Mais qu'est-ce que je suis donc ?

4

Peu de temps après, Jeff et moi reçûmes une invitation à rendre visite à l'évêque de Californie et à sa maîtresse dans leur nid d'amour. Kirsten avait organisé une vraie petite fête. Elle avait préparé des canapés et des hors-d'œuvre ; des senteurs odorantes provenaient de la cuisine... Je conduisis Tim en voiture jusqu'à chez un marchand de vins voisin, car ils avaient oublié d'en acheter. Ce fut moi qui choisis le vin. Tim resta les yeux vides, comme absent, pendant que je payais moi-même à la caisse. Je suppose que, quand on a fait partie des Alcooliques Anonymes, on a tendance à s'abstraire de l'environnement dans un endroit pareil.

De retour dans l'appartement, dans l'armoire à pharmacie de la salle de bains, je découvris un gros flacon de Dexamyl, de la taille qu'on emporte d'habitude quand on part pour un long voyage. Kirsten fonctionne aux amphés ? me demandai-je. Sans faire de bruit, je dépliai l'ordonnance qui accompagnait le flacon. Elle était au nom de l'évêque. Ça alors, pensai-je. Il a lâché la bouteille mais maintenant il se dope. Pourtant en principe ils vous mettent en garde contre ce danger aux Alcooliques Anonymes. Je tirai la chasse d'eau – histoire de provoquer du bruit – et pendant que l'eau gargouillait j'ouvris le flacon et y pris quelques comprimés de Dexamyl que je fourrai dans ma poche. C'est le genre de truc qu'on fait d'instinct quand on habite Berkeley ; personne n'y prête attention. D'un autre côté, personne à Berkeley ne laisse traîner sa dope dans la salle de bains.

Ensuite nous nous installâmes dans le modeste salon. L'ambiance était détendue. Tout le monde sauf Tim avait un verre à la main. Tim portait une chemise rouge et un pantalon

de sport. Il ne ressemblait pas à un évêque. Il ressemblait à l'amant de Kirsten Lundborg.

« C'est charmant ici », fis-je.

En revenant de chez le marchand de vins, Tim m'avait parlé des détectives privés et raconté comment ils s'y prennent pour vous coincer. Ils s'introduisent chez vous en votre absence et passent les tiroirs des commodes au peigne fin. Le moyen de savoir s'ils sont passés consiste à fixer à l'aide de ruban adhésif un cheveu en travers de toutes les portes donnant sur l'extérieur. Je crois que Tim avait dû voir ça dans un film.

« Si à son retour on trouve le cheveu décollé ou cassé », m'avait-il informée pendant que nous allions de la voiture à l'appartement, « on sait qu'on est épié. » Et il m'avait alors relaté l'histoire du F.B.I. et de Martin Luther King, une histoire qu'à Berkeley chacun connaissait. J'avais écouté poliment.

C'est ce soir-là, dans le salon de leur appartement, que j'entendis parler pour la première fois des documents zadokites. De nos jours, bien sûr, on peut se procurer l'édition Doubleday Anchor, la traduction complète de Patton, Myers et Abré. Avec l'introduction d'Helen James consacrée au mysticisme, où elle compare et oppose les zadokites par exemple aux Qumrans, qui étaient vraisemblablement des esséniens, bien qu'on n'en ait jamais établi la preuve formelle.

« J'ai l'impression, déclara Tim, que cette découverte pourrait être plus importante encore que celle de la bibliothèque de Nag Hammadi. Nous avons une assez bonne connaissance du gnosticisme, mais nous ne savons rien des zadokites, sinon qu'ils étaient des juifs.

— À quelle date remontent approximativement les manuscrits zadokites ? questionna Jeff.

— L'estimation préliminaire est d'environ deux cents ans avant Jésus-Christ, indiqua Tim.

— Alors ils auraient pu influencer Jésus, remarqua Jeff.

— C'est peu probable, répondit Tim. Je m'envole pour Londres en mars ; j'aurai l'occasion de m'entretenir avec les traducteurs. J'aurais aimé que John Allegro soit de la partie, mais il ne l'est pas. » Il nous parla un moment des travaux

d'Allegro concernant les manuscrits des Qumrans, qu'on appelait les manuscrits de la mer Morte.

« Ce serait intéressant, non, intervint Kirsten, si on découvrait que... (elle hésita) les documents zadokites ont un contenu en rapport avec la doctrine chrétienne.

— Le christianisme, après tout, est fondé sur le judaïsme, observa Tim.

— Je vais plus loin, reprit Kirsten. Si on y trouvait énoncées des paroles précises attribuées jusqu'à présent à Jésus.

— Il n'y a pas de rupture aussi nette que l'on croit dans la tradition rabbinique, souligna Tim. On voit Hillel exprimer certaines des idées que nous considérons comme fondamentales dans le Nouveau Testament. Et bien sûr saint Matthieu considérait tout ce que faisait et disait Jésus comme l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament. Saint Matthieu écrivait à des juifs et pour des juifs et, essentiellement, en tant que juif. Le plan de Dieu exposé dans l'Ancien Testament est mis à exécution par Jésus. Le terme de christianisme n'était pas en usage en son temps ; généralement, les chrétiens apostoliques parlaient simplement de "la Voie". Ils mettaient ainsi l'accent sur son côté naturel et son universalité. » Il se tut un instant avant d'ajouter : « Et on trouve l'expression "la parole du Seigneur". Elle apparaît dans les Actes des Apôtres, chapitre VI. *La parole du Seigneur continua de se répandre ; le nombre de ses disciples dans Jérusalem fut grandement accru.*

— D'où dérive le nom des zadokites ? demanda Kirsten.

— De Zadok, un prêtre d'Israël qui vivait à peu près à l'époque du roi David, expliqua Tim. Il a fondé une maison sacerdotale, les zadokites. Ils étaient de la maison d'Éléazar. Il est fait mention de Zadok dans les manuscrits qumrans. Attendez que je vérifie. » Il se leva pour sortir un livre d'un Paquet encore non défait. « Premières Chroniques, chapitre XXIV. *Côte à côte avec leurs parents les fils d'Aaron, en présence du roi David, nombreux étaient ceux, dont Zadok...* C'est là qu'il est cité. » Tim referma le livre. C'était une autre Bible.

« Mais je suppose qu'on va maintenant en découvrir davantage, formula Jeff.

— Oui, je l'espère, répondit Tim. Quand je serai à Londres. » Puis, comme à son habitude, il opéra un brusque changement de vitesse mental. « Je vais passer commande d'une messe rock qui sera jouée à la cathédrale à Noël. » Me scrutant, il m'interrogea : « Que penseriez-vous de Frank Zappa ? »

Prise de court, je ne sus quoi dire.

« On s'arrangerait pour qu'elle soit enregistrée, enchaîna Tim. Comme ça on pourrait la sortir sous forme d'album. On m'a aussi recommandé Captain Beefheart et plusieurs autres noms. Où pourrais-je trouver un disque de Frank Zappa pour l'écouter ?

— Chez un disquaire, dit Jeff.

— Est-ce que Frank Zappa est un Noir ? demanda Tim.

— Je ne vois pas l'importance, dit Kirsten. C'est un préjugé à rebours. »

Tim poursuivit : « Simple curiosité. C'est un domaine dont j'ignore tout. Quelqu'un parmi vous a-t-il une opinion sur Marc Bolan ?

— Il est mort, précisai-je. Vous parlez de T. Rex.

— Marc Bolan est mort ? » dit Jeff. Il semblait stupéfait !

« Il se peut que je me trompe, repris-je. Moi je suggère Ray Davies. C'est lui qui écrit la musique des Kinks. Ce qu'il fait est très bon.

— Vous pourriez vous renseigner là-dessus pour moi ?! demanda Tim en nous regardant, Jeff et moi.

— Je ne saurais pas comment m'y prendre », objectai-je.

Kirsten déclara calmement : « Je m'en occuperai.

— Tu pourrais aussi contacter Paul Kantner et Grace Slick, ajoutai-je. Ils vivent tout près d'ici, à Bolinas dans Marin County.

— Je sais », dit Kirsten en hochant la tête placidement, l'air très sûre d'elle.

Foutaises, pensai-je. Tu ne sais même pas de qui je parle. Te voilà déjà qui prends les choses en main, juste parce qu'il t'a installée dans un appartement. Un appartement qui n'est même pas si formidable.

Tim annonça : « J'aimerais que Janis Joplin chante à la cathédrale.

— Elle est morte en 1970, indiquai-je.

— Alors vous recommanderiez qui à sa place ? » questionna Tim. Il demeura dans l'expectative.

« À la place de Janis Joplin, fis-je. À la place de Janis Joplin. Je ne sais pas, il faudrait que j'y réfléchisse. Je ne peux pas sortir un nom comme ça. Il faut du temps. »

Kirsten fixa son regard sur moi avec un mélange d'expressions diverses, principalement désapprobatrices. « Je crois que ce qu'elle veut dire, énonça-t-elle, c'est que personne ne pourra jamais remplacer Joplin.

— Où pourrais-je trouver un de ses disques ? demanda Tim.

— Chez un disquaire, dit Jeff.

— Tu pourrais m'en acheter un ? continua son père.

— Jeff et moi avons tous ses disques, dis-je. Elle n'en a pas fait beaucoup. Nous les apporterons.

— Il y a aussi Ralph McTell, avança Kirsten.

— Il faut me mettre toutes ces suggestions par écrit, déclara Tim. Cette messe rock va beaucoup attirer l'attention. »

Ralph McTell est quelqu'un qui n'existe pas, pensai-je. De l'autre bout de la pièce, Kirsten m'adressa un sourire indéchiffrable. Elle me possédait, mais je n'arrivais pas à savoir de quelle manière.

« Il enregistre chez Paramount », insista-t-elle. Son sourire s'élargissait.

« J'avais vraiment espéré avoir Janis Joplin », murmura Tim, se parlant à moitié à lui-même. Il paraissait perplexe. « J'ai entendu une chanson d'elle – enfin elle ne l'a peut-être pas écrite – à la radio de la voiture ce matin. C'est une Noire, n'est-ce pas ?

— Non, une Blanche, dit Jeff, et elle est morte.

J'espère que quelqu'un prend note de tout ça », dit Tim.

Le penchant de mon mari pour Kirsten Lundborg ne commença pas un certain jour à une certaine heure, tout au

moins à ma connaissance. Au début, il persistait à soutenir qu'elle exerçait sur l'évêque une influence bénéfique, qu'elle avait assez de sens pratique pour leur permettre à tous deux de garder les pieds sur terre, au lieu de flotter dans les nuages. Il est nécessaire, quand on évalue ce genre de chose, de faire la distinction entre l'événement en soi et la connaissance qu'on en a. Je peux dire quand je m'en suis aperçue mais je ne peux rien dire d'autre.

Compte tenu de son âge, Kirsten réussissait à se maintenir sur une bonne longueur d'onde sur le plan stimulation sexuelle. C'était en tout cas le point de vue de Jeff. Pour moi, elle restait simplement une amie plus âgée qui, en vertu de ses relations avec mon beau-père, avait accédé à un rang supérieur au mien. Le degré de provocation érotique que possède une femme me laisse froide ; je ne suis pas du genre à être attirée par quelqu'un de mon sexe. Cela ne constitue pas non plus pour moi une menace. Sauf si, bien sûr, mon mari est impliqué. Mais dans ce cas c'est lui que le problème concerne.

Pendant que je travaillais dans mon cabinet d'avocats (et vente de bougies), veillant à tirer les trafiquants de drogue des ennuis où ils se fourraient, Jeff se cassait la tête en suivant une série de cours publics du soir à l'université. Ici, en Californie du Nord, nous n'en étions pas encore tout à fait arrivés au point de donner des cours aux gens pour leur apprendre à composer eux-mêmes leur mantra ; c'était bon pour les gens du Sud, qui étaient l'objet d'un mépris unanime parmi les habitants de la région de la baie. Jeff s'était attelé à une étude d'envergure, consistant à faire remonter les maux de l'Europe moderne à la guerre de Trente Ans qui avait dévasté l'Allemagne (aux environs de 1648), causé la chute du Saint Empire romain germanique et, pour finir, lointainement amené l'essor du nazisme et du III^e Reich hitlérien. En dehors des cours consacrés à cette thèse, Jeff avançait sa théorie personnelle quant à l'origine de tous ces événements. En lisant la trilogie de *Wallenstein* de Schiller, il avait soudain été pénétré par la certitude intuitive que, si le grand général ne s'était pas adonné à l'astrologie, la cause impériale aurait triomphé, et qu'en

conséquence la Seconde Guerre mondiale n'aurait jamais eu lieu.

La troisième pièce de la trilogie de Schiller, *La Mort de Wallenstein*, avait profondément frappé mon mari. Il la mettait sur le même pied que les plus grandes œuvres de Shakespeare. Pour lui, le personnage de Wallenstein se dressait comme l'une des énigmes suprêmes de l'histoire du monde occidental. Jeff avait noté qu'Hitler, comme Wallenstein, s'appuyait en périodes de crise sur l'occulte plutôt que sur le rationnel. Selon lui, il y avait là une concordance significative, mais elle lui demeurerait incompréhensible. Hitler et Wallenstein avaient tellement de traits communs – prétendait Jeff – que la ressemblance entre eux était plus que troublante. Tous deux étaient de grands généraux mais des individus bizarres et tous deux avaient réduit l'Allemagne à l'état de ruine. Jeff projetait d'écrire un article sur ces coïncidences, pour en tirer la conclusion qu'en abandonnant le christianisme pour l'occultisme on ouvrait la porte au désastre universel.

Pour ma part, toute cette affaire me laissait complètement indifférente.

Voilà ce qu'on devient quand on ne cesse jamais de suivre des études. Pendant que je bossais toute la journée, Jeff passait son temps à la bibliothèque de l'université, à lire tout ce qui se rapportait à sa marotte, notamment les ouvrages où il était question de la bataille de Lützen (16 novembre 1632), au cours de laquelle s'était décidé le sort de Wallenstein. Gustave II Adolphe, roi de Suède, fut tué à Lützen, mais les Suédois remportèrent néanmoins la victoire. La véritable signification de cette victoire résidait, bien entendu, dans le fait que plus jamais les forces catholiques ne seraient en mesure d'écraser la cause protestante. Mais Jeff, lui, ramenait tout à Wallenstein. Il lisait et relisait sans cesse la trilogie de Schiller en essayant de reconstituer d'après elle – et d'après des comptes rendus historiques plus précis – le moment exact où Wallenstein avait perdu le contact avec la réalité.

« C'est comme pour Hitler, me disait-il. Peut-on affirmer qu'il était fou en permanence ? Peut-on affirmer qu'il était vraiment fou ? Et s'il était fou mais seulement par intervalles,

quand devenait-il fou et qu'est-ce qui le rendait fou ? Pourquoi un homme qui détenait un pouvoir aussi énorme, le pouvoir de déterminer l'histoire de l'humanité, devait-il finir par sombrer ainsi ? Bon, dans le cas d'Hitler, c'était sans doute de la schizophrénie paranoïde et le résultat des piqûres que lui faisait son charlatan de médecin. Mais les deux facteurs sont absents dans le cas de Wallenstein. »

Kirsten, en tant que Norvégienne, s'intéressait avec sympathie aux préoccupations de Jeff concernant la campagne de Gustave-Adolphe en Europe centrale. Entre deux histoires drôles suédoises comme elle en racontait, elle manifestait beaucoup de fierté quant au rôle joué par le grand roi protestant au cours de la guerre de Trente Ans. Elle savait aussi une chose que j'ignorais. Jeff et elle s'accordaient pour dire que la guerre de Trente Ans avait été, jusqu'à la Première Guerre mondiale, la guerre la plus affreuse que le monde ait connue depuis le sac de Rome par les Huns. L'Allemagne s'était trouvée réduite au cannibalisme. Les soldats des deux camps faisaient régulièrement rôtir des cadavres à la broche. Les livres de références consultés par Jeff faisaient allusion à des abominations trop horribles pour être exposées en détail. Tout ce qui touchait à cette période de l'histoire avait été horrible.

« Aujourd'hui encore, me dit Jeff un soir, nous payons le prix de cette guerre.

— Oui, elle a vraiment dû être terrible », répondis-je, assise dans un coin du salon en train de lire le dernier numéro de *Howard the Duck*.

« On ne peut pas dire que tu aies l'air particulièrement intéressée », observa Jeff.

Levant les yeux, je lui avouai : « J'en ai marre de faire mettre en liberté provisoire des trafiquants d'héroïne. C'est toujours moi qu'on envoie verser les cautions. Je regrette de ne pas prendre la guerre de Trente Ans autant au sérieux que Kirsten et toi.

— C'est de la guerre de Trente Ans que tout dépend. Et la guerre de Trente Ans dépendait de Wallenstein.

— Qu'est-ce que tu vas devenir quand ton père va partir en Angleterre avec Kirsten ? »

Il me fixa d'un regard interloqué.

« Eh bien, oui, il l'emmène. C'est elle qui me l'a dit. Ils ont monté cette agence, Focus Center, tu sais bien. Elle est maintenant son agent ou je ne sais quoi : pas question qu'il se déplace sans elle.

— Nom de Dieu ! » fit Jeff avec amertume.

Je repris ma lecture de *Howard the Duck*. C'était l'épisode où les créatures de l'espace transforment Howard en Richard Nixon. Réciproquement, Richard Nixon se met à avoir des plumes qui lui poussent dessus pendant qu'il s'adresse à la nation sur l'ensemble du réseau télévisé. Et la même mésaventure arrive aux huiles du Pentagone.

« Et ils vont rester partis longtemps ? demanda Jeff.

— Le temps pour Tim d'arriver à comprendre le sens des documents zadokites et leurs rapports avec le christianisme.

— Merde alors ! s'exclama Jeff.

— Que signifie Q ? m'informai-je.

— Q ? fit Jeff en écho.

— Tim a raconté que les rapports préliminaires, fondés sur des traductions fragmentaires de certains documents...

— Q représente la source hypothétique des Synoptiques, lâcha-t-il d'une voix rude et brutale.

— Que sont les Synoptiques ?

— Les trois premiers Évangiles : ceux de saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Ils sont censés provenir d'une source unique, probablement araméenne. Mais personne n'a jamais pu le prouver.

— Eh bien, annonçai-je, Tim m'a dit l'autre soir au téléphone, pendant que tu étais à ton cours, que les traducteurs à Londres pensent que les documents zadokites contiennent, non pas simplement Q, mais les matériaux sur lesquels Q est fondé. Ils n'en sont pas certains. En tout cas Tim avait l'air dans un état d'excitation où je ne l'ai jamais connu.

— Mais enfin les documents zadokites remontent à deux cents ans avant Jésus-Christ.

— C'est sans doute pour ça qu'il était tellement excité. »

Jeff déclara : « Je veux partir avec eux.

— Impossible, objectai-je.

— Pourquoi pas ? » Il éleva la voix. « Pourquoi est-ce que je n'irais pas si elle y va ? Je suis son fils, quand même !

— Il est déjà en train de mettre à sec les fonds discrétionnaires. Ils vont rester là-bas des mois ; ça reviendra cher. »

Jeff sortit du salon et je poursuivis ma lecture. Au bout d'un moment, je me rendis compte que j'entendais un bruit étrange ; j'abaissai mon exemplaire de *Howard the Duck* et je prêtai l'oreille.

Dans la cuisine, tout seul dans le noir, mon mari pleurait.

J'ai lu bien des explications à propos de la mort de mon mari ; selon l'une des plus bizarres et des plus embarrassantes d'entre elles, il s'était tué, lui, Jeff Archer, fils de l'évêque Timothy Archer, parce qu'il avait peur d'être homosexuel. Un certain livre écrit des années après sa mort – après leur mort à tous trois – déformait à tel point les faits qu'après avoir fini de le lire (j'ai oublié le titre aussi bien que le nom de l'auteur) on en savait moins sur Jeff, l'évêque Archer et Kirsten Lundborg qu'avant de le commencer. C'est comme la théorie de l'information ; le bruit chasse le signal. Mais comme le bruit se fait passer pour un signal, on ne l'identifie pas en tant que bruit. Les services d'espionnage appellent ça la désinformation, une technique très utilisée par le bloc soviétique. Si vous pouvez mettre en circulation une assez grande quantité de désinformation, vous abolirez entièrement le contact de tout individu – y compris vous – avec le réel.

Jeff éprouvait envers la maîtresse de son père deux sentiments antagonistes. D'un côté elle l'attirait sexuellement, ce qui lui faisait ressentir pour elle un désir intense mais malsain. De l'autre il la détestait et lui en voulait de l'avoir – c'est ce qu'il supposait – supplanté dans les pôles d'intérêt et d'affection de Tim.

Mais ce qu'il avait en tête ne s'arrêtait pas là... bien qu'il m'ait fallu des années pour discerner le reste. Bien plus que d'être jaloux de Kirsten, il était jaloux de... enfin, Jeff avait

tellement entortillé tout ça que je ne peux pas vraiment le démêler. Il ne faut pas oublier les problèmes spéciaux qu'on a, quand on est le fils d'un homme dont le portrait a figuré en couverture de *Time* et de *Newsweek*, qui se fait interviewer par David Frost, qui apparaît dans l'émission télévisée de Johnny Carson, qui est l'objet de caricatures politiques dans les principaux quotidiens – autrement dit, *qui est-on*, quand on a pour père cet homme-là ?

Pendant une semaine Jeff les rejoignit en Angleterre, et de cette semaine je sais fort peu de chose ; Jeff revint silencieux et renfermé, et ce fut alors qu'il alla s'installer dans la chambre d'hôtel où, une nuit, il devait se tirer une balle dans la tête. Je ne vais pas entrer dans mes impressions sur une pareille façon de se suicider. Cela obligea l'évêque à rentrer d'urgence de Londres, ce qui, en un certain sens, était peut-être le vrai motif de l'acte de Jeff.

Dans un autre sens très réel, il avait un lien avec Q, ou plutôt la source de Q, aujourd'hui mentionnée dans les articles des journaux comme U Q, initiales de *Ur-Quelle* en allemand : la source originelle. Derrière Q il y a *Ur-Quelle*, et c'est ce qui conduisit Timothy Archer à Londres pour y passer plusieurs mois à l'hôtel avec sa maîtresse, censée être son agent d'affaires et sa secrétaire générale.

Personne ne s'était attendu que les documents derrière Q revoient le jour ; personne n'avait connu l'existence de U Q. Comme je ne suis pas chrétienne – et que je ne le serai jamais, après la mort de ceux que j'aimais – cela n'a jamais offert pour moi un intérêt particulier, mais je suppose que c'est important sur un plan théologique, surtout dans la mesure où la date à laquelle on fait remonter U Q se situe deux cents ans avant l'époque de Jésus.

5

La toute première indication de l'importance de la découverte fut, à en croire les premiers articles dans les journaux, je m'en souviens très bien, un certain nom hébreu. On l'orthographiait de deux manières différentes : tantôt *anokhi*, tantôt *anochi*.

Le mot apparaît dans l'Exode, chapitre xx, verset 2. C'est une partie de la Torah extrêmement émouvante et importante, car ici c'est Dieu lui-même qui parle, et il dit :

Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'a amené hors de la terre d'Égypte, hors de la maison de l'esclavage.

Le premier mot hébreu est *anokhi* ou *anochi* et il signifie « je » – comme dans « Je suis le Seigneur ton Dieu ». Jeff m'avait montré le commentaire juif officiel sur cette partie de la Torah :

Le Dieu adoré par le judaïsme n'est pas une Force impersonnelle, un Ça, qu'on l'appelle « Nature » ou « Cause Initiale ». Le Dieu d'Israël est la Source non seulement de la puissance et de la vie, mais aussi de la conscience, de la personnalité, de la résolution morale et de l'action éthique.

Même moi qui ne suis pas chrétienne – je devrais dire plutôt, je suppose : qui ne pratique pas le judaïsme – ces mots m'ébranlent ; par eux je suis touchée et changée ; je ne suis plus la même. Ce qui est exprimé ici, m'avait expliqué Jeff, c'est, en ce seul mot, le caractère unique de l'existence de Dieu :

De même que l'homme surpasse toutes les autres créatures par sa volonté et son action délibérée, de même Dieu règne sur tout comme étant le seul Esprit et la seule Volonté. Dans le royaume visible comme dans l'invisible, Il Se manifeste comme la personnalité morale et spirituelle absolument libre qui assigne à toute chose son existence, sa forme et son but.

Cela fut écrit par Samuel M. Cohon, qui citait Kaufmann Köhler. Un autre écrivain juif, Hermann Cohen, a écrit :

Dieu lui a répondu ainsi : « Je suis celui qui suis. Aussi diras-tu aux enfants d'Israël : Je suis m'a envoyé à vous. » Il n'y a probablement pas de plus grand miracle dans l'histoire de l'esprit que celui qui est révélé dans ce verset. Car ici, une langue primitive ignorant encore tout concept philosophique prononce de façon hésitante le mot le plus profond de toute la philosophie. Le nom de Dieu est « Je suis celui qui suis ». Cela signifie que Dieu est l'Être, que Dieu est le Je, ce qui marque Celui Qui Existe. »

Et c'est ce qui fut trouvé au *wadi* en Israël qui remontait à deux cents ans avant Jésus-Christ, le *wadi* qui n'était pas loin de Qumran ; ce mot figure au cœur des documents zadokites, et tout érudit en hébraïsme le connaît, et tous les chrétiens et les juifs devraient le connaître, mais là dans ce *wadi* le mot *anokhi* était utilisé différemment, d'une façon qu'aucun être vivant n'avait jamais vue employée auparavant. Et ainsi Tim et Kirsten restèrent-ils à Londres deux fois plus longtemps que prévu, car le cœur d'un phénomène avait été découvert, et c'était relié au fond même du décalogue, comme si le Seigneur avait laissé des décalques, pour ainsi dire, de textes écrits de sa propre main.

Pendant que ces découvertes – encore à la phase de la traduction – venaient au jour, Jeff continuait d'arpenter le campus de l'université en se documentant sur la guerre de Trente Ans et sur Wallenstein, qui s'était progressivement retranché de la réalité au cours de cette guerre qui avait été la pire de toutes jusqu'à celles de notre siècle. Je ne vais pas prétendre avoir établi quelle pulsion particulière, parmi toutes

celles qui l'agitaient, a poussé mon mari à la mort : c'est peut-être l'une d'elles, à moins que ce ne soit toutes en bloc – de toute façon je n'étais même pas à ses côtés quand ça s'est passé, et je ne m'y étais pas attendue. Mes craintes, je les avais éprouvées au début, quand j'avais appris la liaison entre Kirsten et Tim. J'avais dit alors ce que j'avais à dire ; j'avais rendu visite à l'évêque et avais été mise à court d'arguments sans grand effort de sa part : une facile victoire verbale pour Tim Archer.

Si on a l'intention de se tuer, on n'a pas besoin d'une raison au sens habituel du terme. Jeff avait été exclu. Je voyais bien quel rapport il y avait entre son intérêt pour la guerre de Trente Ans et Kirsten ; il avait fait le lien entre l'origine Scandinave de celle-ci et le rôle héroïque et victorieux de l'armée suédoise lors de cette guerre ; et il avait donné un alibi intellectuel à ses penchants émotionnels, pour se retrouver pris à son propre piège après le départ de Kirsten pour l'Angleterre. Maintenant il devait affronter le fait qu'il se fichait pas mal de Wallenstein et du Saint Empire romain germanique ; et qu'en réalité il était amoureux d'une femme de l'âge de sa mère qui couchait avec son père – et qui faisait ça à douze mille kilomètres de distance. Sans parler de ce qui couronnait le tout : le fait que tous deux, sans lui, participaient à l'une des plus passionnantes découvertes archéologiques et théologiques de l'histoire, en la vivant au jour le jour à mesure qu'avançaient les traductions et que les mots émergeaient, un par un, des documents reconstitués et mis bout à bout, et qu'à maintes reprises le mot hébreu *anokhi* se manifestait, dans des contextes inhabituels, des contextes déroutants : de nouveaux contextes. Les documents étaient rédigés comme si *anokhi* était présent au *wadi*. Il était fait allusion à lui comme étant *ici*, et non là, comme existant *maintenant*, et non dans le temps. *Anokhi* n'était pas quelque chose dont les zadokites avaient une connaissance indirecte ; *c'était quelque chose qu'ils possédaient*.

Il est très difficile de lire les livres qu'on a dans sa bibliothèque et d'écouter un disque de Donovan, si bon soit-il, quand une découverte de cette ampleur a lieu dans une autre partie du monde et que votre père et sa maîtresse, que vous aimez tous deux et en même temps haïssez, y sont intimement

mêlés. Ce qui me rendait malade, c'était Jeff passant et repassant sans cesse le premier album en solo de Paul McCartney ; il aimait particulièrement *Teddy Boy*. Quand il m'a quittée pour aller vivre seul à l'hôtel – dans la chambre où il a fini par se tuer – il a emporté l'album avec lui, mais il apparut qu'il n'avait pas de tourne-disque pour le mettre. Il m'a écrit un certain nombre de fois, me racontant ses activités dans les happenings pacifistes. C'était probablement vrai. Mais je pense qu'en général il se contentait de rester dans sa chambre tout seul, à essayer d'y voir clair dans ses sentiments envers son père et, ce qui était plus important, envers Kirsten. Ce devait être en 1971, puisque l'album de McCartney est sorti en 1970. Mais ce qui s'est passé, c'est que moi aussi je suis restée toute seule à la maison. Jeff est mort et j'ai gardé la maison. Je vous recommandais de ne pas vivre seuls mais en réalité c'est à moi que je parle. Vous faites ce que vous voulez mais moi je ne vivrai plus jamais seule. J'aime mieux faire monter chez moi des gens rencontrés dans la rue plutôt que de supporter cet isolement.

Qu'on ne me fasse plus entendre de disques des Beatles. C'est surtout ça que je demande. Joplin, je peux la supporter, parce que je continue de trouver drôle que Tim l'ait crue noire et en vie plutôt que blanche et morte, mais je refuse d'écouter les Beatles car ils sont liés à trop de chagrin en moi, trop de choses arrivées dans ma vie.

Je cesse d'être tout à fait rationnelle quand il s'agit du suicide de mon mari. J'entends dans ma tête un mélange des voix de John, de Paul et de George – avec Ringo tapant sur sa batterie quelque part à l'arrière-plan – chantant des fragments de leurs chansons, et à leurs paroles se mêlent des commentaires critiques concernant les âmes qui endurent une grande souffrance qu'on ne peut pas définir, même s'il y a eu la mort de mon mari, puis celle de Kirsten et enfin celle de Tim Archer – mais je suppose après tout que c'est suffisant. Maintenant, avec John Lennon qui s'est fait descendre, tout le monde est transpercé comme je l'ai été, alors je ferais aussi bien

de ne plus m'apitoyer sur moi et de me joindre au reste des gens, ni meilleurs ni pires qu'ils ne sont.

Souvent, quand je repense au suicide de Jeff, je m'aperçois que je réarrange les dates et les événements, dans mon esprit, selon des séquences plus en syntonie ; autrement dit je me livre à un montage. Je condense, je pratique des coupures, je glisse sur mon rôle au point que – par exemple – je ne me souviens plus d'avoir vu le cadavre de Jeff et de l'avoir identifié. J'ai réussi à oublier le nom de l'hôtel où il a séjourné. Je ne sais pas combien de temps il y est resté. Autant que je m'en souviennne, il n'a pas traîné longtemps à la maison après le départ de Tim et Kirsten pour Londres ; une première lettre d'eux était arrivée, tapée à la machine : signée par eux deux mais presque certainement écrite par Kirsten. Déjà des allusions à l'ampleur de la découverte y figuraient. Je n'ai pas compris sur le moment ce qu'impliquait la nouvelle, mais Jeff si. Alors, c'est peut-être juste après qu'il est parti.

Ce qui m'a le plus surprise, ç'a été de comprendre, d'un seul coup, que Jeff avait eu envie de devenir prêtre, mais ça lui aurait servi à quoi, en comparaison du rôle tenu par son père ? Toutefois ça laissait un vide. Car Jeff n'avait envie de rien devenir d'autre. Il ne *pouvait pas* être prêtre mais il n'était tenté par aucune autre activité. Aussi était-il demeuré ce qu'à Berkeley nous appelons un « étudiant professionnel » ; il n'avait jamais cessé d'aller à l'université. Ou bien peut-être s'est-il arrêté quelque temps mais pour y retourner ensuite. Notre mariage ne tournait pas rond depuis un certain temps j'ai des trous de mémoire touchant les environs de 1968, il y a peut-être une année entière qui manque à mes souvenirs. Jeff souffrait de problèmes émotionnels dont j'ai plus tard refoulé la notion que j'en avais. Nous les avons tous deux refoulés, l'autopsychothérapie se porte beaucoup dans la région de la baie et nous en avons profité.

Je ne crois pas qu'on puisse dire – qu'on aurait pu dire – que Jeff était un malade mental ; simplement il n'était pas heureux. Ce n'est pas toujours une pulsion suicidaire qui vous pousse à la mort mais une faille plus subtile, une inaptitude au bonheur. Il s'est détaché de la vie petit à petit. Et le jour où il est tombé sur

une femme qu'il désirait pour de bon, la voilà qui couche avec son père avant de s'envoler en sa compagnie pour l'Angleterre, le laissant en plan avec ses études sur une guerre dont il n'a rien à foutre, ramené à son point de départ, c'est-à-dire à zéro. Il ne s'intéressait à rien pour commencer, et pour finir c'est revenu au même. Un des médecins a prétendu qu'à son avis Jeff s'était mis au L.S.D. après m'avoir quittée, durant cette période qui a précédé son suicide. Ce n'est qu'une théorie. Mais après tout, contrairement à celle de l'homosexualité, elle aurait pu être vraie.

Des milliers de jeunes se tuent chaque année en Amérique, mais la coutume veut, généralement, que l'on catalogue leur mort comme accidentelle. C'est pour épargner aux familles la honte qui entache le suicide. Et c'est vrai qu'il y a là quelque chose de scandaleux : voir un jeune homme ou une jeune femme, sinon même un adolescent, avoir envie de mourir et atteindre ce but, en mourant en quelque sorte avant d'avoir vécu, avant d'avoir connu la naissance à l'existence. Des femmes se font cogner dessus par leurs maris ; des flics abattent des Noirs et des basanés ; des vieux clochards font les poubelles ou mangent de la pâtée pour chiens – le scandale règne à tous les niveaux. Le suicide n'est qu'un événement scandaleux parmi une multitude. Il y a des adolescents noirs qui n'obtiendront jamais un boulot tout au long de leur vie, parce qu'ils sont paresseux mais parce qu'il n'y a pas de boulots pour eux – et aussi parce que ces gosses des ghettos n'ont pas de compétences qu'ils puissent vendre. Des mômes se tirent de chez eux, se retrouvent dans le quartier des boîtes de nuit à New York ou Hollywood et finissent par se prostituer, faisant de leur corps une marchandise. Si l'envie vous prend de tuer les messagers spartiates annonçant l'issue de la bataille, la défaite des Thermopyles, allez-y, tuez-les. Je suis l'un de ces messagers et je transmets ce que vous ne voulez sans doute pas entendre. Personnellement je n'ai que trois morts à annoncer, mais c'est trois de trop. Aujourd'hui est le jour où John Lennon est mort ; vous voulez aussi tuer ceux qui vous en informent ? Comme le dit Çri Krishna quand il assume sa forme véritable, sa forme universelle, celle du temps :

*Tous ces hôtes doivent mourir ;
frappe et ne retiens pas ta main.
Fais semblant de tuer.
Par moi ces hommes sont déjà condamnés.*

C'est une vision horrible. Ce qu'a vu Arjuna, il ne peut pas croire à son existence.

*Léchant de tes langues embrasées,
Dévorant tous les mondes,
Tu perces les hauteurs des deux
De rayons intolérables, ô Vichnou.*

Ce que voit Arjuna était jadis son ami et son aïeul. Un homme comme lui. Mais ce n'était qu'un aspect, un déguisement bienveillant. Çri Krishna voulait l'épargner, lui dissimuler la vérité. Arjuna a demandé à voir la vraie forme de Çri Krishna et il l'a vue. Il ne sera plus désormais ce qu'il était. Le spectacle l'a changé, l'a changé à jamais. Une telle connaissance, c'est le vrai fruit défendu. Çri Krishna a longtemps attendu avant de montrer à Arjuna sa forme réelle. Il voulait l'épargner. Mais la vraie forme, celle du destructeur universel, a fini par émerger.

Je ne veux pas vous rendre malheureux en racontant la souffrance en détail, mais il y a une différence décisive entre la souffrance et la narration de la souffrance. Je vous parle de ce qui est arrivé. Si le fait de savoir entraîne une souffrance indirecte, celui de ne pas savoir représente un authentique danger, un risque colossal.

Quand Kirsten et l'évêque revinrent pour s'occuper des problèmes soulevés par la mort de Jeff, je pus déceler en les revoyant un changement en eux. Kirsten paraissait lasse et déprimée, et cela ne semblait pas dû uniquement au choc. Il était évident qu'elle était en mauvaise santé. En revanche,

l'évêque Archer était plus dynamique que jamais. Il prit entièrement en charge la situation, choisit la pierre tombale et le lieu de l'inhumation, prononça l'oraison funèbre revêtu de sa tenue sacerdotale et régla tous les frais des obsèques. Ce fut lui qui décida de l'inscription à graver sur la stèle. Il opta pour une devise qui exprime l'idée fondamentale de l'école d'Héraclite : aucune chose ne dure ; mais toutes les choses s'écoulent. Ce choix me parut fort acceptable. On m'avait enseigné en philo que la phrase était d'Héraclite lui-même, mais Tim m'expliqua qu'elle était postérieure à lui et provenait de ses disciples. Ils croyaient que seul le flux, c'est-à-dire le changement, est la réalité. Ils avaient peut-être raison.

Nous nous retrouvâmes tous les trois après l'enterrement et regagnâmes l'appartement de Kirsten en essayant de nous mettre à l'aise. Il fallut un certain temps avant que l'un de nous trouve quelque chose à dire.

Tim, sans raison apparente, se mit à parler de Satan. Il avait élaboré une nouvelle théorie sur l'ascension et la chute de Satan et voulait la mettre à l'essai sur Kirsten et moi, puisque nous étions les plus proches personnes disponibles. Je supposai sur le moment qu'il comptait en faire mention dans le livre qu'il avait commencé à écrire.

« Je considère le mythe de Satan selon une nouvelle optique. Satan désirait connaître Dieu aussi pleinement que possible. Pour obtenir cette connaissance parfaite, il lui fallait devenir Dieu, être lui-même Dieu. Il s'y employa et y parvint, tout en sachant que sa punition serait l'exil permanent loin de Dieu. Mais il le fit néanmoins, car le souvenir d'avoir connu Dieu, de l'avoir vraiment connu comme nul autre ne l'avait jamais fait ou ne le ferait jamais, justifiait pour lui ce châtiment éternel. N'était-ce pas là aimer Dieu plus que quiconque ayant jamais existé ? Satan a accepté le châtiment et l'exil éternels simplement pour connaître Dieu – en devenant Dieu – pendant un instant. Et il me vient une autre idée : Satan connaissait vraiment Dieu, mais peut-être Dieu ne connaissait-il pas ou ne comprenait-il pas Satan ; s'il l'avait compris, il ne l'aurait pas puni. C'est pourquoi on dit que Satan s'est rebellé – ce qui signifie qu'il échappait au contrôle de Dieu, qu'il était en dehors

du domaine de Dieu, comme dans un autre univers. Mais je pense qu'il accueillit volontiers sa punition, car c'était pour lui la preuve qu'il connaissait Dieu et l'aimait. Sinon il aurait pu faire ce qu'il a fait pour être récompensé... s'il y avait eu une récompense. *Mieux vaut régner en enfer que de servir aux cieux*, c'est un aboutissement, mais pas le vrai : le but ultime est de connaître Dieu pleinement et réellement, en comparaison de quoi tout le reste est de peu d'importance.

— C'est comme Prométhée », remarqua Kirsten d'un air absent. Elle fumait en regardant Tim fixement.

Tim reprit : « Prométhée a participé à la création de l'homme. C'était aussi le plus tricheur de tous les dieux. Pandore fut envoyée sur Terre par Zeus pour punir Prométhée d'avoir dérobé le feu du ciel et de l'avoir apporté à l'homme. De plus, Pandore devait châtier toute la race humaine. Épiméthée la prit pour épouse malgré les avertissements de Prométhée, puisque celui-ci pouvait prédire les conséquences de ce mariage. C'est ce don absolu de la connaissance anticipée qui était considéré par les zoroastriens comme un attribut de Dieu, l'Esprit de Sagesse.

— Un vautour lui dévorait le foie », prononça Kirsten distraitement.

Tim hocha la tête en disant : « Zeus châtia Prométhée en l'enchaînant et en lui envoyant un vautour pour lui dévorer le foie, qui se régénérail sans cesse. Mais il fut délivré par Héraclès. Prométhée était sans aucun doute un ami de l'humanité. C'était un maître artisan. Il y a une affinité avec le mythe de Satan, c'est certain. Selon moi, on pourrait dire que Satan est allé dérober, non pas le feu, mais la vraie connaissance de Dieu. Toutefois il n'en a pas fait profiter l'homme, à l'inverse de ce qu'a fait Prométhée avec le feu. Peut-être la véritable faute de Satan a-t-elle été de garder pour lui cette connaissance qu'il avait acquise, de ne pas l'avoir *partagée* avec l'humanité. C'est intéressant comme raisonnement : on pourrait en déduire que nous serions en mesure d'acquérir une connaissance de Dieu par l'intermédiaire de Satan. C'est une théorie que je n'ai jamais entendu exposer. » Il se tut un instant, avec l'air de réfléchir. « Il faudrait que tu notes ça, reprit-il à l'adresse de Kirsten.

— Je m'en souviendrai, fit-elle d'un ton morne et apathique.

— L'homme doit donner l'assaut à Satan et s'emparer de cette connaissance, poursuivit Tim. Satan ne veut pas la livrer. C'est pour l'avoir dissimulée – et non pour l'avoir dérobée – qu'il a été puni. En un sens, en somme, les êtres humains peuvent racheter Satan en luttant avec lui pour lui arracher cette connaissance.

— Et ensuite ils n'auront plus qu'à s'en aller étudier l'astrologie », plaçai-je.

Détournant vers moi son regard, Tim s'étonna : « Pardon ?

— Je pense à Wallenstein, expliquai-je. Il passait son temps à tirer des horoscopes.

— Les racines grecques du mot *horoscope*, exposa Tim, sont *hōra*, qui signifie “heure”, et *skopos*, qui signifie “celui qui examine”. Littéralement, cela veut donc dire “qui examine l'heure”. » Il alluma une cigarette ; depuis leur retour d'Angleterre, Kirsten et lui semblaient fumer en permanence. « Wallenstein était un personnage fascinant, ajouta-t-il.

— C'est ce que dit Jeff, fis-je. Enfin ce qu'il disait. »

Dressant la tête avec vivacité, Tim lança : « Jeff s'intéressait donc à Wallenstein ? Parce que j'ai...

— Vous ne le saviez pas ? » demandai-je.

Avec une expression perplexe, Tim répondit : « Je crois que non. »

Kirsten l'observait d'un regard impénétrable.

« Je possède plusieurs livres très intéressants sur Wallenstein, continua Tim. Vous savez, par bien des côtés, Wallenstein ressemblait à Hitler. »

Kirsten et moi gardâmes le silence.

« Wallenstein a contribué à la ruine de l'Allemagne, énonça Tim. C'était un grand général. Friedrich von Schiller, vous le savez peut-être, a écrit une trilogie sur lui : *Le Camp de Wallenstein*, *Les Piccolomini* et *La Mort de Wallenstein*. Ce sont des pièces profondément émouvantes. Cela soulève la question, bien entendu, du rôle de Schiller dans le développement de la pensée occidentale. Tenez, je vais vous lire quelque chose. » Il posa sa cigarette et se rendit devant la bibliothèque où il puisa un livre. « Voici qui peut apporter

quelque lumière sur le sujet. En écrivant à son ami... voyons, j'ai son nom ici... en écrivant à Wilhelm von Humboldt, c'était vers la fin de sa vie, Schiller disait : *Après tout, nous sommes tous deux des idéalistes, et nous devrions avoir honte d'avoir laissé dire que le monde matériel nous formait, au lieu d'être formé par nous.* L'essence de la vision de Schiller était, bien sûr, la liberté. Il était naturellement absorbé dans le grand drame et la révolte des Pays-Bas et... » Tim s'interrompt, pensif, le regard dans le vague, en remuant les lèvres. Sur le canapé, Kirsten fumait en silence sans le quitter des yeux. « Bon », dit enfin Tim en feuilletant le volume qu'il tenait à la main, « laissez-moi vous lire ceci. Ce sont des lignes que Schiller a écrites à trente-quatre ans. On peut estimer qu'elles résument la plus grande partie de nos aspirations les plus nobles. » Regardant le livre, il se mit à lire à haute voix : « *Maintenant que j'ai commencé à connaître et à employer comme il convient mes forces spirituelles, une maladie menace malheureusement de miner mes forces physiques. Néanmoins, je ferai ce que je peux, et quand à la fin l'édifice s'écroulera, j'aurai sauvé ce qui valait la peine d'être préservé.* » Tim referma le livre et le remit sur son étagère.

Nous ne dûmes rien. Je restais assise sans avoir même de pensée particulière.

« Schiller est très important pour le XX^e siècle », déclara Tim en allant écraser son mégot. Il contempla longuement le cendrier.

« Je vais envoyer chercher une pizza, dit Kirsten. Je ne me sens pas en état de préparer à dîner.

— C'est parfait, dit Tim. Demande qu'ils y mettent du bacon canadien. Et s'ils ont des boissons non alcoolisées...

— Je peux m'occuper du repas », proposai-je.

Kirsten se leva pour aller au téléphone, nous laissant seuls, Tim et moi.

Tim reprit avec conviction : « C'est vraiment de la plus haute importance de connaître Dieu, de discerner l'Essence Absolue, comme l'a qualifiée Heidegger. *Sein* est le terme qu'il emploie : Être. Ce que nous avons découvert au *wadi* zadokite défie toute description. »

Je hochai la tête.

« Où en êtes-vous au point de vue argent ? » demanda Tim en portant la main à la poche intérieure de sa veste.

« Ça peut aller, répondis-je.

— Vous travaillez toujours pour cette agence immobilière ? » Il rectifia. « Pour ce cabinet d'avocats ? Vous êtes leur secrétaire, n'est-ce pas ?

— Je ne suis que dactylo, précisai-je.

— Le métier d'avocat est éprouvant, mais j'ai trouvé qu'il valait la peine, dit Tim. Vous devriez continuer dans cette branche. Si un jour vous volez de vos propres ailes, vous pourriez même devenir attorney ou juge.

— Sans doute que oui », dis-je.

Tim questionna : « Est-ce que Jeff a discuté de *l'anokhi* avec vous ?

— Eh bien, vous nous avez écrit. Et nous avons vu les articles dans les journaux et les magazines.

— Les zadokites utilisaient le terme dans un sens spécial, un sens technique. Il ne pouvait signifier l'Intelligence Divine parce que la façon dont ils en parlent indique qu'ils le possèdent, au sens littéral. Il y a une ligne dans le document numéro six : *Anokhi meurt et renaît chaque année, et chaque année suivante anokhi est davantage*. Ou plus grand ; davantage ou plus grand, ce peut être l'un ou l'autre, ou bien encore plus élevé. C'est encore très obscur, mais les traducteurs travaillent d'arrache-pied et on espère que ça va s'éclaircir dans les six mois qui viennent... Et puis, bien sûr, on n'a pas encore fini de rassembler les fragments, les manuscrits qui ont été détériorés. Comme vous devez le penser, je ne connais pas l'araméen. Je n'ai étudié que le grec et le latin – vous savez : *Dieu est le rempart ultime contre le non-Être*.

— Tillich, dis-je.

— Je vous demande pardon ? s'informa Tim.

— C'est Paul Tillich qui a dit ça.

— Je n'en suis pas certain, répliqua Tim. C'était sûrement en tout cas un des théologiens protestants existentiels ; Reinhold Niebuhr, peut-être. Vous savez que c'est un Américain, ou plutôt que c'était, car il vient de mourir récemment. Ce qui m'intéresse chez lui... » Tim marqua un temps d'arrêt. « Il a

servi dans la marine allemande pendant la Première Guerre mondiale. Il a milité activement contre les nazis et a continué à prêcher jusqu'en 1938. La Gestapo l'a arrêté et il a été déporté à Dachau. Niebuhr au départ avait été pacifiste, mais il a exhorté les chrétiens à soutenir la guerre contre Hitler. J'ai l'impression qu'une des différences significatives entre Wallenstein et Hitler – en réalité c'est une très grande similitude – réside dans les serments de loyauté que Wallenstein...

— Excusez-moi », fis-je. Je me rendis dans la salle de bains et ouvris l'armoire à pharmacie pour voir si le flacon de Dexamyl était toujours là. Mais il n'y était pas ; tous les médicaments avaient disparu. Emportés en Angleterre, pensai-je. Et à l'heure actuelle dans les bagages de Kirsten et Tim. Merde alors.

Quand je revins, je trouvai Kirsten seule dans le salon. « Je suis fatiguée, terriblement fatiguée, dit-elle d'une voix faible.

— Ça se voit, remarquai-je.

— Je ne vais même pas être capable d'avaler une pizza sans la vomir. Tu pourrais me faire des courses ? Tiens, j'ai établi une liste. Je voudrais du poulet désossé : tu sais, celui qui est vendu en bocal, et puis du riz ou des nouilles. Je te donne la liste. » Elle me la tendit. « Tim te remettra de l'argent.

— Ça va, j'en ai. » Je regagnai la chambre à coucher, où j'avais posé mon manteau et mon sac. Pendant que j'enfilais mon manteau, Tim surgit derrière moi, brûlant encore du désir de parler.

« Ce qu'a vu Schiller en Wallenstein, c'est un homme qui s'est rendu complice du destin pour causer sa propre mort. Pour les romantiques allemands ce devait être le péché suprême : être complice du destin, le destin envisagé comme la fatalité. » Il me suivit dans le couloir alors que je sortais de la chambre. « L'idée maîtresse de Goethe, de Schiller et... des autres, leur orientation fondamentale, c'était que la volonté humaine pouvait triompher du destin. Pour eux, le destin ne devait pas être considéré comme inéluctable mais comme une chose admise. Vous comprenez où je veux en venir ? Pour les Grecs, le destin était *l'anânkê*, une force absolument prédéterminée et

impersonnelle ; ils l'assimilaient à Némésis, qui représente le destin vengeur, celui qui punit.

— Je suis désolée, dis-je. Il faut que j'aille faire les courses.

— On ne devait pas nous porter une pizza ?

— Kirsten ne se sent pas bien ; elle n'en a pas envie. »

Se rapprochant de moi, Tim me confia à voix basse :

« Angel, je m'inquiète beaucoup pour elle. Je n'arrive pas à la convaincre d'aller chez le médecin. C'est, soit l'estomac, soit la vésicule. Vous pourriez peut-être la persuader de subir des examens. Elle a peur des résultats. Vous savez, n'est-ce pas, qu'elle a eu une tumeur au cerveau il y a des années.

— Oui, fis-je.

— Et une hystérocléisis.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une intervention chirurgicale consistant à fermer le col de l'utérus. Elle a tellement d'anxiété reliée à cette région du corps ; il m'est impossible d'en discuter avec elle.

— Je lui parlerai, promis-je.

— Kirsten se sent responsable de la mort de Jeff.

— Quelle poisse, m'exclamai-je. C'est de ça que j'avais peur. »

Sortant du salon, Kirsten me dit : « Tu peux ajouter du ginger-ale à la liste, s'il te plaît ?

— D'accord. Dans quelle boutique est-ce que...

— Tu prends à droite, indiqua Kirsten. Tu vas tout droit et tu tournes à gauche quatre rues plus loin, jusqu'au premier carrefour. C'est une petite épicerie chinoise, mais ils ont ce qu'il me faut.

— Tu as besoin de cigarettes ? demanda Tim.

— Oui, tu peux en acheter une cartouche, dit Kirsten. N'importe quelle marque dans les légères ; elles ont toutes le même goût.

— Entendu. »

M'ouvrant la porte, Tim déclara : « Je vous conduis en voiture. » Une fois dehors, nous nous dirigeâmes vers sa voiture de location, mais au moment d'y monter il s'aperçut qu'il n'avait pas emporté les clés. « Tant pis, allons-y à pied », décida-t-il. Nous marchâmes quelque temps en silence.

« Quelle belle soirée, dis-je enfin.

— Il y a une chose dont j'avais l'intention de discuter avec vous, annonça Tim. Bien qu'en principe ce ne soit pas de votre compétence.

— J'ignorais que j'avais une compétence, formulai-je.

— Je veux dire que ce n'est pas un domaine qui vous concerne. Mais je ne sais pas à qui je ferais mieux d'en parler. Ces documents zadokites sont par certains côtés... » Il hésita. « Je devrais dire : affligeants. Pour moi personnellement, j'entends. Car ce que les traducteurs ont mis au jour, c'est une bonne partie des Logia – des préceptes – de Jésus, mais énoncée deux cents ans avant lui.

— Oui, je comprends, fis-je.

— Mais en ce cas cela signifie, ajouta Tim, qu'il n'était pas le Fils de Dieu. Qu'il n'était pas, en fait, ce Dieu auquel la doctrine trinitaire nous demande de croire. Pour vous, Angel, c'est un point qui ne pose pas de problème particulier.

— Non, pas vraiment, acquiesçai-je.

— Les Logia sont essentiels à notre compréhension et à notre perception de Jésus en tant que Christ : c'est-à-dire le Messie ou l'Oint. S'il se révèle que les Logia peuvent être retranchés de la personne de Jésus, alors il nous faut reconsidérer les Évangiles – pas seulement les Synoptiques mais tous les quatre... en nous interrogeant sur ce que nous savons en réalité de Jésus, si tant est que nous en sachions quelque chose.

— Pourquoi ne pas partir du principe que Jésus était un zadokite ? » questionnai-je. C'était l'idée que j'avais retirée de la lecture des articles dans les journaux et les magazines. À la suite de la découverte des manuscrits qumrans, les manuscrits de la mer Morte, il y avait eu une rafale de spéculations fondées sur l'hypothèse d'un lien entre Jésus et les esséniens. Je ne voyais pas où était le problème. Je n'arrivais pas à comprendre de quoi Tim s'inquiétait.

Nous poursuivîmes lentement notre marche sur le trottoir, et Tim reprit : « Dans un certain nombre de documents zadokites il est fait mention d'un personnage mystérieux. Les textes le désignent par un mot hébreu dont la meilleure traduction

pourrait être un néologisme : l'«Exposeur». C'est à ce personnage vague que sont attribués la plupart des Logia.

— Eh bien, c'est que Jésus a reçu un enseignement qui provenait de lui, avançai-je.

— Mais en ce cas Jésus n'est pas le Fils de Dieu. Il n'est pas Dieu incarné, Dieu sous la forme d'un être humain. »

Je suggérai : « Peut-être que Dieu a révélé les Logia à l'Exposeur.

— Mais alors c'est l'Exposeur qui est le Fils de Dieu.

— Ah ! bon, dis-je.

— Ce sont là des problèmes qui me mettent au supplice... enfin le terme est exagéré. Disons qu'ils me préoccupent énormément. La plupart des paraboles relatées dans les Évangiles, voilà maintenant que nous les trouvons existantes dans des manuscrits datant de deux cents ans avant Jésus. Je reconnais que la totalité des Logia n'y figure pas, mais il y en a beaucoup, et souvent parmi les plus importants. Certaines doctrines cardinales concernant la résurrection sont aussi présentes, celles qui débutent par la formule bien connue « Je suis » utilisée par Jésus. Par exemple *Je suis le pain de vie*. Ou *Je suis la Voie*. Ou encore *Je suis la porte étroite*. Jusqu'à présent on ne pouvait pas les séparer de Jésus-Christ. Tenez, prenez simplement la première : *Je suis le pain de vie. Celui qui mange mon corps et qui boit mon sang possède la vie éternelle, et je l'élèverai au dernier jour. Car mon corps est une vraie nourriture et mon sang une vraie boisson. Celui qui mange mon corps et qui boit mon sang vit en moi et je vis en lui*. Vous comprenez où je veux en venir ?

— Bien sûr. C'est l'Exposeur zadokite qui l'a dit en premier.

— Alors, c'est l'Exposeur zadokite qui a conféré la vie éternelle, et précisément au moyen de l'Eucharistie.

— Je trouve ça formidable », dis-je.

Tim continua : « On avait toujours espéré, mais sans jamais s'y attendre, déterrer un jour Q, cette source originelle des Synoptiques, ou déterrer quelque chose qui nous permettrait de reconstituer Q, totalement ou en partie. Mais personne n'avait jamais osé rêver que se manifesterait une *Ur-Quelle* antérieure à Jésus de deux siècles. Et il y a également d'autres aspects

singuliers... » Il marqua un temps. « Les termes employés pour “pain” et “sang” laissent entendre qu’il s’agit de pain et de sang au sens littéral. Comme si les zadokites avaient un pain et une boisson spécifiques qu’ils préparaient et qui constituaient par essence le corps et le sang de ce qu’ils nommaient l’*anokhi*, pour lequel l’Exposeur parlait et que l’Exposeur représentait.

— Eh bien, fis-je en hochant la tête.

— Où est cette boutique ? s’enquit Tim en regardant autour de lui.

— À une ou deux rues d’ici, je crois. »

Tim reprit avec gravité : « Quelque chose qu’ils mangeaient ; quelque chose qu’ils buvaient. Comme dans la Cène. Et ils croyaient que cela les rendait immortels ; que ce mélange de ce qu’ils mangeaient et buvaient leur donnait la vie éternelle. Il est évident que cela préfigure l’Eucharistie et que c’est en rapport avec la Cène. *Anokhi*. Toujours ce mot. Ils mangeaient *anokhi* et buvaient *anokhi* et, en conséquence, ils devenaient *anokhi*. Ils devenaient Dieu lui-même.

— C’est ce qu’enseigne le christianisme concernant la cérémonie de la messe, observai-je.

— Il y a des parallèles dans le zoroastrisme, souligna Tim. Les zoroastriens sacrifiaient du bétail qu’ils mangeaient en l’accompagnant d’une boisson enivrante appelée *haoma*. Mais il n’y a pas de raison de supposer qu’il en résultait chez eux une identification avec la divinité. Car c’est cela que produisent les sacrements pour le chrétien qui communie : il s’identifie avec Dieu représenté par le Christ. Il devient Dieu et ne fait plus qu’un avec Lui. Il s’unifie et s’assimile à Dieu. Une apo théose, en somme. Mais ici, chez les zadokites, on obtient exactement le même résultat avec le pain et la boisson provenant de l’*anokhi*, et bien entendu le terme *anokhi* lui-même fait référence à la Pure Conscience de Soi, autrement dit la Pure Conscience de Jéhovah, le Dieu du peuple hébreu.

— C’est ce qu’a le brahmane, remarquai-je.

— Pardon ? Le brahmane ?

— Je parle du brahmanisme en Inde. Le brahmane possède l’absolue conscience pure. Il est pure conscience, pur être, pure béatitude. Si je me souviens bien.

— En tout cas la question reste entière, déclara Tim. En quoi consiste cet *anokhi* qu'ils mangeaient et buvaient ?

— C'est le corps et le sang du Seigneur, dis-je.

— Mais de *quoi* s'agit-il ? » Il fit un geste du bras. « Il ne suffit pas de dire avec désinvolture : "C'est le Seigneur", Angel, car c'est ce qu'en logique on appelle un sophisme *hystêrôn-protêrôn* : ce qu'on essaie de prouver est contenu dans les prémisses. Il est évident que c'est le corps et le sang du Seigneur : le mot *anokhi* le signifie clairement ; mais cela ne suffit pas à...

— Oh ! je vois, fis-je. C'est un raisonnement en cercle fermé. En d'autres termes, vous affirmez que cet *anokhi* existe vraiment. »

Tim s'arrêta pour me fixer des yeux. « Bien entendu.

— Je comprends. Pour vous c'est quelque chose de réel.

— Dieu est réel.

— Pas vraiment réel. Dieu est une affaire de croyance. Il n'est pas réel au sens où l'est cette voiture, expliquai-je en désignant une TransAm garée le long du trottoir.

— Vous ne pourriez pas vous tromper davantage. »

Je me mis à rire.

« D'où sortez-vous cette idée que Dieu n'est pas réel ? demanda Tim.

— Dieu est un... » J'hésitai. « Une façon de voir les choses. Une interprétation. Je veux dire qu'il n'existe pas. Pas au sens où les objets existent. On ne pourrait pas, disons, se cogner à lui comme on se cogne à un mur.

— Est-ce qu'un champ magnétique existe ?

— Bien sûr, dis-je.

— Vous ne pouvez pas vous cogner à lui. »

Je répondis : « Mais sa présence se manifesterait si on répand de la limaille de fer sur une feuille de papier.

— Les hiéroglyphes de Dieu sont partout autour de vous, affirma Tim. Dans le monde et hors du monde.

— Ce n'est qu'une opinion. Ce n'est pas la mienne.

— Mais vous voyez bien le monde.

— Je vois le monde mais je n'y vois aucune trace de Dieu.

— Mais il ne peut y avoir de création sans créateur.

— Qui prétend que c'est une création ?

— Pour en revenir à ma théorie, coupa Tim, si les Logia précèdent Jésus de deux cents ans, alors les Évangiles sont suspects, et si les Évangiles sont suspects, nous n'avons pas de preuve que Jésus était Dieu, le Dieu incarné, ce qui sape les fondements de notre religion. Jésus devient simplement le porte-parole d'une certaine secte juive qui mangeait et buvait une sorte de... enfin, quoi que soit *l'anokhi*, pour obtenir l'immortalité.

— Pour s'imaginer obtenir l'immortalité, rectifiai-je. Ce n'est pas du tout la même chose. Il y a des gens qui croient qu'on peut guérir le cancer avec un traitement à base de plantes, mais ce n'est pas pour ça que c'est vrai. »

Nous venions d'arriver devant la petite épicerie et nous fîmes une halte momentanée.

« Je vois que vous n'êtes pas chrétienne, commenta Tim.

— Enfin, Tim, vous le savez depuis des années. Je suis votre belle-fille.

— Je ne suis pas sûr moi-même d'être chrétien. En fait, désormais, je n'ai même pas la certitude qu'une chose telle que le christianisme soit vraie. Et il faut que je continue à remplir les devoirs de ma charge, tout en sachant ce que je sais. En sachant que Jésus n'était pas Dieu mais un prédicateur dont l'enseignement n'était même pas original, puisqu'il s'agissait des croyances collectives de toute une secte.

— Mais cela pouvait quand même venir de Dieu, si c'était Dieu qui l'avait révélé aux zadokites, objectai-je. Qu'est-ce qu'on dit d'autre à propos de l'Exposeur ?

— Qu'il revient aux Jours derniers et tient le rôle du Juge eschatologique.

— Voilà le plus beau, dis-je.

— On trouve également ça dans le zoroastrisme, précisa Tim. Il y a beaucoup de choses qui semblent remonter aux religions iraniennes... d'ailleurs les juifs ont développé un aspect proprement iranien dans leur religion durant l'époque où... » Il se tut ; il était plongé dans ses pensées, oublieux de moi, de la boutique, des courses à faire.

« Peut-être que les traducteurs et les érudits trouveront d'autres détails sur cet *anokhi* », dis-je pour tenter de le distraire.

« Ils trouveront Dieu, fit-il en écho, se parlant à lui-même.

— C'est peut-être une chose qui pousse. Une racine ou un arbre.

— Hein ? Quoi ? » Il avait l'air en colère subitement.
« Pourquoi dites-vous ça ?

— Pour avoir du pain, il faut bien partir de quelque chose. On ne peut pas manger du pain s'il n'est pas fait avec des substances de base.

— Jésus parlait par métaphores. Il ne faisait pas allusion à du pain au sens propre.

— Lui, peut-être pas, mais apparemment c'est le contraire pour les zadokites.

— Cette pensée m'est déjà venue. C'est d'ailleurs l'avis de certains des traducteurs : que c'est d'une boisson et d'un pain dans l'acception littérale qu'il s'agit. *Je suis la porte de la bergerie*. Quand il prononçait ces mots, il est évident que Jésus ne voulait pas prétendre qu'il était constitué de bois. Et il disait aussi : *Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Chaque branche en moi qui ne porte pas de fruit, il la coupe, et chaque branche qui porte des fruits, il la taille pour qu'elle en porte davantage encore*.

— Eh bien, alors, c'est une vigne, dis-je. Voilà ce qu'il faut chercher.

— C'est absurde et matérialiste.

— Pourquoi ? »

Tim lança violemment : « Faut-il vraiment supposer que c'est d'une plante qu'il est fait mention ? Que c'est une chose matérielle et non spirituelle ? Une chose qui pousse dans le désert de la mer Morte ? » Il agita les bras. « *Je suis la lumière du monde*. Doit-on assumer qu'on pourrait lire son journal en le tenant sous cette lumière ? Comme sous ce réverbère ?

— Peut-être que oui, après tout, répondis-je. Dionysos était bien une vigne, pour ainsi dire. Ses adorateurs s'enivraient et ensuite Dionysos prenait possession d'eux, et ils couraient par

monts et par vaux et tuaient les vaches pour les manger. Ils dévoraient tous les animaux vivants sur leur passage.

— Oui, il y a certaines ressemblances », concéda Tim.

Nous pénétrâmes ensemble dans la petite épicerie.

6

Avant que Tim et Kirsten puissent repartir en Angleterre, le synode épiscopal s'assembla pour examiner la question de ses hérésies supposées. Les évêques à la con – enfin, je devrais dire conservateurs, ce serait plus poli – qui l'accusaient se couvrirent de ridicule en se montrant incapables d'étayer avec assez de poids leurs arguments. Tim sortit du synode blanchi de tout reproche. La presse, comme de juste, monta l'affaire en épingle. À aucun moment, de toute façon, cette affaire ne l'avait tracassé. Quoi qu'il en soit, en raison du suicide de Jeff, Tim bénéficiait d'une énorme sympathie auprès de l'opinion publique. Il y avait toujours eu droit, mais maintenant, à la suite de la tragédie qui avait affecté sa vie privée, elle lui était encore plus acquise.

Platon dit quelque part que si on veut détruire un roi il faut être sûr de réussir à le tuer. En échouant dans leur tentative contre Tim, les évêques conservateurs n'avaient fait que renforcer sa position ; c'est ce qu'on appelle le retour de flamme. Tim savait désormais que personne au sein de l'Église épiscopale des États-Unis d'Amérique ne pouvait l'abattre. S'il devait se trouver détruit un jour, ce ne pouvait être que de sa propre main.

Quant à moi, je me retrouvais propriétaire de la maison que Jeff et moi avions achetée. Sur l'insistance de son père, Jeff avait rédigé un testament. Tout me revenait, même si ce n'était pas beaucoup. Comme c'était moi qui avais subvenu aux besoins du ménage, je n'avais pas de difficultés financières. Je continuais mon travail au cabinet d'avocats. Durant quelque temps je m'imaginai que, une fois Jeff mort, je perdrais progressivement contact avec Tim et Kirsten. Il n'en fut rien. Tim semblait trouver en moi quelqu'un à qui parler. Finalement, j'étais l'une des rares personnes (sinon la seule) à

connaître sa liaison avec sa « secrétaire générale ». Et c'était moi en outre qui lui avais fait rencontrer Kirsten.

D'autre part, Tim n'était pas du genre à abandonner ceux qui étaient devenus ses amis. J'étais d'ailleurs bien plus que cela : il existait entre nous beaucoup d'amour et, par voie de conséquence, de compréhension. Nous étions réellement très proches l'un de l'autre. L'évêque de Californie, qui en public étalait des points de vue si radicaux et avançait des théories si folles, était dans sa vie de tous les jours un être humain à l'ancienne mode, dans le meilleur sens du terme. S'il était votre ami, il vous manifestait et vous conservait sa loyauté, comme je devais en informer miss Marion des années plus tard, longtemps après que Kirsten et Tim eurent rejoint Jeff dans la mort. On a trop oublié, je crois, combien cet homme aimait ses amis et leur demeurait constamment fidèle, même s'il n'avait aucun avantage pratique à en retirer. Je n'étais rien en ce monde qu'une jeune dactylo employée dans un modeste cabinet d'avocats. Tim n'avait rien à gagner sur le plan stratégique en restant en rapport avec moi, mais c'est ce qu'il fit jusqu'à sa mort.

Au cours de cette période qui suivit la mort de Jeff, l'état physique de Kirsten empira jusqu'au jour où le diagnostic des médecins fut formel : péritonite, une maladie dont on peut mourir. L'évêque paya pour elle tous les frais médicaux, qui se montèrent à une somme astronomique ; elle passa dix jours à se languir dans l'unité de soins intensifs de l'un des meilleurs hôpitaux de San Francisco, se plaignant amèrement de ne pas recevoir de visites et de n'être l'objet d'aucune attention de la part de personne. Tim, qui faisait une tournée de conférences à travers les États-Unis, passait la voir aussi souvent qu'il le pouvait, mais c'était loin de lui suffire. J'en faisais autant de mon côté, mais, comme pour Tim, elle estimait que c'était un bien faible tribut à payer au regard de la maladie dont elle souffrait. Toutes les visites que je lui rendais se soldaient par des diatribes de sa part, dirigées contre lui et contre tout le monde. D'un seul coup, elle avait vieilli.

Ça ne signifie pas grand-chose, je crois, de dire : « On n'a que l'âge que l'on ressent » puisqu'en fait ce sont la vieillesse et

la maladie qui finiront toujours par avoir le dessus, et cette phrase stupide ne s'applique qu'à des gens n'ayant pas subi le même genre de traumatismes que Kirsten Lundborg. Son fils Bill témoignait de capacités infinies pour être victime de toutes les sortes de folies, et Kirsten s'en jugeait responsable ; et elle savait aussi qu'une des causes majeures du suicide de Jeff avait été ses relations avec le père de celui-ci. Cela la rendait dure et cruelle envers moi, comme si la culpabilité – sa culpabilité – la poussait périodiquement à me maltraiter, moi qui étais la première à souffrir de la mort de Jeff.

Elle et moi, nous n'avions plus beaucoup d'amitié à partager. Mais j'allais quand même la voir à l'hôpital, en faisant toilette chaque fois et en lui portant des cadeaux qui ne lui servaient à rien : nourriture qu'elle ne pouvait manger ou vêtements qu'elle ne pouvait mettre.

« Ils m'interdisent de fumer », me dit-elle une fois, en guise d'accueil.

« Évidemment, répondis-je, tu risquerais de mettre le feu à tes draps. Comme ça t'est arrivé l'autre jour. » Elle avait failli s'asphyxier, quelques semaines avant d'entrer à l'hôpital.

Kirsten reprit : « Apporte-moi des écheveaux de laine. Je vais tricoter un pull. Pour l'évêque. » Elle avait prononcé ce dernier mot sur un ton de mépris qui le réduisait à néant ; Kirsten parvenait à véhiculer à travers ses paroles une sorte d'hostilité dont j'avais rarement rencontré l'équivalent. « L'évêque, ajouta-t-elle, a besoin d'un pull. »

Son animosité provenait du fait que Tim s'était révélé parfaitement capable, en son absence, de gérer ses affaires ; à l'heure présente il était quelque part au Canada pour prononcer un discours. Kirsten avait soutenu depuis quelque temps que Tim ne pourrait pas subsister une semaine sans elle. Son séjour à l'hôpital avait prouvé qu'elle avait tort.

« Pourquoi les Mexicains ne veulent-ils pas que leurs enfants épousent des Noirs ? demanda Kirsten.

— Parce qu'ils auraient des gosses trop paresseux pour devenir des voleurs, répondis-je.

— Quand un Noir se change-t-il en nègre ?

— Quand il a quitté la pièce. » Je m'installai sur la chaise de plastique face à son lit. « Tu vas bientôt sortir d'ici », continuai-je pour l'aider à se dérider.

Elle me jeta un regard hostile. « Je ne sortirai jamais d'ici. Quand je pense à l'évêque qui doit être en train de... oh ! et puis je m'en fous. De se payer une pute à Montréal ou je ne sais pas où. Est-ce que je t'ai dit qu'il m'avait fait coucher avec lui la deuxième fois qu'on s'est rencontrés ? La première fois, c'était dans un restaurant à Berkeley.

— Je sais, j'y étais.

— Alors, la première fois il ne pouvait pas. S'il avait pu, il l'aurait fait. Ça ne te surprend pas de la part d'un évêque ? Il y a certaines choses que je pourrais te raconter... mais je me tairai. » Elle cessa de parler et me regarda d'un air mauvais.

« Tant mieux, dis-je.

— Quoi, tant mieux ? Si je ne te les raconte pas ?

— Si tu commences à me les raconter, fis-je, je me lève et je m'en vais. Mon psy m'a dit de garder mes distances avec toi.

— Oh ! c'est vrai, toi aussi tu es en thérapie. Comme mon fils. Vous devriez vivre ensemble tous les deux. Vous feriez de la thérapie occupationnelle.

— Je pars, annonçai-je en me levant.

— Oh ! ça va, je t'en prie, s'exclama Kirsten avec irritation. Rassieds-toi.

— Tu sais ce qu'est devenu le crétin mongoloïde suédois qui s'était échappé de l'asile à Stockholm ?

— Non.

— On l'a retrouvé professeur dans une école en Norvège. »

Kirsten se mit à rire et dit : « Va donc te faire foutre.

— Pas besoin. Je me débrouille très bien toute seule.

— Je m'en doute, fit-elle en hochant la tête. J'aimerais être encore à Londres. Tu n'y es jamais allée ?

— Il n'y avait pas assez d'argent dans les fonds discrétionnaires de l'évêque. Pour Jeff et moi.

— Ah ? Et moi j'ai tout pompé.

— Presque tout. »

Kirsten poursuivit : « Remarque, je ne savais pas quoi faire de moi. Pendant que Tim passait son temps avec ces vieux

traducteurs pédés. Est-ce qu'il t'a dit que Jésus est un imposteur ? Stupéfiant. On découvre deux mille ans après que c'est quelqu'un d'autre qui a inventé toutes les déclarations qu'on lui prête. Je n'ai jamais vu Tim si abattu ; il restait là assis dans notre appartement, à regarder par terre, jour après jour. »

Je m'abstins de répondre.

« Tu crois que c'est grave ? questionna Kirsten. Que Jésus soit un imposteur ?

— Pas pour moi.

— Et ils n'ont pas divulgué le plus important. L'histoire du champignon. Ils vont la garder secrète aussi longtemps qu'ils pourront. Mais ça finira par...

— Quel champignon ?

— *L'anokhi*. »

Je dis avec incrédulité : « *L'anokhi* est un champignon ?

— C'est un champignon. Enfin c'en était un à l'époque. Les zadokites le cultivaient dans des cavernes.

— Ça alors, lançai-je.

— Et ils en faisaient une sorte de pain et du bouillon. Ils mangeaient le pain et buvaient le bouillon. C'est l'origine de la communion sous les deux espèces, le corps et le sang. Apparemment *l'anokhi* était un champignon vénéneux, mais les zadokites avaient trouvé un moyen de l'antidoter, enfin jusqu'à un certain point, assez pour qu'il ne les tue pas. Il leur donnait simplement des hallucinations. »

J'éclatai de rire. « En somme ils étaient des...

— Eh bien oui, c'est ça. » Malgré elle, Kirsten se mit aussi à rire. « Et il faut que Tim distribue la communion tous les dimanches en sachant ça, en sachant que ces braves gens s'offraient des trips psychédéliques, comme nos mômes aujourd'hui. Quand il a appris ça, j'ai bien cru qu'il n'allait pas s'en relever.

— Alors, Jésus était en fait un trafiquant de drogue », dis-je.

Elle acquiesça. « Et les douze apôtres, ses disciples, se sont fait prendre (c'est du moins la théorie) alors qu'ils introduisaient clandestinement *l'anokhi* dans Jérusalem. Cela confirme l'hypothèse de John Allegro... mais je ne sais pas si tu as lu son livre. C'est l'un des plus grands spécialistes des langues

du Proche-Orient... il a été le traducteur officiel des manuscrits qumrans.

— Je ne connais pas son livre mais je sais qui il est. Jeff me parlait de lui.

— Allegro avait supposé que les premiers chrétiens s'adonnaient à un culte secret du champignon ; il l'avait déduit de preuves internes contenues dans le Nouveau Testament. Et il avait trouvé une fresque murale, une peinture qui montrait certains de ces premiers chrétiens avec un gros champignon, *l'Amanita muscaria*...

— *Amanita muscaria*, rectifiai-je. C'est la rouge. C'est terriblement vénéneux. Alors les premiers chrétiens avaient aussi trouvé un antidote.

— C'est ce qu'affirme Allegro. Et ça leur donnait des visions. » Elle pouffa.

« Et cet *anokhi* est vraiment un champignon qui existe ? » demandai-je. Je m'y connaissais un peu en champignons ; avant d'épouser Jeff, j'avais fréquenté un mycologue amateur.

« Eh bien, il a sans doute existé, mais personne ne sait ce qu'il serait aujourd'hui. Jusqu'ici, on n'en a pas trouvé de description dans les documents zadokites. Impossible de déterminer lequel c'était ou s'il existe toujours. »

Je déclarai : « Il causait peut-être d'autres effets que les hallucinations.

— Quoi, par exemple ? »

Une infirmière passa à ce moment. « Il faut que vous partiez maintenant.

— D'accord. » Je me levai, rassemblai mon manteau et mon sac.

Kirsten dit : « Penche-toi. » Elle me faisait signe de m'approcher ; elle me chuchota dans l'oreille : « Je sais : des effets aphrodisiaques. »

Après l'avoir embrassée, je quittai l'hôpital.

À mon retour à Berkeley, quand je fus rentrée par le car à la vieille petite maison rustique où Jeff et moi avions vécu, je vis,

en remontant l'allée, un jeune homme accroupi dans le coin de la véranda ; je fis halte, sur mes gardes, me demandant qui c'était.

Rondelet, les cheveux blond clair, il se penchait pour caresser mon chat Magnificat, qui était roulé en boule béatement devant la porte d'entrée de la maison. J'observai un instant la scène, pensant : Est-ce que c'est un représentant de commerce ou quoi ? Le jeune homme portait un pantalon trop grand pour lui et une chemise de couleurs vives. Il avait sur le visage, tandis qu'il cajolait Magnificat, l'expression la plus douce que j'aie jamais vue sur un visage humain ; ce garçon, qui manifestement n'avait jamais rencontré mon chat, rayonnait d'une sorte de tendresse, d'amour palpable, qui était pour moi quelque chose de nouveau. Certaines des plus anciennes statues du dieu Apollon laissent voir ce même sourire plein de douceur. Complètement absorbé par les caresses qu'il prodiguait à Magnificat, le garçon restait inconscient de ma présence toute proche ; je continuai à l'observer avec fascination, d'autant plus surprise que Magnificat était un vieux matou bagarreur qui normalement ne permettait pas aux étrangers de l'approcher.

Soudain le garçon leva les yeux. Il eut un sourire timide et se releva avec maladresse. « Salut.

— Salut. » Je marchai vers lui avec précaution, très lentement.

« J'ai trouvé ce chat. » Il ferma à demi les paupières, sans cesser de sourire ; il avait des yeux bleus candides, dénués de toute ruse.

« C'est mon chat, dis-je.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Magnificat.

— Il est très beau, fit le garçon.

— Qui êtes-vous ? demandai-je.

— Je suis le fils de Kirsten. Je suis Bill. »

Cela expliquait les yeux bleus et les cheveux blonds. « Et moi je suis Angel Archer, dis-je.

— Je sais. Nous nous sommes rencontrés une fois. Mais c'était... » Il hésita. « Je ne me rappelle plus il y a combien de

temps. Ils m'ont fait des électrochocs... je n'ai pas très bonne mémoire.

— Oui, dis-je. Je pense que nous avons dû nous rencontrer. Je reviens de l'hôpital où j'ai rendu visite à votre mère.

— Je peux me servir de vos toilettes ?

— Bien sûr. » Je sortis mes clés de mon sac et ouvris la porte. « Excusez le désordre. Je travaille ; je ne suis pas assez souvent là pour tenir la maison propre. C'est au fond, après la cuisine. Droit devant vous. »

Bill Lundborg ne referma pas la porte derrière lui ; je l'entendis uriner bruyamment. Je remplis la bouilloire et la posai sur le gaz. Étrange, pensai-je. Voici le fils qu'elle tourne en ridicule. Comme elle nous tourne tous en ridicule.

Reparaissant, Bill Lundborg s'immobilisa avec gaucherie, m'adressant un sourire anxieux, l'air visiblement mal à l'aise. Il n'avait pas tiré la chasse d'eau. Je pensai alors, subitement : Il vient de sortir de l'hôpital psychiatrique, c'est sûr.

« Vous voulez du café ? proposai-je.

— Je veux bien. »

Magnificat pénétra dans la cuisine.

« Quel âge a-t-il ? questionna Bill.

— Je n'en ai pas idée. Je l'ai sauvé des crocs d'un chien, mais il était déjà adulte. Il devait vivre quelque part dans le quartier.

— Comment va Kirsten ?

— Très bien », dis-je. Je désignai une chaise. « Asseyez-vous.

— Merci. » Il s'installa, posant les bras sur la table de la cuisine, les doigts croisés. Il avait la peau très pâle. À force de vivre enfermé, pensai-je. En cage. « J'aime bien votre chat, reprit-il.

— Vous pouvez lui donner à manger si vous voulez. » J'ouvris le réfrigérateur et en sortis la boîte de pâtée pour chat.

Je le regardai préparer avec soin l'écuelle de Magnificat, tout à sa tâche, comme s'il accomplissait quelque chose de très important. Et en scrutant le vieux chat il eut à nouveau ce sourire qui me touchait tant, qui déclenchait un déclic en moi.

Les salauds, ils se sont attaqués à cet enfant et n'ont rien laissé de lui, songai-je. Ils ont fait griller ses circuits sous

prétexte de le soigner. Les sadiques, qu'est-ce qu'ils connaissent du cœur humain ? J'avais envie de pleurer.

Et il va y retourner, pensai-je, comme Kirsten le disait. Il va passer le restant de ses jours à entrer à l'hôpital et à en sortir. Les salopards, les pourris.

Dieu me fait rire, méditai-je encore. Les croyances de Tim et les tourments qu'il éprouve, tout ça pour moi n'a pas de sens. Le spectacle de ce gosse donnant à manger à ce chat ignorant. Il aurait pu être vétérinaire, s'ils ne l'avaient pas mutilé, s'ils ne lui avaient pas déchiqueté l'esprit. Qu'est-ce que me racontait Kirsten ? Il a peur de conduire ; il cesse de sortir les ordures ; il ne se lave plus et puis il pleure. Moi aussi je pleure, pensai-je, et il m'arrive parfois de laisser les ordures s'entasser, et j'ai eu peur au volant le jour où j'ai failli me faire emboutir et où j'ai dû me rabattre. Alors, je suis bonne à enfermer ; nous sommes tous bons à enfermer. C'est ça le drame de Kirsten, avoir ce garçon comme fils ?

Bill reprit la parole : « Je ne peux rien lui donner d'autre ? Il a encore faim.

— Tout ce que vous trouverez au frigo, dis-je. Mais vous, vous ne voulez pas manger ?

— Non merci. » De nouveau il caressa l'affreux vieux matou, ce chat qui fuyait les gens. Il l'avait dressé, comme on l'avait lui-même dressé.

« Vous êtes venu ici par le car ? demandai-je.

— Oui, acquiesça-t-il. On m'a retiré mon permis. Autrefois je conduisais, mais... » Il se tut.

« Moi aussi j'ai pris le car, dis-je.

— J'avais une voiture vraiment grosse, fit Bill. Une Chevrolet 1956. Un des plus gros modèles qu'ils aient jamais sortis, avec celle de 1955.

— Ce sont des voitures très cotées, remarquai-je.

— La différence entre la Chevrolet 55 et la 56, c'est la calandre ; si les clignotants sont incorporés dans la calandre, on sait que c'est une 56.

— Où habitez-vous ? questionnai-je.

— Nulle part. Je suis sorti de l'hôpital de Napa la semaine dernière. Ils m'ont lâché parce que Kirsten est malade. J'ai fait

la route en stop. Il y a un type qui m'a pris dans sa Corvette. » Il sourit. « Ces Corvette, il faudrait leur interdire les autoroutes à cause de la pollution. Le type, qu'est-ce que son pot d'échappement crachait de gaz carbonique ! Ce que je n'aime pas dans les Corvette, c'est la carrosserie en fibre de verre ; ça ne peut pas vraiment se réparer. » Il ajouta : « Mais c'est sûr qu'elles ont belle allure. La sienne était blanche. J'ai oublié l'année, bien qu'il me l'ait dite. On est monté à 160, mais les flics vous filent le train quand vous êtes dans une Corvette, parce qu'ils espèrent bien que vous allez dépasser les limitations de vitesse. Alors il y a une voiture de patrouille qui nous a poursuivis, mais au moment où elle venait de nous dépasser, le flic a dû mettre sa sirène et faire demi-tour ; sûrement une urgence quelque part. On l'a croisé pendant qu'il faisait sa manœuvre. Il devait être écoeuré mais il ne pouvait pas nous dresser de contravention ; il était trop pressé. »

Faisant preuve de tout le tact dont j'étais capable, je l'interrogeai sur les raisons de sa venue.

« J'avais une question à vous poser, répondit Bill. Une fois j'ai rencontré votre mari. Vous n'étiez pas à la maison ce jour-là ; je suppose que vous étiez à votre travail. En tout cas il était seul ici. Il s'appelait bien Jeff ?

— Oui, dis-je.

— Ce que j'avais envie de savoir, c'est... » Bill eut une hésitation. « Pourriez-vous me dire pour quel motif il s'est tué ?

— Il y a toujours beaucoup de facteurs qui entrent en jeu dans un événement de ce genre. » Je vins m'asseoir à la table de la cuisine en face de lui.

« Je sais une chose, c'est qu'il était amoureux de ma mère, lâcha Bill.

— Ah ? fis-je simplement. Vous le savez.

— Oui, c'est Kirsten qui me l'a dit. Est-ce que c'était la principale raison ?

— Peut-être.

— Il y en avait d'autres ? »

Je gardai le silence.

« Pourriez-vous me dire une chose surtout ? poursuivit Bill. Est-ce qu'il souffrait de maladie mentale ?

— Il avait suivi une thérapie. Mais pas une thérapie intensive.

— J’y ai réfléchi, déclara Bill. Il était furieux contre son père à cause de Kirsten. C’est la cause de beaucoup de choses. Vous savez, quand on est en hôpital psychiatrique, on connaît des tas de gens qui ont tenté de se suicider. On voit les cicatrices sur leurs poignets. C’est toujours à ça qu’on les reconnaît. La meilleure façon de s’y prendre, quand on veut le faire, c’est de remonter le bras dans le sens des veines. » Il me montra son bras nu en mimant le geste. « L’erreur de la plupart des gens, c’est de couper à angle droit par rapport aux veines, le long du poignet. Un jour on a eu un type qui s’était entaillé sur toute la largeur, et c’était profond. Mais ils sont quand même arrivés à le recoudre. Il a dit une fois en thérapie de groupe que tout ce qu’il voulait, c’était n’être plus que deux yeux sortant du mur, pour pouvoir regarder tout le monde sans être vu. Être simplement là en observateur, sans participer. Juste observer et écouter. Quoique pour ça il lui aurait fallu aussi être deux oreilles. »

Je ne trouvais absolument rien à rétorquer.

« Les paranoïaques ont peur qu’on les regarde, continua Bill. Alors, pour eux, ce serait formidable d’être invisibles. Il y avait aussi cette dame qui ne pouvait manger devant personne. Elle emportait toujours son plateau dans sa chambre. Je suppose qu’elle pensait que c’était sale de manger. » Il eut un sourire que je parvins à lui retourner.

Quel moment étrange, pensai-je. Et cette conversation troublante, qui n’avait pas l’air à sa place.

« Jeff était vraiment hostile, reprit Bill. Il en voulait à la fois à son père et à Kirsten, et peut-être aussi à vous, mais pas autant, je crois. Nous en avons parlé le jour où je suis passé le voir. J’ai oublié quand c’était. J’avais eu droit à une sortie de deux jours. Là aussi j’avais fait du stop. Ce n’est pas si dur que ça de se faire prendre en stop. C’est un poids lourd qui m’avait pris. Il transportait des produits chimiques, mais pas du genre toxique. S’ils transportent des matières toxiques ou inflammables, ils ne font pas monter les stoppeurs, parce que s’il y a un accident et que leur passager soit tué ou empoisonné, ça annule leur assurance. »

Une fois de plus aucune réponse possible ne me vint à l'esprit ; je me contentai de hocher la tête.

« D'après la loi, déclara Bill, en cas d'accident où un autostoppeur est blessé ou tué, il est présumé qu'il voyageait à ses propres risques. Donc à cause de ça, quand on fait du stop, on ne peut pas se retourner contre le conducteur s'il se passe quelque chose. C'est du moins la loi en Californie. Je ne sais pas ce qu'il en est dans les autres États.

— Oui, approuvai-je tardivement. Jeff ressentait beaucoup d'animosité envers Tim.

— Et vous, est-ce que vous en voulez à ma mère ? »

Je pris le temps de bien réfléchir avant de répondre : « Oui. Je lui en veux vraiment.

— Pourquoi ? Ce n'était pas sa faute. Quand quelqu'un se tue, il doit en prendre la pleine responsabilité. On nous l'a appris. On apprend beaucoup de choses à l'hôpital. Des tas de choses que les gens de l'extérieur ne sauront jamais. C'est un cours intensif de réalité, ce qui est l'ultime... (il fit un geste de la main) paradoxe. Car les gens qui sont là, c'est *a priori* parce qu'ils ne peuvent pas regarder la réalité en face, et alors ils se retrouvent à l'hôpital psychiatrique, un hôpital d'État comme Napa, et ensuite ils sont tout d'un coup obligés de faire face à bien plus de réalité que les autres gens dans la vie courante. Et ils y réussissent très bien. J'ai assisté à des choses dont j'ai été très fier, des malades aidant d'autres malades. Une fois il y a une dame – elle devait avoir dans les cinquante ans – qui m'a dit : “Est-ce que je peux vous confier un secret ?” Elle m'a fait jurer de ne le répéter à personne. Je lui ai donné ma parole. Et elle m'a dit : “Je vais me tuer ce soir.” Elle m'a expliqué comment elle comptait s'y prendre. Comme elle n'était pas chez les enfermés, elle pouvait sortir librement. Elle avait sa voiture garée au parking et possédait une clé de contact à l'insu des médecins ; ils croyaient avoir pris toutes les clés, mais elle, elle en avait gardé une. Alors, qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ? Est-ce qu'il fallait que je mette au courant le Dr Gutman ? C'est lui qui dirigeait le service. Non, je me suis glissé dans le parking – je savais quelle voiture elle avait – et j'ai retiré le câble qui relie la bobine au delco. Pas moyen de faire démarrer

un moteur s'il n'y a pas ce câble. C'est facile à faire. Quand on gare sa voiture dans un quartier mal famé et qu'on a peur de se la faire voler, il suffit de le dévisser ; il s'enlève tout seul. Elle a actionné le contact jusqu'à ce qu'elle noie la batterie et après elle est revenue à l'hôpital. Elle était furieuse mais plus tard elle m'a remercié. » Il médita un instant et dit ensuite, se parlant à demi à lui-même : « Elle voulait percuter une voiture venant en sens inverse sur le Bay Bridge. Alors j'ai aussi sauvé la vie du conducteur de cette voiture. Ça aurait même pu être un break avec plein d'enfants à l'intérieur.

— Mon Dieu, fis-je faiblement.

— C'était une décision que je devais prendre très vite, enchaîna Bill. Dès que j'ai su qu'elle avait cette clé, j'étais obligé de faire quelque chose. C'était une grosse Mercedes. Couleur gris métallisé. Presque neuve. Elle avait beaucoup d'argent. Dans une situation pareille, si on n'agit pas, impossible de les aider. »

J'objectai : « Il aurait peut-être mieux valu prévenir le médecin.

— Non, répliqua-t-il en secouant la tête. Parce qu'alors elle aurait... enfin, c'est difficile à expliquer. Elle savait que j'avais agi pour lui sauver la vie, pas pour lui attirer des ennuis. Si j'avais averti le Dr Gutman, elle aurait cru que j'avais cherché à la faire boucler plus longtemps. Mais comme ils n'ont été informés de rien, ils l'ont laissée sortir à la date prévue. Quand je suis sorti – elle était sortie avant moi – elle est venue me voir un jour chez moi... j'avais dû lui donner mon adresse ; enfin en tout cas elle est venue. Elle conduisait toujours la même Mercedes ; je l'ai reconnue quand elle s'est garée. Elle voulait savoir comment j'allais.

— Et vous alliez comment ? demandai-je.

— Pas bien du tout. Je n'avais pas d'argent pour payer mon loyer ; j'étais sur le point d'être expulsé. Elle, elle avait beaucoup d'argent ; son mari était riche. Ils étaient propriétaires de tout un tas d'immeubles résidentiels un peu partout en Californie. Elle est retournée à sa voiture et, en revenant, elle m'a donné un rouleau de pièces de monnaie ; j'ai cru que c'étaient des pièces de cinq cents. Après son départ, j'ai ouvert le rouleau et j'ai vu

que c'étaient des pièces d'or. Elle m'a expliqué plus tard qu'elle gardait une bonne partie de sa fortune sous forme d'or. Ces pièces venaient d'une ancienne colonie anglaise. Elle m'a conseillé, quand je les vendrais à un numismate, de préciser qu'il s'agissait de pièces jamais mises en circulation ; parce que ça a beaucoup plus de valeur. J'en ai obtenu dans les douze dollars pour chacune, le jour où je les ai vendues. J'en avais conservé une, mais je l'ai perdue. Le rouleau m'a rapporté quelque chose comme six cents dollars, sans compter la pièce qui manquait. » Se retournant, il examina la cuisinière. « Votre eau est en train de bouillir », remarqua-t-il.

Je me levai pour verser l'eau dans la cafetière.

« Le café-filtre est bien meilleur que celui qu'on obtient avec un percolateur, observa Bill.

— C'est vrai », fis-je.

Bill reprit : « J'ai beaucoup pensé à la mort de votre mari. Il avait l'air d'être quelqu'un de très gentil. C'est quelquefois un problème.

— Pourquoi ?

— Les maladies mentales se produisent souvent quand les gens refoulent leur hostilité et essaient d'être gentils, trop gentils. On ne peut pas refouler sans cesse l'hostilité. Elle existe chez tout le monde ; il faut bien qu'elle se manifeste.

— Jeff était très calme, dis-je. Il était difficile de le faire mettre en colère. Dans les disputes conjugales, c'était moi en général qui me fâchais.

— Kirsten dit qu'il avait pris de l'acide.

— Je pense que c'est faux.

— Beaucoup de gens qui perdent la boule, c'est à cause des drogues. On en voit plein à l'hôpital. Et en plus il y a la malnutrition ; ceux qui se droguent oublient de manger, et quand ils mangent, ils mangent des cochonneries. Alors, ils n'ont plus de muscles. Et si c'est des amphétamines qu'ils prennent, ils ne mangent plus du tout. C'est pour ça qu'il y a ces déficiences cérébrales chez les types qui se cament au speed. »

Il paraissait plus à l'aise maintenant, plus assuré dans ses paroles. J'en profitai pour lui demander : « Quel genre de travail faites-vous ?

— Je peins, répondit Bill.

— Vous êtes peintre ?

— Non, je peins des carrosseries de voitures. » Il eut un petit sourire. « Je fais de la peinture au pistolet. Chez Léo Shine, à San Mateo. *Pour 49, 50 dollars je donne à votre voiture la couleur que vous voulez, avec une garantie de six mois.* » Il se mit à rire et je l'imitai ; j'avais vu les publicités de Léo Shine à la télé.

« J'aimais beaucoup mon mari, dis-je.

— Est-ce qu'il allait devenir ministre du culte ?

— Non. Je ne sais pas ce qu'il allait devenir.

— Peut-être qu'il n'allait rien devenir du tout. Je suis des cours de programmation d'ordinateurs. En ce moment j'étudie les algorithmes. Un algorithme n'est rien d'autre qu'une recette, comme pour faire cuire un cake. C'est une séquence répétitive. L'aspect principal de l'algorithme, c'est qu'il doit signifier quelque chose. C'est très facile de poser sans le faire exprès à un ordinateur une question à laquelle il ne peut répondre ; ce n'est pas parce que l'ordinateur est bête mais parce que la question n'a pas de réponse.

— Je vois, dis-je.

— Et cette question-là, est-ce que vous estimez qu'elle a un sens ? continua Bill. Donnez-moi le plus grand nombre au-dessous de deux.

— Oui, fis-je. Elle a un sens.

— Non. » Il secoua la tête. « Ce nombre n'existe pas.

— Je le connais, précisai-je. C'est un virgule neuf plus... » Je m'interrompis.

« Il faudrait poursuivre la série de chiffres jusqu'à l'infini. La question n'est pas intelligible. Donc l'algorithme est défectueux. Vous demandez à l'ordinateur de faire une chose impossible. Si l'algorithme n'est pas intelligible, l'ordinateur ne peut fournir de réponse, mais il essaiera en général d'en fournir une.

— Et moi je vais vous poser une question en retour, dis-je. Je vais vous citer un proverbe, un proverbe usuel, et vous m'en expliquerez le sens.

— J'aurai combien de temps ?

— Ce n'est pas minuté. Racontez-moi simplement ce que signifie le proverbe : *Chat échaudé craint l'eau froide*. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Après un silence, Bill répondit : « Ça veut dire que si votre chat monte sur la cuisinière et renverse votre bouilloire, il se brûlera ; et après il aura peur de la bouilloire même si l'eau n'est pas chaude.

— Encore un autre sur le chat : *Quand le chat n'est pas là, les souris dansent*. »

À nouveau il garda un moment le silence, le front plissé.

« Eh bien, dit-il enfin, si vous avez des souris chez vous, votre chat les chasse ; mais s'il s'en va ailleurs, les souris sont contentes parce qu'elles ont la paix.

— *Qui veut voyager loin ménage sa monture*. » Mais je savais déjà à quoi m'en tenir. Le fonctionnement de la pensée de Bill Lundborg était détérioré ; il était incapable d'expliquer le proverbe : il se contentait de le paraphraser en termes concrets, correspondant aux termes mêmes de son énoncé.

« Quand on se déplace à cheval, dit-il de façon hésitante, et qu'on a un long trajet à faire, il ne faut pas fatiguer le cheval.

— *Vanité, ton nom est femme*.

— Les femmes sont vaines. Mais ce n'est pas un proverbe. C'est une citation de quelque chose.

— C'est très bien, dis-je. Vous vous en êtes bien tiré. » Mais en vérité – en vérité, je vous le dis, comme l'aurait formulé Tim, comme le formulait Jésus, et peut-être avant lui les zadokites – j'avais en face de moi quelqu'un de complètement psychotique, à en croire le test des proverbes de Benjamin. J'en éprouvai une douleur vague et obsédante, en voyant devant moi ce garçon si jeune et physiquement si sain, et si inapte à déchiffrer un symbole, à penser de manière abstraite. Il souffrait du trouble cérébral psychotique classique : son raisonnement se limitait au concret.

Tu peux oublier ton intention de devenir programmeur d'ordinateurs, me dis-je. Tu continueras à peindre des carrosseries de voitures jusqu'à ce que le Juge eschatologique arrive et nous libère, tous autant que nous sommes, de nos tourments. Qu'il te libère et me libère moi ; qu'il libère chacun

de nous. Et alors ton esprit endommagé sera vraisemblablement guéri. Projeté dans le corps d'un cochon de passage, pour être précipité dans le vide. Là où est sa place.

« Excusez-moi », dis-je. Je sortis de la cuisine et traversai la maison, allant le plus loin possible de Bill Lundborg, et je m'appuyai contre le mur en enfonçant le visage dans mon bras.

Je sentis couler mes larmes – des larmes tièdes – mais je ne fis aucun bruit.

Je repensai à Jeff : comme il l'avait fait un jour, je pleurais toute seule dans un coin de la maison, je pleurais sur quelqu'un qui comptait pour moi. Où est-ce que ça va se terminer ? me demandai-je. Il faut bien que cela prenne fin. Et cela semble ne pas avoir de fin ; ça continue en s'enchaînant indéfiniment, comme dans l'ordinateur de Bill Lundborg essayant de calculer – tâche impossible – le nombre le plus élevé en dessous d'un nombre entier.

Peu après, Kirsten sortit de l'hôpital ; elle se rétablit progressivement de sa maladie digestive, et après sa guérison Tim et elle retournèrent en Angleterre. Avant leur départ des États-Unis, j'appris de la bouche de Kirsten que son fils Bill avait été mis en prison. Le Service postal l'avait embauché, puis renvoyé ; sa réaction à son renvoi avait consisté à briser, à poings nus, les baies vitrées de la sous-station de San Mateo. Il était évident qu'il était redevenu fou. Si tant est qu'il eût jamais cessé de l'être.

Je perdis donc tout le monde de vue : je ne revis plus Bill après le jour où il m'avait rendu visite ; je rencontrai plusieurs fois Kirsten et Tim – elle plus souvent que lui – puis je me retrouvai seule, et pas très heureuse, à m'interroger sur la signification profonde du monde, si toutefois cette signification existait. La chose était aussi douteuse que les périodes de santé mentale de Bill Lundborg.

Le cabinet d'avocats un jour dut fermer. Mes deux employeurs se retrouvèrent inculpés de trafic de drogue. C'était prévisible. Il est plus fructueux de vendre de la cocaïne que des bougies. La cocaïne à cette époque ne jouissait pas de la popularité qui l'a mise aujourd'hui à la mode, mais la demande représentait quand même une incitation à laquelle mes

employeurs n'avaient pu résister. Chacun récolta cinq ans de prison. Pendant plusieurs mois je fus à la dérive, vivant uniquement de l'allocation de chômage, puis je trouvai une place de vendeuse dans le magasin de disques de Telegraph Avenue, Musik Shop, où je travaille encore maintenant.

La psychose peut emprunter bien des formes. Elle peut embrasser la totalité des choses ou se concentrer sur un sujet bien particulier. Le cas de Bill représentait la démence omniprésente ; la folie s'était infiltrée dans toutes les parcelles de son existence, ou c'est du moins ce que je présume.

Le type de folie caractérisé par l'idée fixe est un phénomène fascinant. Je parle de l'idée fixe obsessionnelle, celle dont l'esprit ne peut se détacher. Cela représente une possibilité insoupçonnée de dysfonctionnement du cerveau humain. Il faut avoir vu une idée fixe à l'œuvre pour en apprécier pleinement la force. Une fois introduite dans un esprit, l'esprit d'un être humain donné, non seulement elle n'en part plus jamais, mais elle consume aussi tout ce que cet esprit contient d'autre, de sorte que finalement l'individu n'existe plus, son esprit en tant que tel n'existe plus : seule subsiste l'idée fixe qui a tout détruit autour d'elle.

Comment débute un tel processus ? À quel moment débute-t-il ? Jung parle quelque part – j'ai oublié dans lequel de ses livres – d'une personne, une personne normale, dans l'esprit de laquelle surgit un jour une certaine idée, et cette idée n'en sort plus. De plus, ajoute Jung, après l'apparition de cette idée dans l'esprit de la personne en question, plus rien de nouveau n'arrive jamais à cet esprit ; le temps pour cet esprit s'arrête et il est mort. L'esprit en tant qu'entité vivante et croissante est mort. Et pourtant la personne, en un sens, continue de vivre.

Quelquefois, je suppose, une idée fixe pénètre dans l'esprit sous la forme d'un problème, ou d'un problème imaginaire. Ce n'est pas si rare. Vous vous apprêtez à vous coucher, tard le soir, et brusquement l'idée vous vient que vous avez oublié d'éteindre les phares de votre voiture. Vous regardez par la fenêtre votre voiture – qui est garée, bien visible, devant votre maison – et vous constatez que les phares ne sont pas allumés. Mais vous pensez alors : Je les ai peut-être laissés allumés et ils le sont

restés si longtemps qu'ils ont déchargé la batterie. Alors, pour m'en assurer, il faut que je sorte pour vérifier. Vous enfiler votre robe de chambre et allez dehors, vous ouvrez la porte de la voiture et vous actionnez la manette d'éclairage. Les feux s'allument. Vous les éteignez, quittez la voiture, refermez la porte et regagnez la maison. Ce qui s'est passé, c'est que vous êtes devenu fou ; vous êtes devenu psychotique. Parce que vous n'avez pas tenu compte du témoignage de vos sens ; vous aviez pu voir par la fenêtre que les feux n'étaient pas allumés, mais vous avez quand même voulu sortir pour vérifier. C'est là le facteur primordial : vous avez vu mais vous n'avez pas cru. Ou, réciproquement, vous n'avez pas vu quelque chose mais vous y avez quand même cru. Théoriquement, vous pourriez voyager à tout jamais entre votre chambre à coucher et votre voiture, prisonnier d'un circuit fermé éternel où périodiquement vous ouvririez la voiture, essaieriez les feux, retourneriez à la maison – à cet égard vous êtes une machine. Vous n'êtes plus humain.

L'idée fixe peut également se présenter, non comme un problème ou un problème imaginaire, mais comme une solution.

Si elle survient sous forme de problème, votre esprit la repoussera, car personne n'a envie des problèmes ou ne les aime ; mais si elle survient sous forme de solution, une solution fausse, bien sûr, alors vous ne la rejetterez pas car elle aura une grande valeur utilitaire : c'est quelque chose dont vous avez besoin et que vous avez fait surgir pour répondre à ce besoin.

Il est très peu probable que vous passiez le restant de votre vie à faire la navette entre votre voiture et votre chambre à coucher, mais par contre il est fort possible, si vous êtes tourmenté par la culpabilité, la douleur et le doute – et par des vastes flots d'auto-accusation qui déferlent tous les jours sans relâche – qu'une idée fixe se présentant comme une solution, une fois qu'elle a fait son apparition, demeure en vous. Voilà ce que je décelai chez Kirsten et Tim, après leur second retour d'Angleterre. Durant la période où ils avaient séjourné à Londres pour la seconde fois, une idée, une idée fixe, s'était un jour imposée à leur esprit, et le tour avait été joué.

Kirsten était arrivée plusieurs jours avant Tim. Je ne la rencontrai pas à l'aéroport mais dans sa chambre au *St. Francis*, sur la même noble colline de San Francisco qui abrite la Grace Cathedral. Je la trouvai s'activant à défaire ses nombreux bagages, et ma première pensée fut : Mon Dieu, comme elle fait jeune ! Par contraste avec la dernière fois où je l'ai vue... elle rayonne. Que s'est-il produit ? Son visage était moins marqué par les rides ; ses mouvements avaient une souplesse agile, et quand je pénétrai dans la chambre, elle m'accueillit avec le sourire, sans la moindre trace des sous-entendus acerbes, des diverses accusations latentes dont j'avais pris l'habitude avec elle.

« Salut, fit-elle.

— Mais dis-moi, tu as l'air en pleine forme », m'exclamai-je.

Elle hocha la tête. « J'ai arrêté de fumer. » Elle retira un paquet enveloppé d'une valise posée devant elle sur le lit. « Je t'ai rapporté des cadeaux. Il y en a d'autres qui vont arriver par la poste ; je n'ai pris que ce qui pouvait tenir. Tu veux les ouvrir maintenant ?

— Je n'en reviens pas de te voir aussi bien, dis-je.

— Tu penses que j'ai perdu du poids ? » Elle alla se placer devant une glace.

« Quelque chose comme ça.

— J'ai aussi une grande malle qui voyage par bateau. Oh ! mais tu l'as vue. Tu m'as aidée à faire mes bagages au départ. J'ai plein de choses à te raconter.

— Au téléphone, tu as fait des allusions...

— Oui », confirma Kirsten. Elle s'assit sur le lit, saisit son sac, l'ouvrit et en sortit un paquet de Player's ; en me souriant, elle alluma une cigarette.

« Je croyais que tu avais cessé », dis-je.

Elle reposa machinalement la cigarette. « Je continue une fois de temps en temps, par habitude. » Elle souriait toujours, d'un sourire mystérieux qui semblait contenir une sorte de jubilation voilée.

« Eh bien, de quoi s'agit-il ? m'enquis-je.

— Regarde là-bas sur la table. »

Je regardai. Il y avait sur la table un gros cahier.

« Ouvre-le, dit Kirsten.

— D'accord. » Je pris le cahier et l'ouvris. Certaines pages étaient blanches mais la plupart étaient couvertes de griffonnages : c'était l'écriture de Kirsten.

Kirsten reprit alors la parole pour annoncer : « Jeff nous est revenu. Il est revenu de l'autre monde. »

Si à ce moment-là j'avais dit : Ma pauvre fille, tu perds complètement la boule – ça n'aurait rien changé, et je ne me reproche pas de m'en être abstenue. Je répondis simplement : « Ah ? » avec un signe de tête. « Eh bien, en voilà une nouvelle. » J'essayais de déchiffrer son écriture sans y parvenir. « Qu'est-ce que tu veux dire au juste ? demandai-je.

— Il y a des phénomènes qui ont lieu, expliqua Kirsten. C'est le nom que Tim et moi leur donnons. Il enfonce des épingles sous mes ongles pendant la nuit et il arrête toutes les pendules à 6 h 30, l'heure exacte de sa mort.

— Diable, fis-je.

— Nous en avons tenu un compte rendu, poursuivit Kirsten. Nous ne voulions pas t'en parler par lettre ou au téléphone ; nous voulions te le dire face à face. C'est pour ça que j'ai attendu jusqu'à maintenant. » Elle leva les bras avec excitation. « Angel, il est revenu parmi nous !

— Ça alors, merde, dis-je mécaniquement.

— Il s'est passé des centaines d'incidents, des centaines de phénomènes. Allons prendre un verre au bar. Tout a commencé juste après notre retour en Angleterre. Tim est allé voir un médium. Le médium a dit que c'était vrai. Nous savions que c'était vrai ; personne n'avait besoin de nous le dire, mais nous voulions en avoir réellement la certitude parce que nous pensions qu'il y avait une possibilité – juste une possibilité – que ce soit seulement un poltergeist. Mais ce n'en est pas un ! C'est Jeff !

— Bon sang de bon sang, dis-je.

— Tu crois que je plaisante ?

— Non, répondis-je avec sincérité.

— Parce que nous y avons assisté tous les deux, tu sais. Et aussi les Winchell, nos amis à Londres. Et maintenant que nous sommes revenus aux États-Unis, nous voulons que toi aussi tu y assistes et que tu le consignes par écrit, pour le nouveau livre de Tim. Il est en train d'écrire un livre là-dessus, parce que ces expériences ont une signification qui n'est pas réservée qu'à nous, elles ont une portée universelle, puisqu'elles prouvent que l'homme continue d'exister dans l'autre monde après sa mort sur cette terre.

— Oui, dis-je. Si nous descendions au bar ?

— Le livre de Tim s'intitulera *Messages de l'autre monde*. Il a déjà reçu une avance de dix mille dollars pour l'écrire ; son éditeur pense que ce sera la meilleure vente qu'aura jamais eue un de ses livres.

— Tu me vois confondue, dis-je.

— Je sais que tu ne me crois pas. » Elle avait parlé avec une raideur teintée de colère.

« Pourquoi me viendrait-il à l'idée de ne pas te croire ? questionnai-je.

— Parce que les gens n'ont pas la foi.

— Peut-être après que j'aurai lu le cahier.

— Il – Jeff – a mis le feu à mes cheveux seize fois.

— Eh bien, dis donc.

— Et il a brisé toutes les glaces dans notre appartement. Pas une seule fois mais plusieurs fois. Nous les trouvions cassées en nous levant mais nous n'avions rien entendu ; aucun de nous deux n'avait rien entendu. Le Dr Mason – c'est le médium que nous sommes allés voir – a dit que Jeff voulait nous faire comprendre qu'il nous pardonne. Et il te pardonne à toi aussi.

— Ah bon ?

— Ne sois pas sarcastique avec moi, lança Kirsten.

— Je vais vraiment essayer de ne pas être sarcastique, dis-je. C'est comme tu peux le voir une grande surprise pour moi. Je reste sans voix. Je vais sûrement m'en remettre, plus tard. » Je me dirigeai vers la porte.

Edgar Barefoot, dans l'une de ses conférences diffusées par K.P.F.A., avait discuté d'une forme de logique inductive développée en Inde par l'école hindouiste. Elle est très ancienne et a été beaucoup étudiée, pas seulement en Inde mais aussi en Occident. C'est le second moyen de la connaissance par lequel l'homme obtient la cognition exacte et le nom qu'on lui donne est *anumana*, ce qui en sanscrit signifie « mesure d'une autre chose ». Cela comporte cinq stades et je n'entrerai pas dans les détails car ils sont complexes, mais l'important est que, si ces cinq stades sont convenablement exécutés – et le système comporte des mesures de précaution permettant de déterminer si on les a menés à bien – on est assuré, en partant d'une prémisse, d'aboutir à une conclusion juste.

Ce qui donne un éclat particulier à l'*anumana*, c'est la troisième étape, l'illustration (*udaharana*) ; elle nécessite ce qu'on nomme une concomitance invariable (*vyapti*, soit littéralement « pénétration »). Le raisonnement inductif par *anumana* ne réussira que si vous avez la certitude absolue de posséder le *vyapti* : non pas une simple concomitance mais une concomitance invariable. Par exemple, tard le soir vous entendez dehors des pétarades ; vous vous dites : « Ce doit être une voiture qui a des ratés, car quand une voiture a des ratés, c'est le genre de bruit qu'elle fait à l'échappement. » Or, c'est là précisément que le raisonnement inductif – celui qui remonte de l'effet à la cause – s'effondre. C'est pourquoi beaucoup de logiciens en Occident jugent suspect le raisonnement inductif et ne veulent se fonder que sur le raisonnement déductif. Mais l'*anumana* tend à obtenir ce qu'on appelle un terrain suffisant ; l'illustration exige une observation réelle – et non supposée – opérée à tous moments, de sorte qu'aucune concomitance ne peut être admise *si elle n'est pas démontrée*. En Occident nous ne possédons pas de syllogisme équivalant exactement à l'*anumana*, et c'est regrettable, car si nous disposions d'une formule aussi rigoureuse pour vérifier notre raisonnement inductif, l'évêque Timothy Archer l'aurait connue, et s'il l'avait connue il aurait su qu'il ne suffisait pas que sa maîtresse s'éveillât les cheveux roussis pour avoir la preuve que l'esprit de son fils mort était revenu de l'autre monde, par-delà la tombe.

L'évêque Archer pouvait vous jeter à la figure des termes comme *hystêrôn-protêrôn* parce que ce faux raisonnement appartient à la pensée de la Grèce antique – ce qui revient à dire la pensée occidentale. Mais *l'anumana* nous vient de l'Inde. Les logiciens hindous distinguaient un terrain fallacieux typique qui brisait *l'anumana* ; ils l'appelaient *hetvabhasa* (« simplement l'apparence d'un terrain »), et cela ne concerne qu'une seule étape parmi les cinq de *l'anumana*. Ils avaient trouvé des tas de possibilités susceptibles de disloquer cette structure à cinq étages, et un homme possédant l'intelligence et l'éducation de l'évêque Archer aurait été capable de se ranger à n'importe laquelle d'entre elles. Qu'il ait pu croire qu'une simple succession d'événements bizarres et inexpliqués suffisait à prouver, non seulement que Jeff était toujours en vie (quelque part), mais qu'en outre il communiquait avec le monde des vivants (en quelque sorte), cela démontre, comme le cas de Wallenstein avec son engouement pour l'astrologie durant la guerre de Trente Ans, que la faculté de cognition exacte est variable et dépend, en dernier ressort, de ce qu'on a envie de croire. Un logicien hindou vivant il y a des siècles aurait pu discerner d'emblée la fausseté fondamentale du raisonnement concluant à l'immortalité de Jeff. C'est ainsi que la volonté de croire triomphe de l'esprit rationnel, chaque fois que l'un et l'autre entrent en conflit. C'est tout ce que je peux supposer, en me fondant sur ce à quoi j'étais en train d'assister.

Sans doute sommes-nous tous capables de nous comporter de la sorte, mais là c'était trop énorme pour ne pas en tenir compte. Le fils fou de Kirsten, palpablement psychotique, pouvait démontrer pourquoi c'était une question inintelligible de demander à un ordinateur le plus grand nombre au-dessous de deux, mais l'évêque Timothy Archer, un ancien avocat, un érudit, un adulte sain d'esprit, voyait une épingle sur les draps près de sa maîtresse et en concluait aussitôt que son défunt fils communiquait avec lui depuis l'autre monde ; et en outre, Tim allait écrire tout cela dans un livre, un livre qui serait publié et lu ; non seulement il croyait à des absurdités mais il le faisait publiquement.

« Attendez que tout le monde soit au courant », déclaraient l'évêque Archer et sa maîtresse. Peut-être le fait d'avoir gagné son procès en hérésie l'avait-il convaincu qu'il ne pouvait se tromper ; ou, s'il se trompait, que personne ne pouvait l'abattre. Il faisait erreur dans les deux cas : il pouvait se tromper et on pouvait l'abattre. Il pouvait s'abattre lui-même, de toute façon.

Tout cela m'était très clairement apparu ce jour-là, alors que j'étais assise en compagnie de Kirsten à l'un des bars de l'hôtel *St. Francis*. Et je ne pouvais rien faire. Leur idée fixe, n'étant pas un problème mais une solution, ne pouvait être extirpée d'eux par un appel à la raison, même si en fin de compte elle se soldait par un problème supplémentaire. Ils avaient tenté de résoudre un problème en en suscitant un autre. Ce n'est pas la bonne façon de s'y prendre : on ne vient pas à bout d'un problème à l'aide d'un autre problème plus important. C'est par cette méthode qu'Hitler, dont la similitude avec Wallenstein était si étrange, avait cherché à gagner la Seconde Guerre mondiale. Tim pouvait m'admonester tant qu'il voulait pour avoir raisonné selon le sophisme *hystêrôn-protêrôn* – et tomber ensuite victime du fatras de croyances occultes absurdes issues des livres populaires. Tant qu'il y était, il aurait aussi bien pu croire que Jeff avait été ramené d'un autre système stellaire par des astronautes extraterrestres.

Cela me faisait mal d'y penser. Mal dans les jambes ; mal partout. L'évêque Archer, lui qui m'entretenait de *l'hystêrôn-protêrôn* dans la rue – lui, un évêque éminent, et moi une simple jeune femme avec un petit diplôme universitaire... Et pour avoir entendu un soir Edgar Barefoot parler de *l'anumana*, j'en savais plus que lui ; mais ça ne servait à rien car il n'allait pas m'écouter, pas plus qu'il n'écouterait quiconque sauf sa maîtresse : tous deux étaient trop enfoncés dans la culpabilité, trop plongés dans les intrigues et les mensonges résultant de leurs rapports secrets, pour être encore en état de raisonner lucidement. Un chauffeur de taxi choisi au hasard aurait pu leur dire qu'ils détruisaient délibérément leur vie – non par le simple fait de croire à une chose pareille, bien que ce fût en soi suffisamment destructeur, mais par leur intention de la publier. Très bien. Allez-y. Bousillez votre existence. Faites des cartes

des étoiles, dressez des horoscopes pendant que la guerre la plus destructrice des temps modernes fait rage. Cela vous vaudra une place dans les livres d'histoire : celle d'un benêt. Vous allez vous asseoir sur le tabouret dans le coin ; vous allez porter le bonnet d'âne ; vous allez anéantir toutes les activités que vous avez entreprises de concert avec les plus grands esprits du siècle. C'est pour ça que Martin Luther King est mort. C'est pour ça que vous avez participé à la marche de Selma : pour croire – et annoncer publiquement que vous croyez – que le fantôme de votre fils mort vient planter des épingles sous les ongles de votre maîtresse pendant qu'elle dort. Ne vous gênez pas pour publier tout ça. Faites comme chez vous.

L'erreur logique, bien sûr, c'est que Kirsten et Tim raisonnaient en remontant de l'effet à la cause ; ils ne voyaient pas la cause – ils voyaient seulement ce qu'ils appelaient des « phénomènes », et de ces phénomènes ils concluaient que Jeff était la cause invisible opérant depuis « l'autre monde ». La structure de *l'anumana* démontre que ce type de raisonnement inductif ne constitue pas un raisonnement à proprement parler ; avec *l'anumana* on part d'une prémisse et on progresse en cinq étapes jusqu'à une conclusion, et chaque étape est en étroite relation avec celle qui la précède et celle qui la suit ; en revanche, il n'y a aucune logique en jeu quand, à partir de glaces brisées, de cheveux roussis et de pendules arrêtées, on prétend avoir la preuve d'une autre réalité où les morts ne sont pas morts ; tout ce que cela prouve en fait, c'est que vous êtes crédule et que vous fonctionnez à un niveau d'âge mental de six ans : vous ne testez pas la réalité, vous êtes perdu dans un fantasme d'exaucement des souhaits, dans une forme d'autisme. Mais c'est un autisme d'un type inquiétant puisqu'il tourne entièrement autour d'une unique idée : il n'envahit pas la totalité de votre champ de conscience, il ne mobilise pas l'ensemble de votre attention. En dehors de cette prémisse fautive, de cette induction erronée, vous restez lucide et sain d'esprit. C'est une folie localisée, qui vous permet de parler et d'agir normalement le reste du temps. Donc personne ne vous enferme, puisque vous pouvez continuer à gagner votre vie, à prendre des bains, à conduire une voiture, à sortir vos ordures.

Vous n'êtes pas fou de la façon dont Bill Lundborg est fou, et en un certain sens (tout dépend de la définition qu'on donne au mot « fou ») vous n'êtes même pas fou du tout.

L'évêque Archer continuait de pouvoir exercer son ministère. Kirsten continuait de pouvoir s'acheter des vêtements dans les meilleures boutiques de San Francisco. Aucun d'eux n'aurait brisé à poings nus les vitres d'une sous-station du Service postal. On ne peut pas arrêter quelqu'un sous prétexte qu'il croit que son fils communique de l'autre monde avec ce monde-ci, ou tout simplement qu'il croit à l'existence d'un autre monde. C'est ici que l'idée fixe se fond généralement dans la religion ; elle devient partie intégrante de cette propension à croire à un autre monde qui caractérise les religions révélées de la Terre entière. Quelle différence y a-t-il entre croire à un Dieu qu'on ne voit pas et à un fils mort qu'on ne voit pas ? Qu'est-ce qui distingue une invisibilité d'une autre invisibilité ? Il y a une différence toutefois, mais elle est délicate. Elle a trait à ce qui relève de l'opinion générale, un terrain glissant ; beaucoup de gens croient en Dieu mais très peu de gens croient que Jeff Archer enfonce des épingles sous les ongles de Kirsten Lundborg pendant son sommeil – voilà la différence, et quand elle est exposée ainsi sa subjectivité saute aux yeux. Après tout, Kirsten et Tim ont pour eux les épingles, les cheveux brûlés et les glaces cassées, sans parler des pendules arrêtées. Mais tous deux malgré cela commettent une erreur de logique. J'ignore si les personnes qui croient en Dieu sont dans l'erreur, car leur système de croyance ne peut être testé d'une manière ou d'une autre. Il repose simplement sur la foi.

Et maintenant on me demandait officiellement de tenir le rôle du témoin qui assisterait à de futurs autres « phénomènes », et s'ils se produisaient je pourrais, en même temps que Tim et Kirsten, me porter garante de ce que j'aurais vu et ajouter mon nom au livre à paraître de Tim – un livre qui, d'après les prévisions de son éditeur, se vendrait sûrement mieux que tous ses précédents ouvrages fondés sur des thèmes moins sensationnels. Mais je ne pouvais me désintéresser de l'affaire. Jeff avait été mon mari. Je l'aimais. J'avais envie de croire. Et, je sentais le moteur psychologique qui poussait

Kirsten et Tim à croire ; je ne voulais pas descendre en flammes leur foi – ou leur crédulité – parce que je prévoyais quel effet le cynisme aurait sur eux : il les laisserait sans rien – il les laisserait, une fois de plus, face à une culpabilité que nul d'entre eux ne pouvait assumer. Je me trouvais donc dans une position où j'étais obligée de céder. Je devais prétendre partager leur croyance, leur intérêt, leur excitation. La neutralité ne suffirait pas : c'est l'enthousiasme qui était exigé de moi. Le mal avait été fait en Angleterre, avant que je sois mêlée à la situation. La décision était déjà prise. Si je leur disais que toutes ces histoires n'étaient que des foutaises, ils n'en persisteraient pas moins dans leur aberration, mais l'amertume au cœur. Alors tant pis, il faut renoncer au cynisme, avais-je pensé ce jour-là au bar du *St. Francis* avec Kirsten. Il n'y a rien à gagner et beaucoup à perdre, et puis de toute façon qu'est-ce que ça changerait ? Le livre de Tim va être écrit et publié – avec ou sans moi.

C'est là un mauvais raisonnement. Ce n'est pas parce qu'une chose semble inévitable qu'on doit l'accepter. Mais c'est le raisonnement que je me tenais. Et j'envisageais aussi autre chose : si je révélais à Kirsten et à Tim mon sentiment réel, je pouvais m'attendre à ne plus jamais les revoir ; ils rompraient tout lien avec moi et me laisseraient tomber, et il ne me resterait plus comme perspective dans l'existence que mon travail au magasin de disques – mon amitié avec l'évêque Archer serait révoquée. Or, elle comptait trop pour moi ; je ne pouvais accepter de m'en passer.

Voilà ce qui fut ma mauvaise motivation, la satisfaction de mon désir. Je voulais continuer de les voir. Alors, je décidai d'entrer dans leur jeu tout en sachant fort bien que je jouais la comédie. Oui, ce jour-là au *St. Francis*, je décidai de me taire et de garder pour moi mes opinions, et je donnai mon accord pour consigner par écrit les phénomènes attendus, m'introduisant ainsi dans cette affaire que je savais ridicule. L'évêque Archer était en train de ruiner sa carrière et pas une fois je n'essayai de l'en dissuader. Mais après tout, j'avais bien essayé sans le moindre succès de le dissuader de voir Kirsten. Cette fois-ci, il ne se serait pas contenté de me mettre à court d'arguments, il

m'aurait laissée tomber. Pour moi, c'était un prix trop cher à payer.

Je ne partageais pas leur idée fixe. Mais j'ai agi comme ils agissaient et parlé comme ils parlaient. Je suis citée dans le livre de l'évêque Archer ; il me remercie pour « l'assistance inappréciable » que je lui ai apportée « en notant et en enregistrant au jour le jour les manifestations de Jeff », manifestations qui n'existaient pas. C'est là, je crois, le principal moteur qui fait tourner le monde : la faiblesse.

Si on veut détruire un roi, il faut être sûr de le tuer. Quand on projette de dire à un homme mondialement célèbre qu'il se comporte en imbécile, on doit se résigner à perdre ce qu'on ne peut se permettre de perdre. Donc je demeurai bouche cousue, je bus mon verre, je payai ma consommation et celle de Kirsten, j'acceptai les cadeaux qu'elle m'avait rapportés de Londres, et je promis de jouer le rôle de témoin des phénomènes ultérieurs et de tous nouveaux développements éventuels.

Et si c'était à refaire, je ne changerais pas de ligne de conduite, parce que Kirsten et Tim étaient des êtres que j'aimais beaucoup tous les deux. Mon amour pour eux dépassait de loin le souci que j'avais de ma probité. Sous l'ombre envahissante de l'amitié, l'importance de la probité – et par conséquent la probité elle-même – diminuait au point de disparaître entièrement. J'ai dit adieu à mon intégrité et maintenu en vie mes amis. Quelqu'un d'autre aura à juger si j'ai fait ce qu'il fallait. Moi, je ne vois qu'une chose : deux amis de retour après de longs mois à l'étranger, des amis qui m'avaient manqué, surtout maintenant que Jeff était mort... des amis sans qui je ne pouvais subsister, et, plus profondément enfoui en moi, un autre facteur subtil qui m'influencait, même si ce jour-là je ne le reconnaissais pas : j'avais de la fierté à être l'intime d'un homme qui avait fait la marche de Selma avec Martin Luther King, un homme célèbre qui se faisait interviewer par David Frost, et dont les opinions avaient contribué à façonner le monde intellectuel moderne. Voilà, nous y sommes, on est au cœur de la chose. Je me définissais à mes propres yeux – je définissais mon identité – en tant que belle-fille et amie de l'évêque Archer.

Oui, c'est une mauvaise motivation, et j'en étais la prisonnière. « Je connais l'évêque Timothy Archer », me murmurait mon esprit dans l'obscurité de la nuit. Je me murmurais ces mots qui soutenaient mon amour-propre ; moi aussi j'éprouvais de la culpabilité à cause du suicide de Jeff, et en participant aux activités de l'évêque Archer je sentais moins le doute me peser.

Mais il y a une erreur logique – et aussi éthique – dans *mon* raisonnement, et je ne l'avais pas décelée sur-le-champ ; à travers sa crédulité et sa sottise superstitieuse, l'évêque de Californie se proposait de profiter de son influence, de son pouvoir de contrôler l'opinion publique, ce pouvoir qui justement m'attirait vers lui. Si j'avais eu la faculté de me projeter dans le temps ce jour-là au *St. Francis*, j'aurais prévu l'avenir – et fait un choix différent. Il ne resterait pas longtemps un grand homme ; il se tendait à lui-même le piège qui allait le faire tomber de son piédestal et le réduire à l'état de loufoque. Donc, une bonne partie de ce qui m'attirait vers lui allait bientôt disparaître. Et, à cet égard, j'étais autant que lui victime d'illusions. C'est une vision des choses qui ne me vint pas à l'esprit ce jour-là. J'avais de lui son image présente, pas celle qui serait la sienne quelques années plus tard. Moi aussi je fonctionnais à un niveau d'âge mental de six ans. Je n'ai rien vraiment fait de mal, mais je n'ai rien vraiment fait de bien non plus, et en fait je me suis abaissée inutilement ; rien de favorable n'est sorti de mon choix, et avec le recul je regrette amèrement de ne pas avoir eu à l'époque la clairvoyance dont je dispose aujourd'hui. L'évêque Archer nous a entraînés avec lui parce que nous l'aimions et avions foi en lui, même quand nous savions qu'il avait tort, et c'est terrible de s'en rendre compte, il y a de quoi en éprouver une terreur à la fois morale et spirituelle. C'est l'effet qui en résulte, maintenant ; mais je ne le ressentis pas ainsi sur le moment ; la terreur m'est venue plus tard, de façon rétrospective.

Pour vous c'est peut-être là des bavardages fastidieux, mais pour moi c'est autre chose : c'est le désespoir de mon cœur.

8

Les autorités ne gardèrent pas longtemps Bill Lundborg en prison. L'évêque Archer fit état de sa maladie mentale chronique pour obtenir sa mise en liberté, et vint le jour où le jeune homme se présenta à leur appartement, avec son pantalon trop ample et un pull de laine que Kirsten lui avait tricoté, son visage joufflu arborant son habituelle expression affable.

Je fus heureuse de le revoir. J'avais souvent pensé à lui, me demandant comment il allait. Il ne semblait pas avoir souffert de sa détention. Pour lui, peut-être, la prison ne se distinguait pas de l'hôpital. Quant à moi, je ne voyais pas trop la différence.

« Salut, Angel », me dit-il quand j'entrai dans l'appartement ; j'avais dû aller changer de place ma nouvelle Honda pour éviter de récolter une contravention. « Qu'est-ce que vous avez comme voiture ? »

— Une Honda Civic, dis-je.

— C'est un modèle qui a un bon moteur, exposa Bill. Il ne tourne pas trop vite : ce n'est pas comme dans la plupart de ces petites voitures. Et la suspension est bonne. Vous avez celle à quatre vitesses ou à cinq ?

— Quatre », répondis-je en enlevant mon manteau et en l'accrochant dans la penderie du vestibule.

« Pour une voiture qui a des roues aussi petites, elle roule vraiment bien, continua Bill. Mais en cas de collision – si vous êtes touchée par une voiture américaine – vous seriez catapultée. Vous feriez probablement plusieurs tonnes. »

Il me parla alors des statistiques d'accidents mortels sur la route. Il me dressa un sombre tableau en ce qui concernait les petites voitures étrangères, d'où il ressortait que mes chances de m'en tirer étaient pratiquement nulles. Puis il se lança dans une description enthousiaste de la nouvelle Oldsmobile à traction

avant, qu'il décrivait comme un progrès décisif en matière de tenue de route. Il était à l'évidence persuadé que j'aurais dû avoir une voiture plus grosse ; il s'inquiétait de ma sécurité. Je trouvais cela touchant, et en plus il ne parlait pas en l'air. J'avais deux amis qui s'étaient tués dans une Coccinelle Volkswagen qui s'était déportée. Bill expliqua qu'il y avait un vice de conception qui avait été modifié à partir de 1965, quand la firme avait adopté des essieux fixes.

Kirsten écoutait avec apathie ; l'évêque Archer parvenait au moins à simuler l'attention. Mais il me paraissait impossible qu'il puisse s'intéresser au discours de Bill ou même le comprendre ; pour lui la technique de fabrication des voitures devait représenter la même chose que pour nous les questions métaphysiques : un objet de spéculation superficiel.

Quand Bill eut disparu dans la cuisine pour aller chercher une bière, les lèvres de Kirsten formèrent un mot qui m'était muettement adressé.

« Quoi ? fis-je en mettant ma main en cornet.

— Obsession », prononça-t-elle en hochant la tête solennellement, avec une grimace de dégoût.

Revenant avec sa bière, Bill reprit : « Votre vie dépend de la suspension de votre voiture. Une suspension à barres de torsion transversales vous permet...

— Si j'entends encore parler de voitures, interrompit Kirsten, je vais craquer.

— Désolé, dit Bill.

— Bill, intervint l'évêque Archer, si je devais acheter une nouvelle voiture, laquelle devrais-je prendre ?

— Ça dépend de la somme que vous voulez y mettre.

— J'ai l'argent qu'il faut, dit l'évêque.

— Une B.M.W., indiqua Bill. Ou une Mercedes-Benz. L'avantage avec une Mercedes, c'est que personne ne peut vous la voler. » Il décrivit alors le système de verrouillage incroyablement complexe des Mercedes. « Même leurs conducteurs ont parfois du mal à y entrer, précisa-t-il. Quelqu'un peut voler six Cadillac et trois Porsche dans le temps qu'il faut pour pénétrer dans une Mercedes. Alors, les voleurs préfèrent ne pas s'en occuper ; comme ça, on peut laisser sa

stéréo dans la voiture. Sinon, avec une autre voiture, il faut l'emporter avec soi. » Et il se mit à nous raconter que c'était Cari Benz qui avait inventé et fabriqué la première automobile propulsée par un moteur à explosion. En 1926 Benz avait fusionné sa firme avec Daimler-Motoren-Gesellschaft pour former Daimler-Benz qui avait sorti les premières Mercedes. Le nom de « Mercedes » était celui d'une petite fille que Cari Benz avait connue, mais Bill avait oublié si Mercedes avait été la fille de Benz ou sa petite-fille ou quelqu'un d'autre.

« Ainsi donc, remarqua Tim, Mercedes n'était pas le nom d'un constructeur de voitures ou d'un inventeur mais celui d'une enfant. Et maintenant le nom de cette enfant est associé à l'une des meilleures automobiles du monde.

— C'est exact », dit Bill. Et il nous raconta à propos des voitures une autre histoire que peu de gens connaissaient. Le Dr Porsche, qui avait conçu la Volkswagen et aussi, bien entendu, la Porsche, n'avait pas inventé le modèle avec moteur à l'arrière et refroidissement par air ; il était tombé dessus en Tchécoslovaquie dans une firme automobile quand les Allemands avaient envahi ce pays en 1938. Bill ne se souvenait pas du nom de la voiture, mais c'était une huit cylindres, très puissante et très rapide, qui faisait si facilement des tonneaux qu'on avait interdit finalement aux officiers allemands de s'en servir. Le Dr Porsche avait modifié le modèle huit cylindres à hautes performances sur l'ordre personnel d'Hitler. « Hitler voulait qu'on utilise un moteur à refroidissement par air, indiqua Bill, parce qu'il comptait construire des autoroutes en Union soviétique une fois que l'Allemagne l'aurait envahie, et là-bas avec le climat, le froid...

— Je pense que tu devrais t'acheter une Jaguar, interrompit Kirsten en s'adressant à Tim.

— Oh ! non, surtout pas ! se récria Bill. La Jaguar est l'une des voitures les plus instables du monde et elle n'attire que des ennuis ; elle est beaucoup trop compliquée et on est obligé de la conduire tout le temps au garage. Bien sûr, elle a un moteur fabuleux, ce qu'on a fait de mieux depuis les voitures de tourisme à seize cylindres des années 30.

— Seize cylindres ? dis-je avec stupeur.

— Elles étaient très silencieuses, reprit Bill. Il y avait un fossé énorme entre les tacots des années 30 et les grosses voitures de tourisme très chères. Aujourd'hui ce fossé n'existe plus : il y a un éventail complet entre, disons, votre Honda Civic – qui représente le moyen de transport de base – et le haut de gamme qu'est la Rolls. C'est là qu'on voit à quel point la société a changé. » Il entreprit alors de nous parler des voitures à vapeur et de nous exposer pourquoi ce modèle avait été un échec ; mais Kirsten se leva et le fustigea du regard.

« Je crois que je vais aller me coucher », annonça-t-elle.

Tim lui demanda : « À quelle heure dois-je prononcer mon discours au Lions' Club demain ? »

— Oh ! bon Dieu, je n'ai pas fini ce discours, déclara Kirsten.

— Je peux improviser, dit Tim.

— Il est sur bande. Je n'ai qu'à le transcrire.

— Tu peux le faire demain matin. »

Elle le dévisagea.

« Mais comme je l'ai dit, je peux improviser », répéta Tim.

Kirsten dit à Bill et moi : « Il peut improviser. » Elle continua de dévisager l'évêque, qui remuait en ayant l'air mal à l'aise. « Nom de Dieu, s'exclama-t-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? questionna Tim.

— Rien. » Elle se dirigea vers la chambre à coucher. « Je vais finir de le transcrire. Ce ne serait pas une bonne idée si tu... Mais je ne sais pas à quoi ça sert de continuer à discuter. Promets-moi de ne pas te lancer dans une de tes tirades sur les zoroastriens. »

D'une voix faible mais ferme Tim répliqua : « Si je dois retracer les origines de la pensée patristique...

— Je ne crois pas que les gens du Lions' Club aient envie d'entendre parler des Pères du désert et de la vie monastique au II^e siècle.

— Eh bien, ce sera exactement le sujet que j'aborderai », déclara Tim. Il s'adressa à Bill et moi : « Un moine fut envoyé dans une ville, porteur d'un médicament destiné à un saint homme qui était malade... peu important les noms. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le saint homme en question était l'un des plus aimés et des plus révéérés du nord de l'Afrique.

Quand le moine arriva en ville, après un long voyage à travers le désert, il...

— Bonne nuit », coupa Kirsten, et elle s'éclipsa dans la chambre.

« Bonne nuit », répondîmes-nous tous.

Après un temps de silence, Tim poursuivit d'une voix basse : « Quand il fut entré en ville, le moine ne savait pas où aller. S'avancant dans le noir – il faisait nuit –, il trébucha sur un mendiant qui gisait par terre, et qui était très malade. Le moine, après avoir réfléchi aux aspects spirituels du problème, donna ses soins au mendiant, lui administrant le médicament, et le résultat fut que le mendiant ne tarda pas à montrer des signes de guérison. Mais désormais le moine n'avait plus de remède à porter au saint homme. Il regagna donc le monastère d'où il était venu, en ayant très peur de ce que lui dirait le Père supérieur. Quand il eut raconté à celui-ci ce qu'il avait fait, le Père supérieur affirma : "Tu as agi comme il le fallait." » Tim se tut. Aucun de nous n'ajouta de commentaire.

« Et alors ? » demanda enfin Bill.

Tim répondit : « Le christianisme ne fait pas de distinction entre les humbles et les grands, les pauvres et les moins pauvres. Le moine, en donnant le médicament au premier malade qu'il avait rencontré, au lieu de le préserver pour le grand saint homme, avait vu dans le cœur de son Sauveur. Il y avait un terme de mépris utilisé à l'époque de Jésus pour désigner les gens ordinaires... on les rejetait comme étant les *Am ha-aretz*, un mot hébreu signifiant simplement "les gens de la terre", ce qui voulait dire qu'ils étaient sans importance. C'était à ces gens, les *Am ha-aretz*, que Jésus s'adressait, c'était à eux qu'il se mêlait, avec eux qu'il mangeait et dormait – bien qu'il lui fût arrivé occasionnellement de dormir aussi dans les maisons des riches, car même les riches ne sont pas exclus. » Tim semblait quelque peu abattu, je pouvais le remarquer.

« Le Monseigneur, dit Bill en souriant. C'est comme ça que Kirsten vous appelle quand vous avez le dos tourné. »

Tim ne répondit rien. Nous entendions Kirsten dans la chambre à côté ; un objet tomba et elle poussa un juron.

« Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y a un Dieu ? » interrogea Bill.

Tim resta un instant sans rien dire. Il paraissait très fatigué, et pourtant je sentais qu'il essayait de formuler une réponse. Il se frotta les yeux avec lassitude. « Il y a la preuve ontologique... murmura-t-il. L'argument ontologique avancé par saint Anselme, selon lequel si un tel Être peut être imaginé... » Il s'interrompt, leva la tête, battit des paupières.

« Je peux taper votre discours, proposai-je. C'était mon travail au cabinet d'avocats ; je suis bonne dactylo. » Je me levai. « Je vais prévenir Kirsten.

— Il n'y a pas de problème, assura Tim.

— Il ne vaudrait pas mieux que vous le prononciez en ayant une transcription sous les yeux ? »

Tim déclara : « Je veux leur parler de... » À nouveau il s'interrompt. « Vous savez, Angel, reprit-il, j'aime vraiment Kirsten... Elle a beaucoup fait pour moi. Et si elle n'avait pas été là après la mort de Jeff... je ne sais pas ce que j'aurais fait ; je suis sûr que vous comprenez. » Il se tourna vers Bill. « Je tiens énormément à votre mère. Elle est la personne la plus proche de moi dans le monde entier.

— Est-ce qu'il y a une preuve de l'existence de Dieu ? » demanda Bill.

Observant une nouvelle pause, Tim finit par répondre : « Un certain nombre d'arguments sont donnés. Le meilleur est peut-être l'argument biologique, proposé par exemple par Teilhard de Chardin. L'évolution – l'existence même de l'évolution – semble indiquer un concepteur. Il y a aussi l'argument de Morrison qui s'appuie sur l'hospitalité remarquable offerte par notre planète aux formes complexes de vie. Les chances pour qu'une telle situation se soit produite par hasard sont très minces. Je regrette. » Il secoua la tête. « Je ne me sens pas bien. Nous en discuterons une autre fois. Je dirais pourtant, en bref, que l'argument téléologique, celui du dessein contenu dans la nature, du but dans la nature, est pour moi le plus fort.

— Bill, dis-je, l'évêque est fatigué. »

Ouvrant la porte de la chambre, Kirsten, maintenant en robe de chambre et mules, se mêla à la conversation : « L'évêque est

fatigué. L'évêque est toujours fatigué. L'évêque est trop fatigué pour répondre quand on lui demande s'il y a une preuve de l'existence de Dieu. Non, il n'y a pas de preuve. Où est l'Alka-Seltzer ?

— J'ai pris le dernier paquet, dit Tim de façon distante.

— J'en ai dans mon sac », indiquai-je.

Kirsten referma la porte de la chambre. En la faisant claquer.

« Il y a des preuves, déclara Tim.

— Mais Dieu ne parle à personne, objecta Bill.

— Non », dit Tim. Il reprit ses forces, à ce moment ; je le vis se redresser. « Toutefois, l'Ancien Testament nous fournit de nombreux exemples de Jéhovah s'adressant à son peuple par l'intermédiaire des prophètes. Mais cette source de révélation a fini par se tarir. Dieu ne parle plus à l'homme. C'est ce qu'on appelle "le long silence". Il dure depuis deux mille ans.

— Mais si Dieu parlait autrefois aux gens dans la Bible, insista Bill, pourquoi est-ce qu'il ne leur parle plus maintenant ? Pourquoi s'est-il arrêté ?

— Je ne sais pas », répondit Tim. Il n'ajouta rien. Vous ne pouvez pas en rester là, pensai-je. Ce n'est pas ainsi qu'il faut conclure.

« Je vous en prie, continuez, fis-je.

— Quelle heure est-il ? » questionna Tim ; son regard fit le tour du salon. « Je n'ai pas ma montre. »

Bill changea de sujet : « Qu'est-ce que c'est que ces idioties à propos de Jeff qui serait revenu de l'autre monde ? »

Oh ! mon Dieu, me dis-je en fermant les yeux.

« Je voudrais vraiment que vous m'expliquiez ça, poursuivit Bill. Parce que c'est impossible. Ce n'est pas seulement improbable ; c'est impossible. » Il attendit une réponse. « Kirsten m'a raconté tout ça, reprit-il. C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue.

— Jeff a communiqué avec nous deux, énonça Tim. À l'aide de phénomènes intermédiaires. Bien des fois et de bien des façons. » Brusquement, son visage s'empourpra ; il se redressa et l'autorité qu'il y avait au fond de lui apparut à la surface : l'homme marqué par l'âge, fatigué par ses problèmes personnels, dont il avait donné l'apparence se changea sous mes

yeux en l'incarnation même de la force, la force de la conviction exprimée sous forme de mots. « C'est Dieu en personne qui agit sur nous et à travers nous pour amener un jour plus lumineux. Mon fils est maintenant avec nous ; il est avec nous ici dans cette pièce. Il ne nous a jamais quittés. Ce qui est mort était un corps matériel. Tout ce qui est matériel périt. Les planètes périssent. L'univers physique lui-même périra. Allez-vous soutenir pour autant que rien n'existe ? Parce que c'est à cette conclusion que vous mènera votre logique. Il est impossible de prouver l'existence d'une réalité externe. Descartes l'a découvert ; c'est la base de la philosophie moderne. Tout ce que vous pouvez savoir de façon certaine, c'est que votre esprit, votre conscience existe. Vous pouvez dire : "Je suis", c'est tout. Et c'est ce que Jéhovah a dit à Moïse de répondre à ceux qui lui demanderaient à qui il avait parlé. "Je suis", a dit Jéhovah. *Ehyeh*, en hébreu. Vous aussi, vous pouvez le dire, et c'est tout ce que vous pouvez dire ; point final. Ce que vous voyez n'est pas le monde mais une représentation formulée par votre esprit. Tout ce que vous connaissez, vous le savez par la foi. Mais il se peut aussi que vous soyez en train de rêver. Y avez-vous songé ? Platon raconte qu'un sage vieillard, sans doute un orphique, lui avait déclaré : "Maintenant nous sommes morts et dans une sorte de prison." Platon n'a pas jugé absurde cette déclaration ; il nous confie qu'elle est probante et donne à réfléchir. "Maintenant nous sommes morts." Il est possible qu'il n'y ait pas de monde du tout. Je possède autant de preuves du retour de Jeff que de l'existence du monde. Nous ne supposons pas qu'il est revenu ; nous le savons par l'expérience. Nous vivons cette expérience. Ce n'est donc pas simplement notre opinion. C'est réel.

- Réel pour vous, objecta Bill.
- Que peut offrir de plus la réalité ?
- Ce que je veux dire, poursuivit Bill, c'est que moi je n'y crois pas.
- Le fond du problème ne se situe pas au niveau de notre expérience, reprit Tim. Il est en rapport avec votre système de croyance. Dans les limites de votre système de croyance, une chose pareille est impossible. Mais qui peut dire, vraiment dire,

ce qui est possible ? Nous n'avons pas la connaissance de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas ; nous ne fixons pas les bornes – c'est Dieu qui les fixe. » Tim pointa vers Bill un index rigide. « Ce que l'on croit et ce que l'on sait dépend, en dernier ressort, de Dieu : ce n'est pas vous qui décidez de donner ou de refuser votre consentement ; c'est un don de Dieu, un exemple de notre dépendance à son égard. Dieu nous accorde un monde et force notre consentement à ce monde ; il le rend réel pour nous : c'est l'un de ses pouvoirs. Croyez-vous que Jésus était le Fils de Dieu, qu'il était Dieu en personne ? Vous ne le croyez pas non plus. Alors, comment puis-je vous prouver que Jeff nous est revenu de l'autre monde ? Je ne peux même pas démontrer que le Fils de l'Homme a marché sur cette Terre il y a deux mille ans, qu'il a vécu pour nous et qu'il est mort pour nous, pour nos péchés, avant de ressusciter le troisième jour. J'ai raison, n'est-ce pas ? Cela aussi, vous le niez ? Mais à quoi croyez-vous ? À des objets dans lesquels vous montez pour rouler autour du pâté de maisons. Il se peut que ces objets et ce pâté de maisons n'existent pas ; quelqu'un faisait remarquer à Descartes qu'un démon malveillant pourrait nous faire adhérer à un monde qui serait inexistant, qu'il pourrait nous faire accepter une contrefaçon comme la représentation ostensible du monde. Si cela se produisait, nous ne le saurions pas. Nous devons avoir confiance ; nous devons avoir foi en Dieu. Je fais confiance à Dieu pour qu'il ne me trompe pas ; je juge le Seigneur fidèle, sincère et incapable de duperie. Pour vous la question ne se pose même pas, puisque vous ne concédez pas qu'il existe. Vous demandez une preuve. Si je vous disais à cet instant même que j'ai entendu la voix de Dieu me parler, est-ce que vous le croiriez ? Non, bien entendu. Nous considérons comme pieux les gens qui s'adressent à Dieu mais nous traitons de fous ceux à qui Dieu s'adresse. C'est une époque de peu de foi. Ce n'est pas Dieu qui est mort ; c'est notre foi qui est morte.

— Mais..., intervint Bill en faisant un geste. Ça n'a aucun sens. Pourquoi reviendrait-il ?

— Dites-moi d'abord pourquoi Jeff a vécu, répondit Tim. Ensuite je pourrai peut-être vous dire pourquoi il est revenu. Pourquoi vivez-vous ? Dans quel but avez-vous été créé ? Vous

ne savez pas qui vous a créé – à supposer que quelqu'un l'ait fait – et vous ne savez pas pourquoi – à supposer qu'il y ait un pourquoi. Peut-être que personne ne vous a créé et que votre vie n'a aucun but. Pas de monde, pas de but, pas de Créateur, et Jeff n'est pas revenu parmi nous. Est-ce là votre logique ? Est-ce là ce que l'Être, au sens où l'entendait Heidegger, représente pour vous ? C'est une vision appauvrie d'un Être sans authenticité. C'est fragile, stérile et, en fin de compte, vain. Il doit y avoir quelque chose en quoi vous pouvez croire, Bill. Croyez-vous en vous-même ? Admettez-vous que vous, Bill Lundborg, vous existez ? Vous l'admettez ; c'est très bien. Cela nous donne un point de départ. Examinez votre corps. Avez-vous des organes sensoriels ? Disposez-vous de la vue, de l'ouïe, du goût, du toucher et de l'odorat ? Alors, il est probable que ce système de perceptions a été conçu pour recevoir des informations. S'il en est ainsi, il est raisonnable de supposer qu'il existe des informations. Et s'il existe des informations, elles ont probablement trait à quelque chose. Il est probable qu'il y a un monde – pas certain mais probable –, et vous êtes relié à ce monde par l'intermédiaire de vos organes sensoriels. Est-ce que vous créez ce que vous mangez ? Est-ce que de vous-même, de votre corps, vous produisez la nourriture dont vous avez besoin pour rester en vie ? La réponse est non. Par conséquent il est logique d'assumer que vous êtes dépendant de ce monde extérieur, de l'existence duquel vous ne possédez qu'une connaissance probable, et non pas une connaissance nécessaire ; pour nous le monde est seulement une vérité contingente, pas une vérité inéluctable. En quoi consiste ce monde ? Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Est-ce que vos sens mentent ? S'ils mentent, pourquoi ont-ils été faits ? Avez-vous créé vos organes sensoriels ? Non. Quelqu'un ou quelque chose d'autre les a créés. Qui est ce quelqu'un qui n'est pas vous ? Apparemment vous n'êtes pas seul, vous n'êtes pas l'unique réalité existante ; apparemment il y en a d'autres, et l'une d'elles ou plusieurs d'entre elles vous ont conçu et construit, vous et votre corps, de la même façon que Cari Benz a conçu et construit la première voiture à moteur. Comment sais-je qu'il y

a eu un Cari Benz ? Parce que vous me l'avez dit. Moi je vous ai dit que mon fils Jeff était revenu...

— C'est Kirsten qui me l'a dit, rectifia Bill.

— Est-ce que Kirsten vous ment en temps normal ? questionna Tim.

— Non, répondit Bill.

— Qu'est-ce qu'elle et moi avons à gagner en affirmant que Jeff est revenu de l'autre monde ? Beaucoup de gens ne nous croiront pas. Vous-même vous ne nous croyez pas. Nous le disons parce que nous croyons que c'est vrai. Et nous avons des raisons de croire que c'est vrai. Nous avons tous les deux assisté à des choses. Je ne vois pas Cari Benz dans cette pièce mais je crois qu'il a existé autrefois. Je crois que la Mercedes-Benz a été baptisée d'après le prénom d'une petite fille et le nom d'un homme. J'ai été avocat ; les critères permettant de passer au crible des données me sont familiers. Nous – Kirsten et moi – avons la preuve de la présence de Jeff : ce sont les phénomènes.

— Oui, mais tous ces phénomènes ne prouvent rien, rétorqua Bill. Vous supposez simplement que c'est Jeff qui les a causés. Vous n'en avez pas la preuve. »

Tim déclara : « Laissez-moi vous donner un exemple. Vous regardez sous votre voiture et vous découvrez une flaque d'eau. Vous ne savez pas que cette eau vient de votre moteur ; c'est une chose que vous êtes obligé de supposer. Mais en l'occurrence vous avez une preuve. En tant qu'avocat, je sais ce qui constitue une preuve. Vous, en tant que spécialiste en mécanique automobile...

— Est-ce que la voiture est garée dans votre place de Parking réservée ? demanda Bill. Ou bien dans un parking public, comme celui d'une grande surface ? »

Légèrement décontenancé, Tim observa un silence. « Je ne vous suis pas.

— Si c'est dans votre garage ou votre place de parking, expliqua Bill, là où vous êtes seul à vous ranger, alors ça vient probablement de votre voiture. En tout cas, ça ne coulerait pas du moteur ; ça proviendrait du radiateur ou de la pompe à eau ou d'un tuyau.

— Mais c'est une chose que vous supposez, reprit Tim, en vous fondant sur l'évidence.

— Ça pourrait aussi être de l'essence. Elle ressemble beaucoup à de l'eau, sauf qu'elle est un peu rose. Ou bien votre Lockheed. Ou encore ça pourrait venir de votre transmission : si c'est une boîte automatique, il y a un liquide spécial. Avez-vous une boîte automatique ?

— Sur quoi ? demanda Tim.

— Sur votre voiture.

— Je ne sais pas. Je parle d'une voiture hypothétique.

— Ou bien ça pourrait être de l'huile, continua Bill, auquel cas ce ne serait pas rose. Il faut bien distinguer si c'est de l'eau, de l'essence, de l'huile ou un autre liquide. Si vous êtes dans un parking public et que vous aperceviez une flaque sous votre voiture, ça ne veut pas dire grand-chose de toute façon, parce qu'il y a plein d'autres voitures qui se garent au même emplacement ; ça pourrait venir de celle qui était là juste avant vous. Le mieux à faire, c'est de...

— Mais vous ne pouvez que procéder à une supposition, dit Tim. Vous ne savez pas que cela vient de votre voiture.

— Vous ne pouvez pas le savoir tout de suite, mais vous pouvez le trouver. Bon, admettons que c'est dans votre garage et qu'il n'y a pas d'autre voiture qui se gare à cet endroit. La première chose à faire, c'est de savoir de quel liquide il s'agit. Alors, vous vous couchez par terre et vous allongez le bras sous la voiture pour tremper un doigt dans la flaque. Maintenant, est-ce que c'est rose ? Est-ce que c'est brun ? Est-ce que c'est de l'huile ? Est-ce que c'est de l'eau ? Disons que c'est de l'eau. D'abord, ça pourrait être normal : quand le moteur marche et que l'eau du radiateur chauffe, elle se dilate et il y a parfois un trop-plein qui s'écoule par un orifice spécialement prévu à cet effet.

— Même si vous pouvez déterminer que c'est de l'eau, s'obstina Tim, vous ne pouvez pas être sûr qu'elle vient de votre voiture.

— De quelle autre chose voulez-vous qu'elle vienne ?

— C'est un facteur inconnu. Vous vous fondez sur une preuve indirecte ; vous n'avez pas vu l'eau s'écouler de votre voiture.

— Bon, alors, dans ce cas, mettez le moteur en route, laissez-le tourner et observez ce qui se passe. Regardez s'il y a des gouttes qui tombent.

— Est-ce que ça ne prendrait pas longtemps ? demanda Tim.

— Eh bien, il faut savoir. Vous devriez vérifier aussi le niveau de votre Lockheed, votre niveau d'huile et votre niveau d'eau, ainsi que la boîte automatique ; c'est le genre de vérifications qu'on devrait faire régulièrement. Pendant que vous y êtes, vous pourriez en profiter pour ça. Et aussi pour contrôler la pression de vos pneus. Vous les gonflez à combien ?

— Je gonfle quoi ? questionna Tim.

— Vos pneus. » Bill eut un sourire. « Vous en avez cinq. En comptant celui de la roue de secours. Et celui-là, vous oubliez sans doute de le vérifier en même temps que les autres. Et le jour où vous aurez un pneu crevé, vous vous apercevrez peut-être qu'il est dégonflé. Est-ce que votre cric s'adapte à l'essieu ou au pare-chocs ? Au fait, quelle marque de voiture avez-vous ?

— Je crois que c'est une Buick, dit Tim.

— Non, c'est une Chrysler, précisai-je doucement.

— Ah ? » fit Tim.

Après le départ de Bill, Tim et moi restâmes seuls dans le salon, et il s'ouvrit à moi avec franchise. « Kirsten et moi, me confia-t-il, connaissons quelques difficultés. » Il s'assit près de moi sur le canapé, parlant à voix basse pour que Kirsten, dans la pièce à côté, n'entendît pas.

« Elle prend beaucoup de barbituriques ? demandai-je.

— Je ne sais pas vraiment. Son médecin lui donne tout ce qu'elle veut. Du Séconal. Et elle a aussi de l'Amytal. Je crois que l'Amytal vient d'un autre médecin.

— Vous devriez contrôler sa consommation. »

Tim changea de sujet. « Pourquoi Bill n'accepte-t-il pas l'idée du retour de Jeff parmi nous ?

— Dieu seul le sait, répondis-je.

— Le but de mon livre est de procurer du réconfort aux gens qui ont le cœur brisé après la perte d'un être cher. Quoi de plus

rassurant que de savoir qu'il y a une vie après le traumatisme de la mort, tout comme il y en a une avant le traumatisme de la naissance ? Jésus nous assure qu'une vie future nous attend ; c'est de là que dépend toute la promesse du salut. *Je suis la Résurrection. Quiconque croit en moi vivra même s'il meurt, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais.* Et ensuite Jésus dit à Marthe : *Crois-tu en ceci ?* Ce à quoi Marthe répond : *Oui, Seigneur. Je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, Celui qui devait venir en ce monde.* Plus tard, Jésus dit : *Car ce que j'ai dit ne vient pas de moi ; ce que j'ai à dire m'est commandé par le Père qui m'a envoyé, et je sais que ce commandement signifie la vie éternelle.* Attendez que je prenne ma Bible. » Il saisit le volume qui se trouvait sur une table basse. « Première Épître aux Corinthiens, chapitre XIV, verset 12. *Si le Christ ressuscité d'entre les morts est ce qui a été prêché, comment certains de vous peuvent-ils soutenir qu'il n'y a pas de résurrection ? Si la résurrection n'existe pas, le Christ lui-même n'aurait pu ressusciter et si le Christ n'avait pas ressuscité, alors notre prédication serait sans objet et votre croyance sans objet ; en vérité, nous sommes des témoins qui avons commis un parjure devant Dieu, parce que nous avons juré devant Dieu qu'il avait ressuscité le Christ à la vie. Car si les morts ne sont pas ressuscités, le Christ n'a pas été ressuscité, et si le Christ n'a pas été ressuscité, vous êtes toujours dans vos péchés. Et ce qui est plus sérieux, tous ceux qui sont morts dans le Christ ont péri. Si notre espoir a été placé dans le Christ pour cette vie seulement, nous sommes les plus infortunés de tous les hommes. Mais le Christ a bien ressuscité d'entre les morts, les premiers fruits de tous ceux qui se sont endormis.* » Tim referma sa Bible. « C'est énoncé clairement, conclut-il. Il ne peut y avoir le moindre doute.

— Je suppose que oui, dis-je.

— On a trouvé tellement de preuves dans le *wadi zadokite*. Tant de choses qui jettent de la lumière sur tout le *kérygma* des débuts du christianisme. Nous en savons tellement, désormais. Saint Paul ne parlait absolument pas par métaphores ; l'homme ressuscite d'entre les morts au sens littéral. Ils possédaient les

techniques. C'était une science. Aujourd'hui nous appellerions cela de la médecine. Ce qu'ils avaient, c'était *l'anokhi*.

— Le champignon », fis-je.

Il me dévisagea. « Oui, le champignon.

— Le pain et le bouillon, dis-je.

— Oui.

— Mais nous ne l'avons plus maintenant.

— Nous avons l'Eucharistie.

— Mais, observai-je, vous savez tout comme moi que la substance n'est pas présente dans l'Eucharistie. C'est comme le cargo culte où les indigènes construisent de faux avions pour leur rendre hommage.

— Pas du tout.

— En quoi est-ce différent ?

— Le Saint-Esprit..., commença-t-il, avant de s'interrompre.

— C'est ce que je veux dire », fis-je.

Tim déclara : « Je crois que c'est le Saint-Esprit qui est la cause du retour de Jeff.

— Donc vous jugez que le Saint-Esprit existe toujours, qu'il a toujours existé et qu'il est Dieu, l'une des formes de Dieu.

— Maintenant, oui, répondit Tim. Maintenant que j'ai vu les preuves. Je n'y croyais pas avant d'avoir vu les preuves, les pendules arrêtées à l'heure de la mort de Jeff, les glaces brisées, les cheveux roussis de Kirsten, les épingles sous ses ongles. Vous avez vu ses vêtements complètement en désordre l'autre jour ; nous vous avons fait venir pour que vous le constatiez par vous-même. Ce n'est pas nous qui avons fait ça. Personne au monde n'a pu le faire ; nous n'irions pas fabriquer des preuves. Est-ce que vous nous croyez capables de manigancer une supercherie ?

— Non, dis-je.

— Et le jour où ces livres ont quitté l'étagère et sont tombés par terre... il n'y avait personne sur les lieux. Vous les avez vus de vos propres yeux.

— Pensez-vous que le champignon, *l'anokhi*, existe toujours ? questionnai-je.

— Je l'ignore. Il y a un champignon du nom de *Vita verna* qui est mentionné dans le livre VIII de *l'Histoire naturelle* de

Pline l'Ancien. Ce dernier vivait au I^{er} siècle de notre ère... l'époque concorde. Et il n'en cite pas l'existence d'après Théophraste ; c'est un champignon qu'il avait vu de ses yeux, dont il avait eu connaissance par ses observations des jardins de Rome. Ce pourrait être l'*anokhi*. Mais ce n'est qu'une supposition. » À ce moment-là, selon son habitude, il changea de sujet ; l'esprit de Tim ne s'attardait jamais longtemps sur le même point. « Bill est psychotique, n'est-ce pas ?

— Eh oui.

— Mais il est capable de travailler pour gagner sa vie.

— Quand il n'est pas à l'hôpital. Ou en train de rechuter.

— Pour l'instant il n'a pas l'air d'aller mal. Mais je note chez lui une... certaine inaptitude à théoriser.

— Il a des difficultés à formuler des idées abstraites, dis-je.

— Je me demande comment il va finir, déclara Tim. Les pronostics... ne sont pas très bons, d'après ce que dit Kirsten.

— Ils sont entièrement négatifs. Il ne guérira jamais. Mais heureusement il se tient à l'écart des drogues.

— Il n'a pas l'avantage d'avoir de l'instruction.

— Je ne suis pas sûre que l'instruction soit un avantage. Je n'ai trouvé qu'une place de vendeuse dans un magasin de disques. Et ce n'est pas sur mes connaissances universitaires que j'ai été embauchée.

— J'avais l'intention de vous demander quel enregistrement du *Fidelio* de Beethoven nous devrions acheter, dit Tim.

— Celui de Klemperer, indiquai-je. Sur Angel. Avec Christa Ludwig dans le rôle de Leonora.

— J'aime beaucoup son aria, remarqua Tim.

— *Abscheulicher ! Wo Eilst Due Hin ?* Elle réussit ça très bien. Mais personne ne peut égaler l'enregistrement réalisé par Frieda Leider il y a des années. C'est une pièce de collection... il a peut-être été repiqué sur 33 tours, mais si c'est le cas, je ne l'ai jamais vu. Je l'ai entendu sur K.P.F.A., une fois. Je n'ai jamais oublié. »

Tim affirma : « Beethoven était le plus grand génie, le plus grand artiste créateur que le monde ait jamais connu. Il a transformé la conception que l'homme se faisait de lui-même.

— Oui, acquiesçai-je. Les prisonniers dans *Fidelio*, quand ils ressortent à la lumière... c'est l'un des plus beaux passages de toute la musique.

— C'est situé au-delà de la beauté, dit Tim. Ce qui est en jeu, c'est une compréhension de la nature de la liberté en soi. Comment une musique purement abstraite, comme celle de ses derniers quatuors à cordes, peut-elle sans l'aide des mots transformer les êtres humains dans la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, dans leur nature ontologique ? Schopenhauer croyait que l'art, en particulier la musique, a le pouvoir d'obliger la volonté irrationnelle, celle qui lutte, à se retourner contre elle-même et à cesser sa lutte. Il considérait cela comme une expérience religieuse, même si elle n'était que temporaire. En somme l'art, et spécialement la musique, a la faculté de changer l'être irrationnel qu'est l'homme en une sorte d'entité rationnelle qui n'est plus commandée par des impulsions biologiques, impulsions qui par définition ne peuvent être satisfaites. Je me rappelle quand j'ai entendu pour la première fois le mouvement final du treizième quatuor de Beethoven – pas la *grosse fugue* mais l'allégo qu'il a ajouté plus tard à la place. C'est une petite pièce si étrange, cet allegro... si vive et légère, si ensoleillée.

— J'ai lu que c'était la dernière chose qu'il avait écrite, fis-je. Ce petit allegro aurait été la première œuvre de la quatrième période de Beethoven, s'il avait continué de vivre. Ce n'est pas un morceau qui appartient vraiment à la troisième période.

— Où Beethoven a-t-il puisé ce concept, entièrement nouveau et original, de la liberté humaine que sa musique exprime ? demanda Tim. Était-il cultivé ?

— Il appartenait à la période de Goethe et de Schiller. L'*Aufklärung*, le siècle des lumières germanique.

— Encore Schiller. On en revient toujours à lui. Et de Schiller à la rébellion des Hollandais contre les Espagnols, la guerre des Pays-Bas. Qui apparaît dans la deuxième partie du *Faust* de Goethe, là où Faust trouve enfin quelque chose qui le satisfera et ordonne à l'instant de s'immobiliser. Pour voir les Hollandais conquérir par assèchement les basses terres de la mer du Nord. » Il fit une pause, puis reprit : « Le sommet de ce siècle

des lumières germanique. Sommet d'où ils sont si tragiquement tombés. De Goethe, Schiller et Beethoven au III^e Reich et à Hitler. Cela paraît impossible.

— Et pourtant Wallenstein l'avait préfiguré, dis-je.

— Oui, l'homme qui choisissait ses généraux en fonction des présages astrologiques. Comment un homme intelligent, éduqué, un grand homme en vérité, l'un des plus puissants de son époque... comment avait-il pu se mettre à croire à cela ? C'est pour moi un mystère. Une énigme qui peut-être ne sera jamais résolue. »

Je vis que Tim était à nouveau marqué par la fatigue, aussi je rassemblai mon manteau et mon sac, et je lui souhaitai bonne nuit avant de m'en aller.

Ma voiture avait reçu un P.V. Merde, me dis-je en retirant le papillon glissé sous l'essuie-glace et en le fourrant dans ma poche. Pendant que nous discussions de Beethoven et de Goethe, la contractuelle faisait son travail. Quel monde étrange, pensai-je. Ou plutôt quels mondes étranges, au pluriel. Leurs trajectoires ne se rencontrent pas.

9

Après bien des prières et des méditations, après une abondante application de ses brillantes facultés analytiques, l'évêque Timothy Archer parvint à la conclusion qu'il n'avait pas d'autre choix que de se retirer du diocèse épiscopal de Californie pour entrer – selon ses termes – dans le secteur privé. Il discuta longuement du sujet avec Kirsten et moi.

« Je n'ai plus foi dans la réalité du Christ, nous informa-t-il. Je ne peux en bonne conscience continuer de prêcher le *kêrygma* du Nouveau Testament. Chaque fois que je prends la parole devant les membres de ma congrégation, j'ai le sentiment de les duper.

— Vous disiez pourtant à Bill Lundborg, l'autre soir, que le retour de Jeff prouvait justement la réalité du Christ, objectai-je.

— Non, répondit Tim, elle ne la prouve pas. J'ai examiné à fond la situation et je m'aperçois que ce n'est pas une preuve.

— Alors c'est la preuve de quoi ? demanda Kirsten.

— De la vie après la mort, précisa Tim. Mais pas de la réalité du Christ. Jésus était un professeur dont les enseignements n'étaient même pas originaux. J'ai ici le nom d'un médium, un certain Dr Garret qui habite à Santa Barbara. Je vais faire un saut là-bas en avion pour le consulter, pour essayer de parler à Jeff. C'est le Dr Mason qui me l'a recommandé. » Il consulta une feuille de papier. « Oh ! fit-il, le Dr Garret est en réalité une femme. Rachel Garret. Hmmm... J'étais persuadé que c'était un homme. » Il nous proposa à toutes les deux de l'accompagner à Santa Barbara. Son intention était (expliqua-t-il) de poser des questions à Jeff à propos du Christ. Jeff pourrait lui dire, par l'intermédiaire du médium, Rachel Garret, si le Christ était réel ou non, s'il était authentiquement le Fils de Dieu et tout ce que

l'Église enseigne. Ce serait un déplacement important ; la décision de Tim d'abandonner ses fonctions d'évêque en dépendait.

En outre, la foi même de Tim était en cause. Il avait passé plusieurs dizaines d'années au sein de l'Église épiscopale, mais désormais il s'interrogeait sérieusement sur la validité du christianisme. « Validité » : c'était le mot qu'il employait. Je trouvais que c'était un mot faible et un peu trop dans le vent, qui tombait tragiquement à plat comparé à l'ampleur des forces qui étaient aux prises dans le cœur et l'esprit de Tim. En tout cas, il utilisa bien ce mot-là ; il parlait d'un ton calme, sans la moindre surexcitation, comme s'il envisageait de s'acheter ou non un costume.

« Le Christ, nous déclara-t-il, est un rôle ; ce n'est pas une personne. Le mot est une translittération défectueuse de l'araméen *mâschiâkh*, autrement dit le Messie, ce qui signifie littéralement l'Oint, c'est-à-dire le Choisi. Le Messie, bien sûr, vient à la fin du monde et inaugure l'âge d'or qui remplace l'âge de fer, celui dans lequel nous vivons en ce moment. On en trouve la plus belle expression dans la quatrième églogue de Virgile. Voyons... je l'ai ici. » Il se dirigea vers ses livres comme il le faisait toujours dans les moments graves.

« Nous n'avons pas besoin d'écouter Virgile, dit Kirsten d'une voix acerbe.

— Voilà, dit Tim sans faire attention à elle. *Ultima Cumaei venitiam carminis aetas ; magnus...*

— Ça suffit », coupa Kirsten brusquement.

Il lui jeta un coup d'œil perplexe.

Kirsten continua : « Je trouve que c'est de l'imbécillité et de la folie de ta part de vouloir renoncer à être évêque.

— Laisse-moi te traduire l'églogue, dit Tim. Alors, tu comprendras mieux.

— Tout ce que je comprends, riposta Kirsten, c'est que tu détruis ta vie et la mienne. Qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? »

Il secoua la tête. « Je vais trouver un poste à la Fondation des institutions libres.

— Qu'est-ce que c'est encore que ça ? interrogea Kirsten.

— C'est un groupe d'experts, signalai-je. À Santa Barbara.

— Alors, tu vas profiter de ce que tu seras là-bas pour les rencontrer ? s'enquit Kirsten.

— Oui, admit Tim. J'ai un rendez-vous avec Pomeroy, qui en est à la tête... Felton Pomeroy. Je travaillerai pour eux à titre de conseiller en questions théologiques.

— Ils sont très bien considérés », observai-je.

Kirsten me décocha un regard qui aurait fait se flétrir un arbre.

« Rien n'est encore décidé, poursuivit Tim. De toute façon, comme nous allons voir Rachel Garret, pourquoi ne pas combiner les deux choses au cours du même voyage ? J'éviterai ainsi d'y aller une seconde fois.

— C'est moi qui suis censée prendre tes rendez-vous, dit Kirsten.

— En fait, indiqua Tim, il s'agira d'une discussion purement informelle. Nous déjeunerons ensemble et je rencontrerai les autres conseillers. Je visiterai les bâtiments et les jardins. Ils ont des jardins ravissants. Je les ai vus il y a plusieurs années et je m'en souviens encore. » Il s'adressa à moi : « Vous adorerez les jardins de la Fondation, Angel. Toutes les variétés de roses y sont représentées. Puis-je vous lire à toutes les deux la traduction de l'églogue de Virgile ? » Et il enchaîna sans attendre notre réponse : *« Maintenant vient l'ère dernière annoncée dans le chant de la sibylle de Cumès ; la grande succession des époques est née de nouveau. Maintenant la Vierge est de retour, le règne de Saturne revient ; maintenant une nouvelle race descend d'en haut du ciel. Ô chaste Lucine, déesse des Naissances, souris à l'enfant nouveau-né, dans le temps de qui cessera l'âge de fer, avant qu'une face d'or se lève de par le monde. Ton Apollon est maintenant roi. »*

Kirsten et moi échangeâmes un regard. Je vis bouger les lèvres de Kirsten mais elle n'émit aucun son. Dieu seul sait ce qu'elle se disait et pensait à ce moment, en voyant Tim abattre en flammes sa carrière et sa vie par conviction – ou plus exactement par manque de conviction, par manque de foi envers le Sauveur.

Le problème de Kirsten, c'était qu'elle ne discernait tout simplement pas en quoi il y avait problème. À ses yeux, le dilemme de Tim était un dilemme fantôme, confectionné sur des bases livresques. Selon son raisonnement, il avait la liberté de se débarrasser du problème à tout moment ; elle estimait uniquement que Tim s'était lassé de son rôle d'évêque et avait envie de passer à autre chose ; pour elle, en affirmant avoir perdu sa foi dans le Christ, il ne faisait que se chercher un prétexte pour justifier son changement de carrière. Et comme c'était un changement de carrière stupide, elle ne l'approuvait pas. Après tout, elle bénéficiait grandement du statut de Tim ; comme elle l'avait dit, il ne pensait pas à elle : il ne pensait qu'à lui.

« On m'a vivement recommandé le Dr Garret », déclara Tim d'une voix presque plaintive, comme pour demander un appui de la part de l'une ou l'autre d'entre nous.

« Tim, fis-je, je crois vraiment que...

— Tu penses avec ton entrejambe, lâcha Kirsten.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— Tu m'as parfaitement entendue. Je suis au courant de vos petites conversations, celles que vous avez tous les deux après que je suis partie au lit. Quand vous vous retrouvez seuls. Et je sais que vous avez des rencontres.

— Quelles rencontres ? demandai-je.

— Des rencontres dans mon dos.

— Grand Dieu, m'écriai-je.

— Grand Dieu, répéta Kirsten en écho. Toujours Dieu invoqué pour justifier votre égoïsme et vos manœuvres. Je trouve ça écoeurant ; je vous trouve tous les deux écoeurants. » Elle continua à l'intention de Tim : « Je sais que tu es allé la voir à son foutu magasin de disques pas plus tard que la semaine dernière.

— C'était pour acheter un album de *Fidelio*, protesta Tim.

— Tu aurais pu le trouver chez n'importe quel disquaire. Ou j'aurais pu te l'acheter. »

Tim dit : « Je voulais voir si elle avait...

— Elle n'a rien que je n'aie pas, coupa Kirsten.

— La *Missa solennis* », acheva Tim faiblement ; il paraissait hébété ; d'un ton presque implorant, il me demanda : « Avez-vous un moyen de raisonner avec elle ? »

— Je peux raisonner avec moi, lança Kirsten. Et mon raisonnement me fait comprendre exactement ce qui se passe.

— Tu ferais mieux d'arrêter de prendre ces barbituriques, Kirsten, dis-je.

— Et toi tu ferais mieux d'arrêter de te défoncer cinq fois par jour. » Son regard véhiculait tant de fureur et de haine que je n'arrivais pas à en croire mes sens. « Tu fumes assez d'herbe pour... » Elle s'interrompit. « Plus que la police de San Francisco n'en utilise en un mois. Je regrette, je ne me sens pas bien. Excusez-moi. » Elle pénétra dans la chambre à coucher ; la porte se referma silencieusement derrière elle. Nous l'entendîmes tourner en rond. Puis se rendre dans la salle de bains ; elle fit couler de l'eau : elle absorbait un comprimé, sans doute un barbiturique.

Je dis à Tim, qui demeurait ébahi et inerte : « Les barbituriques provoquent ce genre d'altération de la personnalité. Ce sont les médicaments qui parlent par sa bouche, pas elle.

— Je pense... » Il reprit le dessus. « J'ai vraiment envie d'aller voir ce Dr Garret à Santa Barbara. Croyez-vous que ce soit le fait que c'est une femme ? »

— Kirsten ? demandai-je. Ou Garret ?

— Garret. J'aurais juré que c'était un homme ; c'est seulement maintenant que je viens de remarquer le prénom. C'est peut-être cela qui la tracasse. Elle se calmera. Nous irons ensemble. Le Dr Mason m'a dit que c'est quelqu'un de vieux et d'impotent, à moitié à la retraite, alors elle ne présentera aucune menace pour Kirsten, une fois qu'elle l'aura vue. »

Pour changer de sujet, je dis : « Avez-vous écouté le disque de la *Missa solennis* que je vous ai vendu ? »

— Non, répondit Tim vaguement. Je n'ai pas eu le temps.

— Ce n'est pas le meilleur enregistrement, précisai-je. Columbia a fait une prise de son particulière, en dispersant les micros partout au milieu de l'orchestre, avec l'idée de faire

ressortir les instruments individuels. L'idée est bonne, mais ça n'a plus rien à voir avec l'acoustique d'un orchestre.

— Je crois que ce qui l'ennuie, reprit Tim, c'est que j'abandonne mes fonctions d'évêque.

— Vous devriez y réfléchir avant de vous décider, conseillai-je. Êtes-vous sûr que c'est ce médium que vous avez envie de consulter ? N'y a-t-il pas dans votre Église quelqu'un qu'on peut aller voir quand on a une crise spirituelle ?

— C'est Jeff que je vais consulter. Le rôle du médium est celui d'un agent passif, qui agit à la manière d'un téléphone. » Il entreprit alors de m'expliquer à quel point les médiums étaient des gens incompris ; je l'écoutai d'une oreille distraite, n'étant ni impressionnée ni intéressée. L'hostilité de Kirsten m'avait beaucoup troublée ; il y avait là davantage que sa mauvaise humeur chronique. Plutôt des symptômes de paranoïa. Elle est en train de couler, songeai-je, et le pire, c'est qu'elle nous entraîne avec elle. Bon sang, me dis-je, c'est affreux ; un homme comme Tim Archer ne devrait pas tolérer ça. Et *moi* non plus.

Kirsten ouvrit la porte de la chambre. « Entre ici, dit-elle à Tim.

— Je viendrai dans un instant, répondit-il.

— Non, tout de suite.

— Je vais partir, dis-je.

— Non, fit Tim, vous n'allez pas partir. J'ai encore plusieurs choses dont je voudrais vous entretenir. Est-ce que vous soutenez que je ne dois pas renoncer à être évêque ? Quand mon livre sur Jeff sortira, la question ne se posera plus : j'y serai obligé. L'Église ne permettra pas qu'un de ses membres publie un ouvrage aussi sujet à controverses. C'est trop radical pour eux ; ou plutôt ce sont eux qui sont trop réactionnaires pour l'accepter. Ma position est en avance sur mon époque et eux sont en retard. Il n'y a pas de différence entre la situation actuelle et celle qui avait cours au moment de la guerre du Viêt-Nam ; je me suis opposé à l'ordre établi à propos de cette guerre, et je devrais en faire autant à propos de la vie après la mort. Simplement, pour la guerre, j'avais le soutien de la jeunesse américaine, alors que là je serai seul. »

Kirsten intervint : « Tu as mon soutien, mais ça t'est bien égal.

— Je veux parler de soutien public. Du soutien de ceux qui sont en place, ceux qui malheureusement contrôlent les esprits.

— Mon soutien ne signifie rien pour toi, insista Kirsten.

— Au contraire il signifie tout, déclara Tim. Je n'aurais jamais osé écrire le livre sans toi ; je n'aurais même pas *cru* sans toi. C'est toi qui me donnes la force. La capacité de comprendre. Et de Jeff, quand nous aurons pris contact avec lui, j'apprendrai la vérité sur Jésus-Christ d'une façon ou d'une autre. J'apprendrai si les documents zadokites indiquent bien que Jésus parlait de seconde main de choses qu'on lui avait enseignées... ou peut-être que Jeff me dira que le Christ est avec lui, ou lui avec le Christ, dans l'autre monde, le royaume supérieur, où nous finirons tous par aller et où il se trouve actuellement, tout en faisant son possible pour nous atteindre, que Dieu le bénisse.

— En somme, dis-je, vous considérez cette histoire de Jeff comme une sorte d'occasion. L'occasion de dissiper vos doutes quant à la signification des documents zadokites.

— Je pense l'avoir exprimé clairement, confirma Tim d'un ton maussade. C'est pourquoi il est pour moi si capital de lui parler. »

Comme c'est étrange, constatai-je intérieurement. Utiliser son fils – faire un usage calculé de son fils mort – pour déterminer une issue historique. Mais c'est plus qu'une issue historique : c'est le corpus entier de la foi de Tim Archer, la récapitulation, pour lui, de la croyance même. La croyance ou la perte de la croyance. Ce qui est en jeu ici, c'est le combat et la croyance contre le nihilisme... Pour Tim, perdre le Christ, c'est tout perdre. Et il a perdu le Christ ; ses déclarations à Bill l'autre soir, c'était peut-être la dernière défense de la forteresse avant la chute de celle-ci. Ou peut-être était-elle même déjà tombée avant ; Tim menait la discussion de mémoire, comme s'il citait une page d'un livre. Ou comme s'il prononçait un discours écrit.

Son fils, mon mari, subordonné à une question intellectuelle – je n'arrivais pas à l'envisager. Cela équivaut, pensai-je, à une dépersonnalisation de Jeff Archer ; il est

converti en un instrument, en un dispositif d'enseignement ; en fait, il est transformé en un livre qui parle ! Comme tous ces livres que Tim lève toujours la main pour saisir, spécialement dans les moments de crise. Tout ce qui est bon à savoir peut être trouvé dans un livre ; inversement, si Jeff est important, il ne l'est pas en tant qu'individu mais en tant que livre ; ce sont les livres pour l'amour des livres, et non la connaissance pour l'amour de la connaissance. Le livre est la réalité. Pour que Tim aime et apprécie son fils, il doit – si impossible que cela puisse paraître – pouvoir le considérer comme une sorte de livre que l'on consulte. L'univers pour Tim Archer est une vaste panoplie de livres de référence au sein desquels il puise, à mesure que son esprit jamais en repos change de sujet de préoccupation, toujours en quête du nouveau, toujours se détournant de l'ancien.

Et moi je ne suis guère différente, pensai-je ; moi, avec mes diplômes universitaires – Tim et moi sommes de la même race. Est-ce que ce n'est pas le chant final de *la Divine Comédie* de Dante qui a déterminé mon identité la première fois que je l'ai lu ? Le chant XXXIII du *Paradis*, pour moi un point culminant, où Dante dit :

*Je contemplais des pages dans le brasier insondé,
Reliées en un seul volume par l'amour, ces mêmes pages
Que l'univers tient éparpillées à travers son labyrinthe.
La substance et les accidents, ainsi que leurs modes,
Devenaient comme unifiés, de telle sorte
Que la flamme dont je parle est une flamme unique.*

Passage à propos duquel existe ce commentaire de C. H. Grandgent :

Dieu est le Livre de l'Univers.

Ce à quoi un autre commentateur – j'ai oublié lequel – a répondu : « C'est une notion platonicienne. » Que ce soit platonicien ou non, ce sont en tout cas ces suites de mots qui m'ont charpentée, qui ont fait de moi ce que je suis : c'est *ma*

source, cette vision des choses finales. Je me rappelle la nuit où j'ai lu ce dernier chant du *Paradis*, où je l'ai lu – vraiment lu – pour la première fois ; j'avais une dent gâtée et je souffrais atrocement, et j'étais restée debout toute la nuit à boire du bourbon – pur – et à lire Dante, et à 9 heures du matin le lendemain j'étais allée sans rendez-vous chez le dentiste, sans même avoir téléphoné, arrivant avec des larmes qui me ruisselaient sur le visage, en suppliant que le Dr Davidson fasse quelque chose pour moi... ce qu'il fit. C'est pourquoi ce dernier chant m'a tellement marquée, pourquoi il est à ce point imprimé en moi ; il est associé avec une douleur terrible, une douleur qui avait duré des heures, en pleine nuit, sans personne à qui parler ; et j'en étais sortie pour sonder les choses ultimes à ma façon, une façon ni formelle ni officielle mais une façon quand même.

Celui qui apprend doit souffrir. Et même dans notre sommeil une douleur qui ne peut s'oublier coule goutte à goutte sur le cœur, et dans notre désespoir, contre notre volonté, vient à nous la sagesse par la terrible grâce de Dieu.

Est-ce d'Eschyle ? Je ne m'en souviens plus. En tout cas, c'est de l'un des trois qui ont écrit les tragédies grecques.

Ce que je peux donc affirmer en toute sincérité, c'est que pour moi le moment de compréhension absolue où j'ai le mieux appréhendé la réalité spirituelle est relié à deux heures dans le fauteuil du dentiste. Et à douze heures passées à boire du bourbon – du mauvais bourbon, qui plus est – et à lire simplement Dante sans écouter de musique ni manger – il m'aurait été impossible de manger – et à souffrir, et tout ça valait la peine ; jamais je ne l'oublierai. *Je ne suis pas différente, par conséquent, de Timothy Archer.* Pour moi aussi les livres sont réels et vivants ; des voix d'êtres humains en émanent et forcent mon consentement, de la même manière que Dieu force notre consentement à ce monde, comme le disait Tim. Quand on a été dans un tel état de détresse, on ne va pas oublier ce qu'on a fait, vu, pensé et lu par une nuit pareille ; je n'ai rien fait, rien vu, rien pensé ; je me suis contentée de lire et de m'en

souvenir ; je n'ai pas lu de bandes dessinées underground comme *Howard the Duck* ou *The Fabulous Furry Freak Brothers* ou *Snatch Comix* cette nuit-là ; j'ai lu *la Divine Comédie* de Dante, de *l'Enfer* en passant par *le Purgatoire*, jusqu'à ce qu'enfin j'arrive aux trois anneaux de lumière colorés... et il était alors 9 heures du matin et je pouvais sauter dans ma putain de voiture et me propulser en flèche à travers la circulation jusqu'au cabinet du Dr Davidson, en pleurant et en proférant des jurons pendant tout le trajet, sans avoir pris de petit déjeuner, pas même un café, empestant la sueur et le bourbon, un spectacle vraiment pas beau à voir, et qui fut considéré bouche bée par la réceptionniste du dentiste.

Ainsi pour moi d'une certaine façon inhabituelle – et pour certaines raisons inhabituelles – les livres et la réalité fusionnent ; ils se joignent par l'intermédiaire d'un incident, une certaine nuit de ma vie : ma vie intellectuelle et ma vie matérielle se sont assemblées – car rien n'est plus réel qu'une rage de dents – et une fois ce processus accompli elles ne se sont jamais complètement séparées. Si je croyais en Dieu, je dirais qu'il m'a montré quelque chose cette nuit-là ; il m'a montré la totalité : la douleur, la douleur physique, goutte à goutte, et ensuite, de par sa terrible grâce, l'accès à la compréhension... Et qu'avais-je compris ? Que *tout* est réel, ma dent gâtée ni plus ni moins que les trois cercles de lumière colorés qui étaient la vision qu'avait Dante de Dieu en tant que Trinité. La plupart des gens qui essaient de lire *la Divine Comédie* restent enlisés dans *l'Enfer* et n'y voient que la chambre d'épouvante, mais ce n'est que le début du voyage. J'ai lu jusqu'à la fin *la Divine Comédie* pendant cette nuit avant de me précipiter dans le cabinet du Dr Davidson, et j'en suis sortie transformée. Je ne suis jamais redevenue celle que j'avais été avant. Donc pour moi aussi les livres sont bien réels ; ils ne me relient pas seulement avec d'autres esprits mais avec la *vision* d'autres esprits, avec ce que comprennent et voient ces autres esprits. Je vois leurs mondes aussi clairement que je vois le mien. La douleur, les pleurs, la sueur malodorante et le bourbon Jim Beam bon marché ont été mon *Enfer* et il n'était pas imaginaire ; ce que je lisais était étiqueté « Paradis » et c'était

bien *le Paradis*. C'est là le triomphe de la vision de Dante : tous les royaumes sont réels, aucun moins que les autres, aucun plus que les autres. Et ils se fondent l'un dans l'autre avec harmonie, parce que – comme pour les voitures d'aujourd'hui dont parlait Bill par contraste avec celles des années 30 – il y a continuité d'un bout à l'autre de la gamme.

Dieu m'a préservée d'une autre nuit comme celle-ci. Mais si je ne l'avais pas vécue, en la passant à boire, à pleurer, à lire et à souffrir, je ne serais jamais venue au monde, je n'aurais pas connu ma vraie naissance. Ce fut le moment de ma naissance au monde réel ; et pour moi le monde réel est un mélange de douleur et de beauté, et c'est l'interprétation correcte qu'on doit en tirer, car ce sont là les composants dont est fabriquée la réalité. Et je les avais tous là cette nuit, y compris une boîte de comprimés antidouleur à emporter chez moi à ma sortie de chez le dentiste, après la fin de mon supplice. Je suis rentrée à la maison, j'ai pris un comprimé, bu du café, et je suis allée au lit.

Et cependant... j'ai l'impression que c'est ce que Tim n'avait pas fait ; il n'avait intégré ni le livre ni la souffrance, ou s'il l'avait fait, il s'y était mal pris. Il avait la mélodie mais pas les paroles. Ou plus exactement, il avait les paroles, mais leurs mots ne se rapportaient pas au monde mais à d'autres mots, ce qui est un vice de régression à en croire les livres de philosophie et les articles sur la logique. Il est dit parfois dans ce genre de livres et d'articles que « de nouveau une régression menace », ce qui signifie que le sujet qui pense a pénétré dans un circuit fermé et qu'il est en grand danger. D'ordinaire il ne le sait pas. Il faut un commentateur critique à l'esprit tout aussi pénétrant que la vue pour le lui faire remarquer. Pour Tim Archer je ne pouvais pas jouer le rôle de ce commentateur critique. Qui le pouvait, d'ailleurs ? Bill le Dingue s'y était essayé et avait été renvoyé à ses pénates pour s'y adonner à la réflexion.

« Jeff possède les réponses à mes questions », déclarait Tim. Oui, aurais-je dû répondre, mais Jeff n'existe pas. Et il est très probable que les questions elles-mêmes sont tout aussi irréelles.

Cela laissait Tim seul avec lui. Et il s'activait à préparer son livre traitant du retour de Jeff de l'autre monde, le livre dont il savait qu'il mettrait fin à sa carrière dans l'Église épiscopale –

et, de plus, le mettrait hors jeu pour ce qui était d'influencer l'opinion publique. C'est un prix élevé à payer ; c'est un très grave vice de régression. Et cela constituait bien une menace. En fait, celle-ci était à portée de la main ; le moment du voyage à Santa Barbara pour rendre visite à Rachel Garret, le médium, était venu.

Santa Barbara me paraît être l'un des endroits à la beauté la plus touchante de toute la Californie. Bien que, géographiquement, ce soit une portion de la Californie du Sud, ce n'est pas le cas spirituellement ; ou alors c'est que nous autres, dans le Nord, nous avons une incompréhension complète des gens du Sud. Il y a quelques années, des étudiants pacifistes de l'université de Californie à Santa Barbara ont incendié la Bank of America, pour le ravisement secret de chacun ; la ville, donc, n'est pas coupée du temps et du monde, elle n'est pas isolée, même si ses merveilleux jardins suggèrent une persuasion plus apprivoisée que violente.

Nous nous envolâmes tous les trois de l'aéroport international de San Francisco pour gagner le petit aéroport de Santa Barbara ; nous avions dû prendre un avion à hélices à deux moteurs, cet aéroport n'ayant pas des pistes assez grandes pour permettre l'atterrissage des jets. La loi exige que le style des constructions en adobe, autrement dit le style colonial espagnol, soit préservé. Pendant que le taxi nous emmenait, je notai à quel point tout était espagnol dans ce qui nous entourait, y compris les centres commerciaux en forme de plazas, et je songai : Voici un endroit où je pourrais raisonnablement vivre, si jamais un jour je quitte la région de la baie.

Nous descendions chez des amis de Tim, des gens discrets, distingués, aisés, qui firent peu d'impression sur moi. Ils avaient des domestiques. Kirsten et Tim dormaient dans une chambre ; j'en avais une autre à ma disposition, plus petite, qui ne devait servir que lorsque toutes les autres étaient occupées.

Le lendemain matin, Tim, Kirsten et moi prîmes un taxi pour rendre visite au Dr Rachel Garret, qui sans nul doute allait nous

mettre en contact avec les morts, avec l'autre monde, soigner les malades, changer l'eau en vin et accomplir tous les autres prodiges qui seraient nécessaires. Tim et Kirsten paraissaient excités ; pour ma part je n'éprouvais pas de sentiment particulier, peut-être seulement une conscience vague de ce que nous avions combiné, de ce qui nous attendait ; je ne ressentais pas même de curiosité : je devais avoir à peu près l'état d'esprit d'un poisson au fond d'une mare créée par le reflux de la mer.

Rachel Garret se révéla être une vieille petite dame irlandaise plutôt enjouée, portant un tricot rouge par-dessus son corsage – bien que le temps fût chaud – et des chaussures à talons plats, ainsi que le genre de jupe utilitaire suggérant qu'elle accomplissait elle-même tous ses travaux domestiques.

« Et qui êtes-vous, déjà ? » s'enquit-elle, en mettant sa main en cornet. Elle n'arrivait même pas à comprendre qui se tenait devant elle sur sa véranda. Ce n'est pas un début encourageant, me dis-je.

Peu après, nous nous retrouvions tous les quatre assis dans un salon assombri, à prendre le thé tout en écoutant Rachel Garret discourir avec enthousiasme sur l'héroïsme de l'IRA, auquel – nous apprit-elle fièrement – elle versait tout l'argent que lui rapportaient ses séances de médiumnité. Au sujet de ces dernières, elle tint à nous informer que « séances de médiumnité » n'étaient pas les termes qui convenaient : ils touchaient trop à l'occultisme. Alors que ce qu'elle faisait, elle, appartenait à des domaines parfaitement naturels ; on pouvait à bon droit appeler cela une science. J'aperçus dans un coin du salon parmi d'autres meubles archaïques un radio-phonographe Magnavox des années 40, un gros modèle, celui avec deux haut-parleurs identiques de trente centimètres de diamètre. De chaque côté du Magnavox s'empilaient des 78 tours : on pouvait y distinguer des disques de Bing Crosby et Nat King Cole et toutes les autres cochonneries de cette époque. Je me demandai si Rachel Garret les écoutait encore. Je me demandai également si, par des voies surnaturelles, elle avait entendu parler de l'existence des microsillons et des chanteurs d'aujourd'hui. Sans doute que non.

S'adressant à moi, elle me questionna : « Et vous, vous êtes leur fille ?

— Non, répondis-je.

— C'est ma belle-fille, précisa Tim.

— Vous avez un guide indien, me déclara joyeusement Rachel Garret.

— Vraiment, murmurai-je.

— Il se tient juste derrière vous, à votre gauche. Il a les cheveux très longs. Et derrière vous du côté droit il y a votre arrière-grand-père paternel. Il ne vous quitte pas, il est toujours avec vous.

— C'est bien l'impression que j'avais », fis-je.

Kirsten m'adressa un de ses regards chargés de sous-entendus ; je n'insistai pas. Je m'adossai aux coussins du canapé, remarquai une fougère qui poussait dans un grand pot à proximité des portes menant au jardin, passai en revue les tableaux des années 20 qui garnissaient les murs.

« Vous venez me voir au sujet de votre fils ? » s'enquit Rachel Garret.

J'eus subitement la sensation d'être transportée dans l'opéra de Gian Carlo Menotti, *Le Médium*, dont la scène est située – pour reprendre les termes employés par le compositeur dans ses commentaires sur la pochette du disque sorti chez Columbia – « dans le petit salon étrange et miteux de M^{me} Flora ». Voilà le danger quand on a de la culture, pensai-je. On a déjà été partout avant, on a tout vu par procuration ; tout vous est déjà arrivé. Nous sommes Mr. et Mrs. Gobineau rendant visite à M^{me} Flora, une folle se livrant à l'imposture. Mr. et Mrs. Gobineau assistent aux séances médiumniques – pardon, scientifiques – de M^{me} Flora toutes les semaines depuis près de deux ans, si je me souviens bien. Quelle corvée d'être ici. Et le pire, c'est que l'argent que Tim va lui verser servira à tuer des soldats anglais, puisqu'elle collecte des fonds pour les terroristes. Bravo.

« Comment s'appelle votre fils ? » demanda Rachel Garret. Elle était assise dans un vieux fauteuil en osier, les mains jointes, et ses yeux se fermaient lentement. Elle s'était mise à respirer par la bouche, comme le font les gens très malades ; sa peau ressemblait à celle d'un poulet, avec des petites touffes de

poils ici et là. Il régnait maintenant dans la pièce une atmosphère végétale, manquant totalement de vitalité. Je me sentais vidée de toute énergie. C'était peut-être l'absence de lumière qui me donnait cette désagréable impression.

« Jeff », répondit Tim. Il était sur le qui-vive, les yeux fixés sur Rachel Garret. Kirsten avait sorti une cigarette de son sac mais elle se contentait de la tenir à la main, sans l'allumer ; elle aussi scrutait Rachel Garret, avec une impatience manifeste. « Jeff est passé sur l'autre rive lointaine », prononça Rachel Garret.

C'est ce qu'on a pu lire dans les journaux, me dis-je.

Je m'étais attendue que Rachel Garret procède à un long préambule, pour planter la scène. Je me trompais. Elle entra immédiatement dans le vif du sujet.

« Jeff veut vous faire savoir que... (elle s'interrompt, comme si elle écoutait)... vous ne devriez pas vous sentir coupables. Il essaie depuis quelque temps d'entrer en contact avec vous. Il a essayé divers moyens d'attirer votre attention. Il a enfoncé des épingles sous vos ongles ; il a brisé des objets ; il vous a laissé des notes... » Elle ouvrit grands les yeux. « Jeff est extrêmement agité. Il... » Elle se tut, puis reprit : « Il a attenté à ses jours. »

Chapeau, pensai-je sur le mode acerbe.

« Oui, en effet », acquiesça Kirsten, mais elle parlait comme si la déclaration de Rachel Garret lui faisait l'effet d'une révélation ou plutôt confirmait de façon éclatante une chose qu'elle n'avait fait jusqu'à présent que soupçonner.

« Et il s'est donné une mort violente, continua Rachel Garret. Il me semble qu'il a utilisé une arme à feu.

— C'est exact, déclara Tim.

— Jeff veut que vous sachiez qu'il ne souffre plus, poursuivit Rachel Garret. Il souffrait énormément quand il s'est suicidé. Mais il ne voulait pas vous le montrer. Il avait de grands doutes sur le sens de l'existence.

— Que me dit-il à moi ? » questionnai-je.

Rachel Garret ouvrit les yeux assez longtemps pour distinguer qui avait parlé.

« C'était mon mari, ajoutai-je.

— Jeff dit qu'il vous aime et prie pour vous, répondit Rachel Garret. Il veut que vous soyez heureuse. »

Si ça continue comme ça, pensai-je, je vais vous offrir le café.

« Il y a autre chose, enchaîna-t-elle. Beaucoup de choses. Elles me viennent toutes à la fois. Oh ! mon Dieu, Jeff, qu'est-ce que vous essayez de nous dire ? » Elle écouta attentivement pendant un instant, le visage agité. « L'homme du restaurant est un agent quoi ? » À nouveau ses yeux se rouvrirent. « Bonté divine ! Un agent de la police secrète soviétique. »

Grand Dieu, songai-je.

« Mais il n'y a rien à craindre », dit alors Rachel Garret en ayant l'air soulagée ; elle se radossa. « Dieu veillera à ce qu'il soit puni. »

Je jetai un regard interrogateur en direction de Kirsten, en tentant d'attirer son attention ; je désirais savoir si elle avait dit quelque chose à Rachel Garret ; mais Kirsten, apparemment confondue, regardait bouche bée la vieille dame. Ce qui semblait me fournir la réponse.

« Jeff dit aussi, reprit Rachel Garret, que c'est pour lui une joie immense et un grand réconfort de voir Kirsten et son père ensemble. Il tient à ce que vous le sachiez. Qui est Kirsten ?

— C'est moi, annonça Kirsten.

— Il dit, continua la vieille dame, qu'il vous aime. »

Kirsten garda le silence. Mais elle écoutait avec une intensité dont je ne l'avais jamais vue témoigner.

« Il savait que c'était mal, déclara la vieille dame. Il dit qu'il regrette... mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Il se sent coupable et souhaiterait votre pardon.

— Il l'a, intervint Tim.

— Jeff dit qu'il ne peut pas se pardonner, ajouta Rachel Garret. Il en voulait aussi à Kirsten de s'être interposée entre lui et son père. Il se sentait coupé de celui-ci. D'après ce que je perçois, son père et Kirsten sont partis pour un long voyage en Angleterre en le laissant à l'abandon. Il l'a très mal ressenti. » Une nouvelle fois la vieille dame cessa de parler. Puis elle changea de sujet : « Il ne faut plus qu'Angel fume de drogues. Elle fume trop de... qu'est-ce que c'est, Jeff ? Je n'arrive pas à le

capter clairement. *Trop de joints*. Je ne vois pas ce que ça veut dire. »

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Cela signifie quelque chose pour vous ? me demanda-t-elle.

— En un sens », répondis-je, cherchant à lui donner le moins possible d'indices.

« Jeff dit qu'il est content que vous travailliez au magasin de disques, formula Rachel Garret. Mais... (elle se mit à rire)...vous n'êtes pas assez payée. Il préférerait quand vous étiez employée au... je ne vois pas très bien. Il y avait des bougies ?

— C'était un cabinet d'avocats où on vendait des bougies, indiquai-je.

— Étrange, fit-elle, perplexe. Un cabinet d'avocats qui vend des bougies.

— C'était à Berkeley », dis-je.

Rachel Garret reprit : « Jeff a une chose très importante à dire à Kirsten et à son père. » Sa voix était maintenant réduite à un murmure crissant, comme si elle provenait de très loin, comme si elle voyageait par l'intermédiaire de câbles invisibles tendus à travers les étoiles. « Jeff veut vous informer tous les deux de nouvelles terribles. C'est pourquoi il essayait aussi désespérément de vous atteindre. C'est pourquoi il se livrait à toutes ces manifestations. Il a une raison, une raison affreuse. »

Puis ce fut le silence.

Je me penchai vers Tim pour lui confier : « J'en ai assez, je veux m'en aller.

— Non », dit Tim en secouant la tête. Il avait sur le visage une expression misérable.

10

Quel mélange bizarre d'inepties et d'étrangeté : telle fut la pensée qui me vint à l'esprit tandis que nous attendions que la vieille Rachel Garret reprenne le fil de son discours. La mention de Fred Hill, l'agent du K.G.B... la mention du fait que Jeff désapprouvait mon usage des drogues planantes. Il y avait des fragments dérivant manifestement des journaux : les circonstances de la mort de Jeff et les motivations probables qui l'avaient animé. Psychanalyse au rabais et potins issus des feuilles à scandale, et pourtant, coincés au travers, enfoncés comme des échardes, certains détails étaient là qui ne pouvaient être expliqués.

Rachel Garret avait sans aucun doute eu accès à la plupart des informations qu'elle avait divulguées, mais il restait un résidu qui donnait la chair de poule et qu'on pourrait définir ainsi : « Ce qui demeure après qu'on a fait certaines déductions. » J'ai eu tout mon temps, pendant bien des années, pour retourner ça dans ma tête. Et j'ai eu beau ruminer, je n'ai rien pu expliquer. Comment Rachel Garret aurait-elle pu connaître le *Bad Luck Restaurant* ? Et même si elle avait su que c'était l'endroit où Kirsten et Tim s'étaient rencontrés, comment aurait-elle pu être au courant de l'existence de Fred Hill et de ce qu'il était censé être ?

C'avait été un sujet de plaisanterie incessant entre Jeff et moi, cette appartenance supposée du propriétaire du *Bad Luck Restaurant* à Berkeley au K.G.B., mais ce fait n'avait été consigné par écrit nulle part ; s'il y en avait trace, c'était uniquement dans les mémoires des ordinateurs du F.B.I., peut-être, et bien sûr de ceux du K.G.B. à Moscou – mais de toute façon ce n'était qu'une supposition. L'allusion à mon usage de la marijuana pouvait être une conjecture perspicace, puisque je

vivais et travaillais à Berkeley, et que chacun sait qu'à Berkeley tout le monde se drogue régulièrement – et, en fait, jusqu'à l'excès. Un médium est quelqu'un qui s'appuie sur un pot-pourri d'intuitions, de choses de notoriété publique, d'indices fournis inconsciemment par les clients eux-mêmes, fournis involontairement et ensuite retournés à l'envoyeur... et bien entendu sur les foutaises de base du type « Jeff vous aime » ou « Jeff ne souffre plus » ou « Jeff éprouvait beaucoup de doutes » : des généralisations disponibles pour n'importe qui à n'importe quel moment, une fois les faits connus. Et pourtant une étrange sensation m'habitait, même si je savais que cette vieille dame qui donnait – ou disait donner – de l'argent à l'Armée républicaine irlandaise n'était qu'une tricheuse qui nous soutirait de l'argent en manipulant notre crédulité. C'était son métier : elle était une professionnelle. Le Dr Mason, l'autre médium qui nous avait adressés à elle, lui avait sans nul doute transmis tout ce que *lui* avait appris et connaissait ; c'est le genre de pratique courante chez les médiums, et nous le savons tous.

Il était encore temps de partir avant que vienne la révélation, et maintenant elle allait venir, déversée sur nous par cette vieille dame sans scrupules qui avait les signes du dollar à la place des yeux et qui possédait l'habile faculté de sonder les points faibles du psychisme humain. Mais nous ne sommes pas partis, et à la façon dont la nuit suit le jour, nous allions entendre de la bouche de Rachel Garret ce qui agitait tant Jeff, au point de le faire revenir vers Tim et Kirsten en se manifestant sous la forme des « phénomènes » occultes qu'ils notaient au jour le jour en vue du prochain livre de Tim.

Dans son fauteuil d'osier, Rachel Garret me parut soudain être devenue très vieille, et je pensai à cette sibylle de l'Antiquité – je ne me rappelais pas laquelle, celle de Delphes ou celle de Cumes – qui avait demandé l'immortalité en négligeant de stipuler qu'elle demeurerait jeune ; après quoi elle avait vécu à jamais mais était devenue si vieille que ses amis avaient fini par la suspendre au mur dans un sac. Rachel Garret ressemblait à ce brimborion loqueteux de peau flétrie et d'os fragiles, murmurant depuis le sac cloué au mur ; quel mur de quelle ville

de l'Empire, je l'ignore ; peut-être cette créature qui nous faisait face sous le nom de Rachel Garret était-elle en fait cette même sibylle ; en tout cas, je n'avais pas envie d'entendre ce qu'elle avait à dire : je voulais partir.

« Rassieds-toi », me dit Kirsten.

Je me rendis compte que je m'étais mise debout sans même en avoir eu l'intention. Réaction de fuite instinctive, me dis-je. En sentant la proximité de l'adversaire. Mon cerveau reptilien.

Rachel Garret murmura : « Kirsten. » Mais maintenant elle prononçait le prénom correctement : *Shishen*, ce que ni moi, ni Jeff, ni Tim n'avions jamais fait. Mais c'était ainsi qu'elle le prononçait elle-même, tout en ayant renoncé à obtenir des autres qu'ils en fassent autant, du moins aux États-Unis.

En entendant cela, Kirsten eut un petit hoquet de surprise étouffé.

La vieille dame dans le fauteuil d'osier dit alors : « *Ultima Cumaei venit iam carminis aetas ; magnus ab integro saeculorum nascitur ordo. Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia régna ; iam nova...*

— Mon Dieu, s'exclama Tim. C'est la quatrième églogue de Virgile.

— Ça suffit », protesta Kirsten faiblement.

Et je songeai : Elle lit dans mon esprit. Elle sait que je pensais à la sibylle.

S'adressant à moi, Rachel Garret déclara :

*Dies irae, dies illa,
Solvat saeculum in favilla :
Teste David cum Sibylla.*

Oui, elle lit dans mon esprit, constatai-je. Elle sait même que je le sais ; à mesure que je pense, elle me renvoie mes pensées après les avoir lues.

« *Mors Kirsten nunc carpit*, murmura Rachel Garret. *Hodie. Calamitas... timeo...* » Elle se redressa dans son fauteuil d'osier.

« Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda Kirsten à Tim.

— Vous allez mourir très bientôt, lui dit Rachel Garret d'une voix calme. Je croyais que c'était aujourd'hui, mais ce n'est pas

aujourd'hui. Je l'ai vu ici. Mais pas encore tout de suite. Jeff le dit. C'est pourquoi il est revenu : pour vous avertir.

— Mourir comment ? demanda Tim.

— Il n'est pas sûr, répondit Rachel Garret.

— De mort violente ? demanda encore Tim.

— Il ne sait pas, dit la vieille dame. Mais ils sont en train de préparer votre place, Kirsten. » Toute son agitation avait disparu maintenant ; elle semblait complètement tranquille. « C'est une nouvelle affreuse, dit-elle. Je suis navrée, Kirsten. Il n'est pas étonnant que Jeff ait provoqué tous ces troubles.

D'habitude il y a une raison... ils reviennent pour une bonne raison.

— On ne peut rien faire ? interrogea Tim.

— Jeff pense que c'est inévitable, répondit la vieille dame, au bout d'un temps.

— Alors, ça servait à quoi qu'il revienne ? s'écria Kirsten brutalement ; son visage était livide.

— Il voulait aussi avertir son père, déclara la vieille dame.

— De quoi ? demandai-je.

— Il a une chance de vivre, fit-elle. Non, Jeff dit que non. Son père mourra peu après Kirsten. Vous allez tous les deux périr. Il n'y en a pas pour longtemps. Il y a un peu d'incertitude en ce qui concerne le père, mais pas pour la femme. Si je pouvais vous donner plus de renseignements, je le ferais. Jeff est toujours avec moi mais il n'en sait pas plus. » Elle ferma les yeux et poussa un soupir.

Elle était tassée dans son fauteuil, les mains encore jointes ; toute vie semblait l'avoir désertée. Puis, soudain, elle se pencha en avant pour prendre sa tasse de thé.

« Jeff était si impatient que vous sachiez, dit-elle d'une voix vive. Il se sent tellement mieux maintenant. » Elle nous adressa un sourire.

Toujours pétrifiée, Kirsten murmura : « Vous permettez que je fume ?

— Oh ! je préférerais que non, dit Rachel Garret. Mais si vous sentez qu'il vous faut...

— Merci. » La main tremblante, Kirsten alluma sa cigarette, tout en rivant sur la vieille dame un regard d'aversion ou de fureur, du moins c'est ce qu'il me sembla. Tuez les messagers troyens, pensai-je. Il faut les tenir responsables.

« Nous tenons à vous remercier », dit Tim à Rachel Garret d'une voix mesurée et unie ; il commençait, peu à peu, à se secouer, à prendre le contrôle de la situation. « Ainsi donc il ne fait pas le moindre doute que Jeff est toujours vivant dans l'autre monde ? Et c'est bien lui qui causait ce que nous appelons les phénomènes ? »

— Oh ! mais certainement, répondit Rachel Garret. Mais Léonard vous l'avait dit. Léonard Mason. Vous le saviez déjà. »

J'intervins : « Est-ce que ça ne pouvait pas être un esprit malin se faisant passer pour Jeff ? Et pas vraiment Jeff ? »

Les yeux brillants, Rachel Garret fit un signe d'assentiment. « Vous êtes extrêmement éveillée, ma jeune amie. Oui, c'est une éventualité qui est tout à fait possible. Mais ce n'était pas le cas. On apprend à faire la différence. Je n'ai rien perçu de mauvais en lui, il n'y avait que du souci pour ses proches et de l'amour. Angel – vous vous appelez bien Angel, n'est-ce pas ? –, votre mari vous demande pardon de ses sentiments envers Kirsten. Il sait que c'est injuste pour vous. Mais il pense que vous comprendrez. »

Je gardai le silence.

« Est-ce que j'ai bien capté votre nom ? » me demanda Rachel Garret avec une intonation de timidité et d'incertitude.

« Oui », fis-je. Je dis à Kirsten : « Laisse-moi tirer une bouffée de ta cigarette. »

— Tiens, dit-elle en me la passant. Garde-la. En principe je ne fume plus. » Elle se tourna vers Tim. « Alors ? On s'en va ? Je ne vois pas de raison de rester plus longtemps. » Elle prit son sac et son manteau.

Tim paya Rachel Garret – je ne vis pas combien, mais ce fut en liquide, pas sous forme de chèque – puis il téléphona pour appeler un taxi. Dix minutes plus tard, nous redescendions les routes en zigzag à flanc de colline pour regagner la maison de nos hôtes.

Il s'écoula un moment sans que nous parlions. Enfin, à moitié pour lui-même, Tim dit : « C'était l'églogue de Virgile dont je vous ai lu la traduction aujourd'hui. Exactement la même.

— Je me rappelle, dis-je.

— Quelle remarquable coïncidence, poursuivit Tim. Elle n'avait aucun moyen de savoir que c'est l'une de mes préférées. Bien sûr, c'est la plus célèbre de ses églogues... mais ça ne suffit pas pour donner une explication. Je n'ai jamais entendu personne d'autre la citer à part moi. C'était comme si j'entendais mes propres pensées me revenir énoncées à voix haute, quand cette femme s'est mise à s'exprimer en latin. »

Et moi... moi aussi j'avais fait la même expérience, méditai-je. La comparaison de Tim convenait à merveille, elle était d'une précision absolue.

« Tim, demandai-je, avez-vous jamais fait allusion au *Bad Luck Restaurant* devant le Dr Mason ? »

Me considérant, Tim s'étonna : « Qu'est-ce que c'est que le *Bad Luck Restaurant* ? »

— C'est là que nous avons fait connaissance, souligna Kirsten.

— Non, fit Tim. Je ne me souvenais même pas de son nom. Mais je me rappelle ce que nous avons mangé... j'avais pris des fruits de mer.

— Vous n'avez jamais parlé à personne, en aucune occasion, de Fred Hill ? demandai-je.

— Je ne connais aucun individu de ce nom, répondit Tim. Je regrette. » Il se frotta les yeux avec lassitude.

« Ces gens-là lisent dans vos pensées, intervint Kirsten. C'est de cette façon qu'ils se procurent des informations. Elle savait que j'avais des ennuis de santé. Elle sait que je me fais du souci à cause de ce voile que j'ai au poumon.

— Quel voile ? » m'étonnai-je. C'était la première fois que j'en entendais parler. « Tu as subi d'autres examens ? »

Kirsten ne répondit pas, et Tim le fit à sa place : « C'était une radio pulmonaire de routine, il y a plusieurs semaines. Elle a révélé la présence d'un voile. Mais les médecins pensent que ça ne veut rien dire.

— Si », affirma Kirsten d'une voix dure, venimeuse, « ça veut dire que je vais mourir. Tu l'as entendue, cette vieille salope.

— Tuez les messagers spartiates », observai-je.

Furieuse, Kirsten riposta d'une voix cinglante : « C'est encore une de tes remarques types pour prouver que tu es cultivée ?

— Je t'en prie, s'interposa Tim faiblement.

— Ce n'est pas sa faute, fis-je.

— Nous payons cent dollars pour nous faire annoncer que nous allons tous les deux mourir, s'écria Kirsten, et en plus, selon toi, on devrait en être reconnaissants ? » Elle me scruta avec une malveillance qui me parut proprement psychotique et dépassait tout ce que j'avais jamais vu chez elle ou chez quiconque. « Pour toi, ça va ; elle n'a rien dit de ce qui allait t'arriver, espèce de conne. Tu t'en tires à bon compte. Je vais mourir et toi tu auras Tim pour toi toute seule, une fois Jeff et moi retirés du circuit. Je crois que tu as tout combiné ; c'est toi qui es derrière tout ça ; va te faire foutre ! » Elle se pencha pour me lancer un coup de poing ; là, à l'arrière du taxi, elle chercha à me frapper. Je me reculai, horrifiée.

La saisissant des deux mains, Tim l'immobilisa contre la portière. « Si jamais je t'entends encore utiliser ce mot, menaçait-il, tu ne me reverras jamais plus.

— Espèce de bite molle », riposta Kirsten.

Ensuite ce fut le silence, troublé seulement par les cliquetis réguliers du taximètre.

« Arrêtons-nous pour prendre un verre », proposa Kirsten quand nous fûmes presque à destination. « Je n'ai pas envie de voir ces gens, je ne peux pas. Non, je vais plutôt faire des achats. » Elle dit à Tim : « On te laisse. Angel et moi allons faire des achats. Pour aujourd'hui, j'ai ma dose.

— Je ne me sens pas d'humeur à faire des achats pour le moment, dis-je.

— Je t'en prie », insista Kirsten.

Tim me dit d'une voix douce : « Acceptez pour nous rendre service à tous les deux. » Il ouvrit la porte du taxi.

« D'accord », acquiesçai-je.

Après avoir donné à Kirsten de l'argent – apparemment tout le liquide dont il disposait – Tim descendit du taxi ; un instant plus tard, nous étions au centre de la ville de Santa Barbara, le quartier commerçant, avec toutes les ravissantes petites boutiques et leurs divers objets artisanaux. Kirsten et moi prîmes place dans un bar, un endroit tranquille avec de la musique diffusée en sourdine. Par les portes ouvertes nous pouvions voir les passants déambuler dans la lumière dorée de l'après-midi.

« Quelle saleté », s'exclama Kirsten en buvant une gorgée de son verre de vodka collins. « Tu parles d'une perspective. Découvrir que tu vas mourir.

— Le Dr Garret a improvisé à partir de la mort de Jeff, dis-je.

— Comment ça ? » Elle agita le contenu de son verre.

« Jeff est revenu. C'est une donnée. Alors, Garret a inventé une raison pour justifier son retour, la plus dramatique qu'elle ait pu trouver. *Il est revenu pour une raison. Voilà pourquoi ils reviennent.* C'est un lieu commun. C'est comme... » Je fis un geste. « Comme le fantôme dans *Hamlet*. »

M'observant d'un air à la fois perplexe et ironique, Kirsten lança : « Vous autres à Berkeley vous trouvez vraiment toujours une explication intellectuelle à n'importe quoi.

— Le fantôme, qui est celui du père d'Hamlet, avertit celui-ci que Claudius est un meurtrier, que c'est lui qui l'a assassiné.

— Comment s'appelle le père d'Hamlet ?

— Dans la distribution il est juste désigné comme *le père d'Hamlet, le défunt roi*. »

Me fixant d'un regard de hibou, Kirsten affirma : « Non, son père s'appelle aussi Hamlet.

— Je te parie dix dollars que non. »

Elle tendit la main ; je topai. « Au lieu de s'intituler *Hamlet*, reprit-elle, la pièce devrait normalement s'appeler *Hamlet junior*. » Nous nous mîmes à rire. « C'est de la folie, dit-elle. Nous sommes malades d'être allés voir ce médium. Faire tout ce voyage pour... bien sûr, il y a aussi le rendez-vous de Tim avec les grosses têtes du groupe d'experts. Tu sais où il veut réellement travailler ? Ne le répète à personne, mais ce qu'il *aimerait* faire, c'est travailler pour le Centre d'études des

institutions démocratiques. Toute cette affaire du retour de Jeff... » Elle but une gorgée. « Il en pâtit beaucoup.

— Il n'est pas obligé de sortir ce livre. Il pourrait laisser tomber le projet. »

Comme si elle pensait à haute voix, Kirsten poursuivit : « Comment s'y prennent-ils, ces médiums ? C'est sûrement de la perception extrasensorielle ; ils peuvent capter les anxiétés des gens. Cette vieille chouette a deviné que j'avais un problème de santé. Ça remonte à cette foutue péritonite... c'est de notoriété publique que je l'ai eue. Les médiums du monde entier doivent tenir un fichier central, en se fondant sur les renseignements puisés dans les médias. Et mon cancer. Ils savent que je suis affligée d'un corps au rabais, comme une sorte de voiture d'occasion. Une saloperie. Dieu m'a vendu un corps qui est une saloperie.

— Tu aurais dû me parler de ce voile au poumon.

— Ça ne te regarde pas.

— Ta santé me préoccupe, je suis attachée à toi.

— Espèce de gouine, fit Kirsten. Tu n'es qu'une lesbienne. C'est pour ça que Jeff s'est tué, parce que toi et moi nous nous aimons. » Nous nous étions de nouveau mises à rire ; nous nous heurtâmes la tête l'une contre l'autre, et je passai un bras autour d'elle. « Santa Barbara est vraiment une belle ville », enchaîna-t-elle après avoir repris son sérieux. « Tu sais, peut-être que nous allons descendre vivre ici. Est-ce que tu resterais à Berkeley si Tim et moi nous nous installions ici ?

— Je ne sais pas, répondis-je.

— Toi et tes amis de Berkeley. La grande communauté d'amour libre et de libre échange sexuel. Qu'est-ce qui te retient tant à Berkeley, Angel ? Pourquoi veux-tu y rester ?

— C'est à cause de la maison », précisai-je. Et je songeai aux souvenirs de Jeff reliés à cette maison, aux courses que nous avions l'habitude de faire au libre-service d'University Avenue. « J'aime les petits cafés le long de l'avenue, dis-je. Et j'aime aussi Tilden Park. » Et le campus, me dis-je. Jamais je ne pourrai m'en libérer. Le bosquet d'eucalyptus au bas d'Oxford Lane. La bibliothèque. « Là-bas, c'est chez moi, fis-je en conclusion.

— Tu t'accoutumerais à Santa Barbara. »

Je changeai de sujet : « Tu n'aurais pas dû me traiter de conne devant Tim. Il pourrait se faire des idées.

— Si je meurs, dit Kirsten, est-ce que tu coucheras avec lui ? Je te parle sérieusement.

— Tu ne vas pas mourir.

— Le Dr Spooky dit que si.

— Le Dr Spooky prétend ça pour mériter son nom³.

— Tu crois ? En tout cas, quelle expérience étrange. » Kirsten eut un frisson. « Je le sentais, qu'elle lisait dans mon esprit, qu'elle l'incisait comme on incise un érable. En répercutant vers moi les peurs qu'elle y lisait. Est-ce que tu coucherais avec Tim ? Réponds-moi ; je t'ai dit que c'était sérieux : j'ai besoin de savoir.

— Ce serait de l'inceste.

— Pourquoi ? Oh ! bon, si tu veux. Mais... c'est déjà un péché, un péché pour lui ; alors, pourquoi ne pas y ajouter l'inceste ? Si Jeff est au ciel et qu'ils préparent une place pour moi, c'est qu'apparemment je vais aller au ciel. C'est un soulagement. Je ne sais vraiment pas comment prendre ce qu'a raconté le Dr Garret.

— Tu le prends pour ce que ça vaut : un ramassis d'idioties.

— Et pourtant c'est vrai que Jeff nous est revenu. Maintenant nous en avons la confirmation. Alors, si je dois croire ça, est-ce que je ne dois pas croire aussi au reste, à la prophétie ? »

En l'écoutant parler, un fragment de *Didon et Énée* me revint en mémoire, à la fois la musique et les paroles :

*The Trojan Prince, you know, is bound
By Fate to seek Italian ground ;
The Queen and he are now in chase*⁴.

³ *Spooky*, qui donne la chair de poule.

⁴ Le Prince troyen, vous le savez, est contraint/Par le Destin de chercher la terre italienne/La Reine et lui sont maintenant en chasse.

Pourquoi cette réminiscence ? La sorcière... Jeff avait cité ses mots ou bien c'était moi ; la musique avait fait partie de notre vie, et je pensais à Jeff maintenant, et aux choses qui nous avaient unis. Le destin, songeai-je. La prédestination ; la doctrine de l'Église, fondée sur saint Augustin et sur saint Paul. Tim m'avait dit une fois que le christianisme avait été inventé comme un moyen d'abolir la tyrannie du destin, le *fatum* antique, mais seulement pour le réintroduire sous la forme de la prédestination – une double prédestination, en fait, puisque certains sont prédestinés à l'enfer, et d'autres au paradis. La doctrine de Calvin.

« Le destin est une chose qui n'existe plus, dis-je. Il a disparu avec l'astrologie, avec l'ancien monde. C'est Tim qui me l'a expliqué. »

Kirsten répondit : « Il me l'a expliqué aussi, mais les morts ont le don de prédire l'avenir ; ils sont situés hors du temps. C'est pour ça qu'on évoque leurs esprits : pour connaître le futur. Pour eux, c'est déjà arrivé. Ils sont pareils à Dieu. Ils voient tout. Nous avons accès à ce merveilleux pouvoir surnaturel – c'est mieux que le Saint-Esprit, qui accorde aussi la faculté de prévoir l'avenir, de le prophétiser. Par cette vieille bonne femme, nous savons que Jeff a la certitude absolue que je vais mourir dans un proche avenir. Alors, comment peux-tu en douter ?

— J'en doute volontiers.

— Mais elle était au courant de l'existence du *Bad Luck Restaurant*. Tu comprends, Angel, ou bien il faut tout rejeter en bloc ou bien tout accepter ; on ne peut pas choisir. Et si nous rejetons tout, c'est que Jeff n'est pas du tout revenu parmi nous, et en ce cas nous sommes des cinglés. Par contre si nous acceptons tout, c'est qu'il est bien revenu, ce qui pour ma part me convient parfaitement, mais ça veut dire aussi qu'il faut accepter l'idée que je vais mourir. »

Et Tim aussi, pensai-je. Tu as oublié ce détail. C'est bien de toi : tu ne penses qu'à toi.

« Qu'est-ce qu'il y a ? questionna Kirsten en me dévisageant.

— Eh bien, je songeais qu'elle a annoncé également la mort de Tim.

— Tim a le Christ de son côté ; il est immortel. Tu ne savais pas ça ? Les évêques vivent à jamais. Le premier évêque – saint Pierre, j’imagine – est toujours vivant quelque part, en train de gagner sa vie. Les évêques vivent éternellement et ils se font bien payer. Moi je meurs et on ne me paie presque rien.

— Ça vaut mieux que de travailler dans un magasin de disques, dis-je.

— Pas vraiment. Au moins tout ce qui concerne ta vie est étalé au grand jour ; tu n’es pas obligée de te cacher. Ce livre de Tim... tous ceux qui le liront comprendront que lui et moi couchons ensemble. Nous étions en Angleterre ensemble ; nous avons assisté aux phénomènes ensemble. Cette prophétie faite par la vieille dame, c’est peut-être la punition de Dieu pour nos péchés. Coucher avec un évêque et mourir ; comme on disait “Voir Naples et mourir”. Tout ce que je peux dire, c’est que ça n’en valait pas la peine. J’aimerais mieux être vendeuse de disques à Berkeley comme toi... mais il faudrait que je sois jeune comme toi, si je voulais en retirer tous les profits. »

Je déclarai : « Mon mari est mort. Je n’ai pas toutes les veines.

— Oui, mais tu n’as pas la culpabilité.

— Tu parles ! Je suis bourrée de culpabilité.

— Pourquoi ? La mort de Jeff, ce n’était pas ta faute.

— Nous partageons la faute, répondis-je. Tous autant que nous sommes.

— Pour la mort de quelqu’un qui était programmé pour mourir ? On ne se tue que si c’est inscrit dans vos molécules d’A.D N., tu ne savais pas ça ? Ou alors, c’est comme un script, comme l’enseigne Éric Berne. Il est mort au moment où cela figurait dans son script.

— C’est morbide, observai-je.

— Peut-être, mais quand on vient d’apprendre qu’on est condamnée à mourir, on se sent d’humeur morbide. Toi tu n’as pas de voile au poumon et tu n’as jamais eu de cancer. Pourquoi est-ce que ce n’est pas cette vieille dame qui meurt ? Pourquoi moi et Tim ? Je trouve que c’est méchant de la part de Jeff d’avoir dit ça. Il en profite parce qu’il me haïssait de coucher avec son père. Ça va très bien avec les épingles enfoncées sous

mes ongles ; c'est de la haine, de la haine envers moi. Je sais reconnaître la haine quand elle se manifeste. J'espère que Tim le soulignera dans son livre... de toute façon il n'y a pas de problème, ce sera dit, puisque c'est moi qui rédige presque tout ; il n'a pas le temps de le faire et, si tu veux la vérité, pas non plus le talent. Toutes ses phrases s'embrouillent. Il est atteint de logorrhée, si tu veux le savoir : il n'y a qu'à l'entendre parler.

— Je ne veux rien savoir, fis-je.

— Est-ce que Tim et toi avez déjà couché ensemble ?

— Mais non, enfin ! protestai-je, stupéfaite.

— Foutaises.

— Bon Dieu, m'écriai-je, tu es cinglée.

— Tu vas dire que c'est à cause des barbituriques que je prends. »

Je la dévisageai et elle soutint mon regard, sans ciller, le visage tendu.

« Tu es cinglée, répétais-je.

— Tu as monté Tim contre moi, accusa Kirsten.

— J'ai *quoi* ?

— Il pense que Jeff serait toujours vivant si je n'avais pas été là, mais c'est lui qui a voulu qu'il y ait une liaison entre nous.

— Tu... » Je ne savais plus quoi dire. « Tes changements d'humeur deviennent de plus en plus fantasques », prononçai-je enfin.

D'une voix féroce et grinçante, Kirsten jeta : « J'y vois de plus en plus clair. Allons-y. » Elle acheva son verre et descendit de son tabouret en vacillant, tout en me souriant de toutes ses dents. « Allons faire des emplettes. Achetons des bijoux d'argent indiens importés du Mexique ; ils en vendent plein par ici. Tu me considères comme une vieille femme malade et droguée, n'est-ce pas ? Tim et moi avons discuté de l'opinion que tu as de moi. Il estime que c'est préjudiciable et diffamatoire pour moi. Il compte bien t'en parler un jour.

Prépare-toi à ça ; il va te citer la loi canonique. C'est contraire à la loi canonique de porter des faux témoignages. Il ne te juge pas bonne chrétienne ; en fait, il juge que tu n'es pas chrétienne du tout. Il ne t'aime vraiment pas. Tu ne t'en doutais pas ? »

Je ne répondis rien.

« Les chrétiens sont enclins à porter des jugements, poursuivit Kirsten, et les évêques davantage encore. Je dois vivre en supportant le fait que Tim confesse chaque semaine le péché qu'il commet en couchant avec moi ; tu sais quel effet ça fait ? C'est très pénible. Et maintenant il m'y fait aller ; je me confesse et je communie. C'est malsain. Le christianisme est malsain. J'ai envie qu'il se désiste de ses fonctions d'évêque ; je veux qu'il entre dans le secteur privé.

— Ah ? » fis-je, étonnée. Puis je compris. Tim pourrait alors afficher ouvertement ses relations avec elle. Bizarre, me dis-je, que je n'y aie pas songé plus tôt.

« Quand il travaillera pour ce groupe d'experts, dit Kirsten, il n'aura plus besoin de se dissimuler parce qu'ils s'en fichent. Ce ne sont pas des hommes d'Église ni des chrétiens... ils ne condamnent pas les gens. Ils ne pensent pas à leur salut. Je vais te dire une chose, Angel. À cause de moi, Tim est coupé de Dieu. C'est terrible pour lui et pour moi ; il doit aller prêcher tous les dimanches en sachant qu'à cause de moi il a rompu ses liens avec Dieu, comme dans le péché originel. À cause de moi, l'évêque Timothy Archer récapitule la chute primordiale, et il a choisi volontairement cette chute. Personne ne l'a poussé ; il est tombé de lui-même. C'est ma faute. J'aurais dû lui dire non la première fois qu'il m'a demandé de coucher avec lui. C'aurait été beaucoup mieux, mais je ne savais rien du christianisme ; je ne comprenais pas ce que ça signifiait pour lui, ni ce que ça finirait par signifier pour moi, à mesure que cette saleté suinterait sur moi, cette doctrine du péché originel. Dire que l'homme est né mauvais, quelle doctrine démente ; comme c'est cruel. On ne la trouve pas dans le judaïsme ; c'est saint Paul qui l'a forgée pour expliquer la crucifixion. Pour donner un sens à la mort du Christ, qui en fait n'a aucun sens. Il est mort pour rien, sauf si on croit au péché originel.

— Tu y crois maintenant ? demandai-je.

— Je crois que j'ai péché ; je ne sais pas si je suis née ainsi. Mais maintenant c'est la vérité.

— Tu as besoin d'une thérapie.

— L'Église tout entière a besoin d'une thérapie. Tous les médias savent déjà que Tim et moi couchons ensemble, et quand le livre sortira, il *faudra* qu'il résilie ses fonctions, et ça n'aura rien à voir avec sa foi ou son absence de foi dans le Christ : ce sera en rapport avec moi. C'est moi qui le force à renoncer à sa carrière, et non son manque de foi. Cette vieille folle n'a fait que me répéter ce que je savais déjà : il faut payer pour les choses qu'on fait. Ce serait aussi bien que je meure, vraiment. Ce n'est pas une vie. Chaque fois que nous allons quelque part, il faut prendre deux chambres d'hôtel séparées, et ensuite je me glisse dans la sienne en passant par le couloir... La vieille n'avait pas besoin d'être extralucide pour déceler ce qu'il y a entre nous ; nous le portons sur la figure. Bon, partons faire nos achats.

— Il faudra que tu me prêtes de l'argent, dis-je. Je n'en ai pas assez sur moi.

— C'est l'argent de l'Église épiscopale. » Elle ouvrit son sac. « Ne te gêne pas.

— Tu te détestes », commençai-je ; j'allais ajouter le mot *injustement*, mais Kirsten m'interrompit.

« Je déteste la position où je me trouve. Je déteste ce que Tim a fait de moi : il m'a donné honte de moi et de mon corps et du fait d'être une femme. Est-ce que c'est pour ça que nous avons fondé le M.E.F. ? Je n'aurais jamais imaginé que je me retrouverais dans une situation pareille, comme une putain à quarante dollars la passe. Il faudrait quelquefois qu'on se parle toi et moi, comme on se parlait autrefois avant que je sois tout le temps occupée à lui écrire ses discours et à prendre ses rendez-vous : la parfaite secrétaire qui adopte toutes les mesures pour que l'évêque ne révèle pas publiquement quel imbécile il est, quel enfant il est ; c'est moi qui ai toutes les responsabilités, et je suis traitée comme si j'étais bonne à mettre au rebut. »

Elle prit dans son sac une poignée de billets qu'elle me tendit ; je les acceptai avec un gros sentiment de culpabilité ; mais je gardai quand même l'argent. Comme l'avait dit Kirsten, il appartenait à l'Église épiscopale.

« J'ai appris une chose », dit-elle alors que nous quitions le bar pour émerger dans la lumière du jour, « c'est à lire toutes les clauses en petits caractères avant de signer.

— Ce que je peux dire sur cette vieille dame, fis-je, c'est qu'elle t'a délié la langue.

— Non... c'est le fait d'être hors de San Francisco. Jusqu'ici tu ne m'avais pas vue ailleurs. Je ne t'aime pas, je n'aime pas le fait d'être une putain de bas étage et je n'aime pas particulièrement ma vie en général. Je ne suis même pas sûre d'aimer Tim. Je ne suis pas sûre d'avoir envie de continuer avec lui. Cet appartement... Sais-tu que j'étais mieux logée avant de rencontrer Tim ? Bien sûr, je suppose que ce n'est pas ça qui compte, enfin en principe. Mais j'avais une vie qui valait la peine d'être vécue. Seulement voilà, j'étais programmée par mon A.D.N. pour me retrouver mêlée à l'existence de Tim, et aujourd'hui une espèce de vieille toquée vient m'annoncer que je vais mourir. Tu veux savoir ce que j'éprouve à cette pensée, ce que j'éprouve vraiment ? Pour moi ça n'a plus d'importance. De toute façon je le savais déjà. Elle l'a lu dans ma tête et me l'a renvoyé, tu le sais très bien. C'est la seule chose qui me reste gravée dans l'esprit à propos de cette séance : j'ai entendu quelqu'un exprimer ce que je pensais de moi et de ma vie et de ce que j'allais devenir. Ça me donne le courage d'affronter la situation et de faire ce que j'ai à faire.

— C'est-à-dire ?

— Tu le verras en temps voulu. J'ai pris une décision importante. Cette journée m'a aidée à m'éclaircir les idées. Je crois que je comprends maintenant. » Elle ne se confia pas davantage. C'était l'habitude de Kirsten de faire des mystères ; elle supposait que cela ajoutait à sa personnalité un élément de charme. En fait, il n'en était rien. Le seul résultat auquel elle parvenait, c'était d'embrouiller les choses, pour elle surtout.

J'abandonnai le sujet. Toutes deux nous partîmes en flânant, en quête d'occasions de dépenser les biens de l'Église.

Nous revînmes à San Francisco à la fin de la semaine, chargés d'achats et fatigués. L'évêque avait obtenu, officieusement, un poste auprès du groupe d'experts de Santa Barbara. Bientôt il annoncerait publiquement son intention de renoncer à son ministère dans le diocèse de Californie. Maintenant que son nouvel emploi était prévu, c'était inéluctable : il était au pied du mur. Entre-temps, Kirsten était entrée à l'hôpital pour subir de nouveaux examens.

Son appréhension l'avait rendue taciturne et morose ; j'allai la voir, mais elle avait peu de choses à dire. Pendant que j'étais assise à son chevet, mal à l'aise et souhaitant être ailleurs, elle tripotait ses cheveux sans cesser de se plaindre. Je la quittai mécontente de moi ; je semblais avoir perdu la faculté de communiquer avec elle – qui avait été ma meilleure amie – et nos rapports se dégradaient en même temps que son humeur.

Vint le moment où l'évêque reçut les épreuves de son livre traitant du retour de Jeff ; Tim s'était décidé pour le titre *Here, tyrant Death*, que je lui avais suggéré et qui provenait du *Belshazzar* de Haendel :

Here, tyrant Death, thy terror ends.

Cette allusion à la fin de la tyrannie de la mort lui avait paru adéquate.

Occupé comme toujours par de multiples tâches, il préféra porter les épreuves à Kirsten à l'hôpital pour qu'elle les relise. Lors de ma visite suivante, je la trouvai adossée à ses oreillers, une cigarette dans une main, un stylo dans l'autre, les longs feuillets des épreuves étalés sur les genoux. Il était évident au premier coup d'œil qu'elle était en rage.

« Tu imagines ça ? fit-elle en m'accueillant. Il est passé pour me les donner et il est reparti aussitôt.

— Je peux les relire à ta place, proposai-je en m'installant sur le bord du lit.

— Pas si je vomis dessus.

— Après ta mort tu travailleras encore plus dur.

— Non, je ne travaillerai plus du tout. C'est là qu'est toute la question. Pendant que je lis ce truc je ne cesse pas de me

demander : Mais qui va croire à de telles conneries ? Parce que voilà ce que c'est et pas autre chose : des conneries. Regarde. » Elle désigna un paragraphe sur l'épreuve et je me penchai pour le lire. Ma réaction correspondit à la sienne ; la prose était ampoulée, vague et désastreusement pompeuse. Il était manifeste que Tim l'avait dictée à son habituelle vitesse accélérée, comme s'il était pressé d'en finir. Et il était tout aussi manifeste qu'il ne s'était même pas relu une seule fois.

« Commence par la dernière page, suggérai-je et lis tout à l'envers. Comme ça, tu ne feras pas attention au sens.

— Je crois que je vais les laisser tomber. » Elle fit le geste d'envoyer littéralement les épreuves par terre, les rattrapant juste à temps. « D'ailleurs, est-ce que l'ordre des pages compte seulement ? On devrait les battre comme un jeu de cartes.

— Fais des ajouts, dis-je. Inscris : *Tout ça, c'est du bidon.*

Ou bien : *Et ta sœur, elle porte des chaussettes de quelle couleur ?* »

Kirsten, faisant semblant d'écrire, énonça : « *Jeff s'est manifesté à nous tout nu en se tenant la quéquette d'une main, et il chantait The stars and stripes forever.* » Maintenant nous éclatons de rire toutes les deux ; je m'écroulai contre elle, et on se retrouva dans les bras l'une de l'autre.

« Je te donne cent dollars si tu inclus ça, dis-je, presque incapable d'aligner les mots.

— Je les remettrai à l'IRA.

— Non. À l'I.R.S.

— Je ne déclare pas mes gains, fit Kirsten. Les putains n'y sont pas tenues. » Brusquement son humeur changea ; sa gaieté déclina de façon palpable. Elle me tapota doucement le bras, puis m'embrassa.

« En quel honneur cette marque d'affection ? demandai-je, touchée.

— Les médecins pensent que mon voile au poumon signifie que j'ai une tumeur.

— Oh ! non, murmurai-je.

— Si. Voilà, il n'y a rien à ajouter. » Elle me repoussa alors, avec une colère mal réprimée.

« Ils ne peuvent rien faire ? Enfin, ils ne peuvent pas ?...

— Ils peuvent opérer ; ils peuvent procéder à l'ablation du poumon.

— Et tu continues de fumer.

— C'est un peu tard pour renoncer aux cigarettes. Quelle merde. Tiens, cela soulève une question intéressante... je ne suis d'ailleurs pas la première à la poser. Quand on ressuscite d'entre les morts, est-ce qu'on ressuscite sous une forme parfaite ou bien a-t-on toutes les cicatrices, les blessures et les vices de conformation qu'on avait de son vivant ? Jésus a montré à Thomas ses blessures ; il lui a fait mettre la main dans la plaie qu'il avait au flanc. Sais-tu que l'Église est née de cette blessure ? Celle qui avait été faite d'un coup de lance. Du sang et de l'eau en ont coulé pendant qu'il était sur la croix. C'est comme un vagin, le vagin de Jésus. » Elle ne semblait pas plaisanter ; elle paraissait au contraire solennelle et pensive. « La notion mystique d'une seconde naissance spirituelle. Le Christ nous a donné naissance à tous. »

Je m'assis sur la chaise à côté du lit, sans rien dire. J'étais abasourdie et terrifiée par la nouvelle qu'elle venait de m'apprendre ; je ne parvenais pas à réagir. Kirsten, toutefois, semblait tranquille maintenant.

Ils lui ont donné des sédatifs, pensai-je. C'est ce qu'ils font quand ils annoncent ce genre de chose.

« Tu te considères comme une chrétienne maintenant ? » demandai-je finalement, incapable de trouver une idée plus appropriée.

« C'est le phénomène du renard dans son terrier, dit Kirsten. Qu'est-ce que tu penses du titre ? *Here, tyrant Death*.

— C'est moi qui l'ai choisi. »

Elle me fixa du regard intensément.

« Pourquoi me regardes-tu comme ça ? fis-je.

— Tim a dit que c'était lui qui l'avait choisi.

— En fait, oui, c'est lui. Je lui ai simplement fourni la citation. Une parmi d'autres ; je lui en avais soumis plusieurs.

— Quand était-ce ?

— Je ne sais pas. Il y a quelque temps. J'ai oublié. Pourquoi ? »

Kirsten déclara : « Je trouve ce titre affreux. J'en ai eu horreur dès que je l'ai vu. Et je ne l'ai vu pour la première fois que lorsqu'il est venu me jeter ces épreuves sur les genoux, littéralement sur les genoux. Il ne m'a jamais demandé... » Elle s'interrompit, puis écrasa sa cigarette. « Ça ressemble à l'idée que se fait un amateur de ce que doit être un titre de livre. C'est une parodie de titre de livre. Faite par quelqu'un qui n'a jamais intitulé un livre auparavant. Je suis surprise que son éditeur n'ait pas élevé d'objection.

— Tout cela est dirigé contre moi ? questionnai-je.

— Je ne sais pas. À toi d'en décider. » Elle se mit alors à examiner minutieusement les épreuves, ignorant ma présence.

« Tu veux que je m'en aille ? » demandai-je avec embarras, au bout d'un temps.

Kirsten répondit : « Ce que tu fais m'est vraiment complètement égal. » Elle continua son travail de relecture. Au bout d'un instant, elle s'arrêta pour allumer une autre cigarette. Je vis alors que le cendrier près de son lit débordait de cigarettes à demi fumées et écrasées.

Ce fut Tim qui m'apprit son suicide au téléphone. Mon petit frère était venu chez moi me rendre visite ; c'était un dimanche, et je n'avais donc pas besoin d'aller travailler. Et j'ai dû rester là au téléphone, à écouter Tim me dire que Kirsten « venait de s'en aller » ; je pouvais voir mon jeune frère, qui avait vraiment de l'affection pour Kirsten, en train d'assembler un avion modèle réduit en balsa – il devinait que Tim appelait mais bien sûr il ignorait que maintenant Kirsten, comme Jeff, était morte.

La voix de Tim résonnait à mon oreille : « Vous êtes courageuse. Je sais que vous pourrez le supporter.

— Je l'ai vu venir, fis-je.

— Oui », dit Tim. Il parlait d'une voix neutre, mais je savais qu'il avait le cœur brisé.

« Les barbituriques ? demandai-je.

— Elle en a pris... enfin, ils ne sont pas sûrs de la quantité. Elle les a absorbés et a minuté son temps. Elle a attendu. Et puis elle est venue me trouver et m'a tout raconté. Ensuite elle a perdu connaissance. » Il ajouta : « Elle devait retourner demain à l'hôpital.

— Vous avez appelé ?...

— L'ambulance est arrivée presque aussitôt, et ils l'ont emmenée. Ils ont tout tenté. Elle avait déjà assimilé la quantité maximale dans son organisme, alors ce qu'elle a absorbé était en fait une overdose.

— Oui, c'est ce qui s'est produit, répondis-je. Lui faire un lavage d'estomac ne servait à rien ; c'était déjà dans son organisme.

— Voudriez-vous venir ? demanda Tim. Votre présence me serait un réconfort.

— J'ai Harvey avec moi », dis-je.

Mon petit frère leva les yeux.

Je déclarai à son intention : « Kirsten est morte. »

« Ah ? » Il hocha la tête, puis, au bout d'un moment, se pencha de nouveau sur son modèle réduit. C'est comme dans *Wozzeck*, pensai-je. Exactement comme à la fin de *Wozzeck*. Toujours pareille à moi-même, l'intellectuelle de Berkeley, envisageant n'importe quoi en m'appuyant sur des références culturelles : opéras, romans, oratorios, poèmes – sans parler des pièces de théâtre.

Du ! Deine Mutter ist tot !

Et l'enfant de Marien, à qui l'on vient ainsi d'apprendre la mort de sa mère, ne sait que répéter :

Hopp, hopp ! Hopp, hopp ! Hopp, hopp !

Tu ne vas pas le supporter, pensai-je, si tu continues comme ça. Le petit garçon qui assemble son modèle réduit, sans rien comprendre : c'était doublement horrible, et c'était ce qui m'arrivait, à moi, maintenant.

« Je viens, dis-je à Tim. Dès que j'aurai trouvé quelqu'un pour s'occuper d'Harvey.

— Vous pourriez l'amener, proposa Tim.

— Non », fis-je en secouant la tête par réflexe.

Je priai une voisine d'accueillir Harvey pour le restant de la journée, et peu après j'étais en route pour San Francisco, roulant sur le Bay Bridge au volant de ma Honda.

Et toujours les paroles écrites par George Buchner pour l'opéra de Berg me bouillonnaient dans la tête, de façon obsessionnelle. Je me mis à pleurer tout en conduisant ; les larmes me coulaient sur les joues ; j'allumai la radio de la voiture et enfonçai touche après touche, essayant station après station. Sur une station de rock je captai un vieux morceau de Santana ; j'augmentai le volume et, tandis que la musique se répercutait à l'intérieur du petit habitacle, je poussai un hurlement. J'entendais :

You ! Your mother is dead⁵ !

Je faillis rentrer dans une grosse voiture américaine et je dus faire une embardée vers la voie située à ma droite. Ralentis, me dis-je. Nom de Dieu, deux morts, ça suffit. Tu veux en ajouter une troisième ? Alors, continue à conduire comme ça : ça en fera trois, sans compter celles des occupants de l'autre voiture. Je me souvins alors de Bill. Bill Lundborg le Dingue, qui passait sa vie dans les asiles. Est-ce que Tim l'avait appelé pour le prévenir ? Il faudra que je le lui dise, pensai-je.

Bill avec son visage rond et son air doux, cette douceur flottant autour de lui comme une odeur de trèfle nouveau, ses pantalons trop larges et sa mine béate de ruminant satisfait. Le bureau de poste va avoir droit à une nouvelle tournée de vitres cassées, méditai-je. Il va y entrer et va se mettre à tout briser jusqu'à ce qu'il ait les bras en sang. Et ensuite on va le réenfermer quelque part ; mais quelle importance pour lui puisqu'il ne connaît pas la différence ?

Comment a-t-elle pu lui faire ça ? me demandai-je. Quelle méchanceté. Quelle cruauté abyssale envers nous tous. Elle nous haïssait vraiment. C'est notre punition. Je me croirai toujours responsable ; Tim se croira toujours responsable ; et Bill aussi. Et bien entendu aucun de nous n'est fautif, même si pourtant en un sens nous le sommes tous, mais de toute façon c'est maintenant à côté de la question, c'est nul et non avenue et vide, totalement vide, comme dans « le vide infini », le sublime non-Être de Dieu.

Il y a quelque part dans *Wozzeck* un vers qu'on peut traduire, grossièrement, par « Le monde est affreux ». Oui, me dis-je en continuant à foncer sur le Bay Bridge sans me soucier de ma vitesse, ça résume tout. C'est du grand art : « Le monde est affreux. » Tout est dit. Et c'est pour nous répéter ça que nous payons les compositeurs, les peintres et les grands écrivains ; ils gagnent leur vie en aboutissant à ce constat. Quelle perspicacité incisive. Quelle intelligence pénétrante. Un rat dans un égout

⁵ *Toi ! Ta mère est morte !* (équivalent de la citation précédente de *Wozzeck* en Allemand).

pourrait vous en dire autant, s'il avait le don de la parole. Si les rats pouvaient parler, je ferais tout ce qu'ils diraient. Je connaissais une fille noire. Elle, ce n'étaient pas les rats ; les rats, c'est pour moi – pour elle, disait-elle, c'étaient les araignées ; à savoir : « Si les araignées pouvaient parler. » Une fois elle avait piqué une crise de nerfs alors qu'on était à Tilden Park et nous avons dû la reconduire chez elle. Elle était très névrosée. Mariée à un type blanc... comment s'appelait-il ? Il n'y a qu'à Berkeley qu'on voit ça.

Here, tyrant Death. C'est un excellent titre, pensai-je, pas une parodie. Et Tim qui avait oublié, à sa manière habituelle, toujours autant dans les nuages, d'en parler à Kirsten. Ou plutôt il lui avait dit qu'il l'avait trouvé. Sans doute même le croyait-il. Toutes les idées valables de l'histoire du monde avaient été élaborées par Timothy Archer. C'est lui qui avait inventé le système solaire héliocentrique. Sans lui, nous en serions restés au modèle géocentrique. Où finit l'évêque Archer et où commence Dieu ? Un bon point. Il faudrait le lui demander ; il a sûrement la réponse, il la fournira grâce à une citation tirée d'un de ses livres.

Rien ne subsiste et tout est un bordel, pensai-je. Oui, c'était un bon énoncé. À suggérer à Tim pour graver sur la pierre tombale de Kirsten. Je repensais à toutes les vacheries que je lui avais lancées, sous le couvert de la plaisanterie. Son cerveau les enregistrait et les lui régurgitait, tard la nuit quand elle ne pouvait pas dormir, pendant que Tim sommeillait auprès d'elle ; elle ne pouvait pas dormir et elle prenait de plus en plus de barbituriques, ces saletés qui l'avaient tuée ; nous savions que ça se produirait un jour : la seule question, c'était de déterminer si ce serait un accident ou une overdose délibérée, à supposer qu'il y ait une différence.

Je m'étais attendue à trouver Tim effondré, les yeux rougis. Mais à ma grande surprise, quand j'arrivai à l'appartement, il me parut plus fort, plus solide que je ne l'avais jamais vu auparavant.

Il dit en me serrant contre lui : « J'ai une grosse affaire sur les bras.

— Vous voulez parler du scandale en perspective ? demandai-je. Ce sera annoncé dans les journaux et aux informations, je suppose.

— J'ai détruit une partie de la lettre qu'elle avait laissée pour expliquer son geste. La police est venue ici. Ils ont lu ce qui restait de la lettre. Ils vont sans doute revenir. J'ai de l'influence mais je ne peux empêcher la nouvelle de circuler. Tout ce que je peux espérer, c'est que les commentaires s'en tiennent aux conjectures.

— Que disait la lettre ?

— La partie que j'ai fait disparaître ? Je ne me souviens pas. Elle n'est plus là. Cela concernait notre vie, ses sentiments envers moi. Je n'avais pas le choix.

— Je suppose que non, dis-je.

— Quant au suicide, il ne fait aucun doute. Le motif est, bien entendu, sa peur d'avoir à nouveau un cancer. Et ils savent qu'elle était sous la dépendance des barbituriques.

— C'est le mot que vous emploieriez ? demandai-je. Vous diriez qu'elle était dépendante ?

— Certainement. C'est incontestable.

— Il y a longtemps que vous le savez ?

— Depuis que je l'ai rencontrée. Depuis que je l'ai vue en absorber pour la première fois. Mais vous le saviez.

— Oui, fis-je, je le savais.

— Asseyez-vous et prenez un café », dit Tim. Il quitta le salon pour se rendre à la cuisine ; machinalement, je m'assis sur le canapé familial, en me demandant si je pourrais mettre la main sur des cigarettes quelque part dans l'appartement.

Tim réapparut. « Que prenez-vous dans votre café ?

— Je ne sais plus, dis-je. Ça n'a pas d'importance.

— Vous préférez boire un verre ?

— Non, fis-je en secouant la tête.

— Vous rendez-vous compte, déclara Tim, que cela donne raison à Rachel Garret ?

— Je sais.

— Jeff voulait avertir Kirsten.

— À ce qu'il semble.

— Et je suis le prochain qui doit mourir. »

Je levai les yeux.

« C'est ce qu'a dit Jeff, poursuivit Tim.

— Il faut croire, dis-je.

— Ce sera un combat terrible, mais je gagnerai. Je ne suivrai pas Jeff et Kirsten dans la tombe. » Il avait une intonation de dureté et d'indignation. « Le Christ est venu en ce monde pour sauver l'homme de cette règle aveugle du déterminisme. On peut modifier le futur.

— J'espère que oui.

— Mon espoir repose en Jésus-Christ, reprit Tim. *Tant que vous possédez la lumière, croyez en la lumière et vous deviendrez les fils de la lumière : Évangile selon saint Jean, XII, 36. Ne laissez pas vos cœurs se troubler. Ayez foi en Dieu, et ayez foi en moi : Évangile selon saint Jean, XIV, 1. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : Évangile selon saint Matthieu, XXIII, 39.* » Le souffle lourd de Tim soulevait sa large poitrine. Me regardant fixement, il pointa vers moi un index et continua : « Je ne vais pas m'en aller ainsi, Angel. Chacun d'eux l'a fait intentionnellement, mais ce ne sera jamais mon cas ; je ne partirai jamais comme un agneau à l'abattoir. »

Alors, vous comptez vous battre, pensai-je. Dieu soit loué.

« Prophétie ou pas, ajouta Tim. Même si Rachel Garret était la sibylle en personne, je ne marcherais pas au sacrifice comme un animal, en offrant ma gorge pour qu'elle soit tranchée. » Une flamme intense embrasait son regard. Je l'avais parfois vu ainsi quand il prononçait un sermon à la cathédrale ; on eût dit qu'il parlait avec l'autorité dont l'apôtre Pierre lui-même l'avait investi, dernier maillon d'une longue chaîne apostolique jamais rompue.

Quand nous eûmes quitté l'appartement pour aller à la cathédrale dans ma voiture, Tim me confia : « Je me fais l'effet d'avoir suivi le sort de Wallenstein quand il s'adonnait à l'astrologie, qu'il avait recours aux horoscopes.

— Vous voulez parler du Dr Garret, dis-je.

— Oui, elle et le Dr Mason ; ces gens ne sont en rien des “docteurs”. Ce n’était pas Jeff. Il n’est jamais revenu de l’autre monde. Tout cela n’a aucun fondement. C’est de la stupidité, comme le disait ce pauvre garçon, le fils de Kirsten. Oh ! Seigneur, son fils... je ne l’ai pas prévenu.

— Je m’en occuperai, dis-je.

— Cette nouvelle va l’achever, observa Tim. Non, peut-être pas. Il est peut-être plus fort que nous ne le soupçonnons. Il a su y voir clair à travers toute cette absurdité du prétendu retour de Jeff.

— Les fous disent souvent la vérité, remarquai-je.

— Alors, il devrait y avoir davantage de fous. Vous aussi, vous le saviez, mais vous n’avez rien dit.

— Il n’est pas question de savoir, répondis-je. Il est question d’évaluer.

— Mais vous n’y avez jamais cru. »

Après un silence, je déclarai : « Je n’en suis pas sûre.

— Kirsten est morte, reprit Tim, parce que nous avons cru à des absurdités. Tous les deux. Et nous y avons cru parce que nous voulions y croire. Maintenant je n’ai plus ce motif.

— Sans doute que non.

— Si nous avions regardé la vérité en face, aujourd’hui Kirsten serait en vie. Il ne me reste qu’à espérer y mettre un terme en ce moment même... et la rejoindre plus tard. Garret et Mason ont pu se rendre compte que Kirsten était malade. Ils ont abusé une femme malade et perturbée, et maintenant elle en est morte. Je les tiens pour responsables. » Il s’interrompit un instant avant de poursuivre : « J’ai cherché à faire entrer Kirsten à l’hôpital pour une cure de désintoxication. J’ai à San Francisco plusieurs amis médecins qui sont spécialisés dans ce domaine. Je savais bien à quel point elle était dépendante et je savais aussi que seuls des professionnels Pouvaient lui venir en aide. Je suis passé par là moi aussi, vous êtes au courant... à cause de l’alcool. »

Je continuai de conduire sans faire de commentaire.

« Et il est trop tard maintenant pour stopper la sortie du livre, enchaîna Tim.

— Vous ne pourriez pas téléphoner à votre éditeur et lui dire que... ?

— Non, le livre lui appartient maintenant. »

J'objectai : « C'est une maison d'édition qui a une bonne réputation. Ils vous écouteront si vous leur donnez comme instruction de ne pas mettre le livre en vente.

— Ils ont déjà expédié des matériaux de prépublication promotionnels. Ils ont mis en circulation des épreuves et des photocopies du manuscrit. Non, ce que je vais faire... » Tim réfléchit. « Je vais écrire un autre livre. Où je parlerai de la mort de Kirsten et de ma remise en cause de l'occultisme. C'est la meilleure solution.

— Moi, je continue à penser que vous feriez mieux de retirer celui-ci. »

Mais il avait déjà pris sa décision ; il secoua vigoureusement la tête. « Non, il sortira à la date prévue. On doit faire face à sa propre folie – c'est à la mienne que je fais allusion – et ensuite la rectifier. C'est ce que sera mon prochain livre : la rectification de ma folie et de ma sottise.

— De combien était l'avance ? » questionnai-je.

Me lançant un coup d'œil rapide, Tim répondit : « Pas énorme, si on tient compte des ventes potentielles. Dix mille dollars à la signature du contrat ; dix mille autres à la remise du manuscrit. Et enfin un solde de dix mille à la parution.

— Trente mille dollars, ça représente quand même une somme considérable. »

Pensif, Tim ajouta : « Je crois que je vais y ajouter une dédicace. Une dédicace à Kirsten. *In memoriam*. Et je dirai quelque chose sur mes sentiments à son égard.

— Vous pourriez la leur dédier à tous les deux, suggèrai-je. À Jeff et à Kirsten. Et dire : *Mais par la grâce de Dieu...*

— Très approprié, acquiesça Tim.

— Et vous pouvez ajouter moi et Bill, poursuivis-je. Pendant que vous y êtes. Parce que nous aussi nous sommes dans le film.

— Dans le film ?

— C'est une expression de Berkeley. À part qu'il ne s'agit pas d'un film mais de l'opéra d'Alban Berg, *Wozzeck*. Tout le monde meurt sauf le petit garçon sur son cheval de bois.

— Je vais leur dicter la dédicace par téléphone, dit Tim. Les épreuves corrigées sont déjà là-bas, à New York.

— Alors, elle a pris le temps de finir son travail de relecture ?

— Oui, répondit-il d'un ton vague.

— Elle s'en est bien tirée ? Après tout, elle ne se sentait pas tellement bien.

— Je suppose qu'elle a fait ce qu'il fallait ; je n'ai pas regardé derrière elle.

— Vous allez faire dire une messe pour elle, n'est-ce pas ? demandai-je. À la Grace Cathedral ?

— Oh ! oui. C'est une des raisons pour lesquelles je...

— Je pense que vous devriez faire venir Kiss, proposai-je. C'est un groupe de rock très estimé. D'ailleurs, vous aviez bien projeté un jour une messe rock.

— Est-ce qu'elle aimait Kiss ?

— Seulement en second après Sha Na Na, indiquai-je.

— Alors, il faudrait avoir Sha Na Na », déclara Tim. Nous nous tîmes un moment tous les deux.

« Non, plutôt le Patti Smith Group, fit-je subitement.

— J'aimerais, dit Tim, vous poser quelques questions à propos de Kirsten.

— Je suis là pour répondre à toutes les questions que vous voudrez.

— Au service funèbre, je voudrais lire certains poèmes qu'elle aimait. Pourriez-vous m'en citer plusieurs ? » Il sortit de sa poche un calepin et un stylo en or, puis attendit ma réponse.

« Il y a un très beau poème de D.H. Lawrence sur un serpent, dis-je. Elle l'aimait beaucoup. Mais ne me demandez pas de vous le réciter ; pour l'instant j'en suis incapable. Je regrette. » Je fermai furtivement les yeux en essayant d'éviter de pleurer.

À la cérémonie, l'évêque Timothy Archer lut le poème de D.H. Lawrence ; il le lut de façon magnifique et je vis combien les gens étaient émus, bien que l'assistance ne fût pas considérable. Il n'y avait pas tant de personnes qui connaissaient Kirsten Lundborg. Je ne cessais de chercher du regard son fils Bill dans la cathédrale.

Quand je lui avais téléphoné pour lui apprendre la nouvelle, il avait manifesté peu de réactions. Je pense qu'il avait prévu la mort de sa mère. À cette époque-là, il n'était pas interné et pouvait donc circuler librement, peindre des voitures ou faire ce qui lui chantait, en s'amusant à sa manière consciencieuse.

Le suicide de Kirsten chassa les toiles d'araignée qui embrumaient le cerveau de l'évêque Archer : ainsi sa mort avait-elle eu une utilité, même si cela ne compensait pas la perte que nous éprouvions. Le pouvoir dégrisant de la mort humaine, cela me fascine. Elle pèse plus que tous les mots, que tous les arguments ; elle est la force ultime. Elle contraint votre attention et votre temps. Et elle vous laisse transformé.

Que Tim arrive à puiser de la vitalité dans la mort – la mort d'une personne qu'il aimait – cela me déroutait ; je ne pouvais pas sonder le phénomène, mais c'était là le genre de trait de caractère qui faisait sa valeur en tant qu'être humain. Plus la situation empirait, plus il témoignait de vigueur ; il n'aimait pas la mort mais il ne la redoutait pas. Il la comprenait – une fois parties les toiles d'araignée. Il avait essayé la solution débile des séances médiumniques et de la superstition, et ça n'avait pas marché ; ça n'avait d'autre résultat que d'amener davantage de mort. Alors maintenant il changeait de vitesse et mettait à l'essai la rationalité. Il avait un motif profond : sa vie même avait été mise en ligne, comme un appât. Un appât pour tenter

ce que les Anciens appelaient « un sort sinistre », terme désignant la mort prématurée, la mort avant que le temps fût venu.

Les penseurs de l'Antiquité ne considéraient pas la mort en soi comme une chose mauvaise, car la mort survient pour tous ; ce qu'ils jugeaient mauvais, c'était la mort prématurée, celle qui frappe une personne qui n'a pas achevé sa tâche. Comme un fruit cueilli sur l'arbre avant d'avoir mûri, puis rejeté au loin comme étant sans intérêt – même pour la mort.

L'évêque Archer n'avait nullement achevé sa tâche et il n'entendait pas se laisser cueillir, se laisser retrancher de la vie. Il avait vu juste en constatant qu'il se laissait prendre au piège qui s'était refermé sur Wallenstein : d'abord la superstition et la crédulité, ensuite la mort transpercée par une hallebarde tenue par un capitaine anglais du nom de Walter Devereux, dont l'histoire ne se serait pas souvenue autrement (Wallenstein avait en vain demandé quartier ; mais quand la hallebarde est dans la main de l'adversaire, il est habituellement trop tard pour demander quartier). À l'instant final Wallenstein, tiré de son sommeil, avait sans doute aussi été tiré de son hébétude mentale ; je gagerais qu'à l'irruption des soldats ennemis dans sa chambre, il dut comprendre brusquement que tous les thèmes astrologiques et tous les horoscopes du monde ne lui avaient servi à rien, car il n'avait pas prévu cette issue, et il ne pouvait y échapper. La différence entre Wallenstein et Tim, toutefois, était de taille. D'abord, Tim avait l'avantage d'avoir l'exemple de Wallenstein comme précédent ; Tim avait eu l'occasion de voir où la folie peut mener les grands hommes. En second lieu, Tim était fondamentalement un réaliste, malgré les fadaises érudites qu'il débitait. Tim avait fait son entrée dans le monde avec un œil circonspect, un sens aigu de ce qui lui profitait et de ce qui lui était défavorable, de la mort de Kirsten, il avait prudemment détruit une partie de sa lettre ; ce n'était pas un sot, et il avait même réussi – chose étonnante – à dissimuler leur liaison aux médias et même à l'Église épiscopale (toute l'affaire se sut plus tard, mais Tim était mort alors et ne s'en souciait probablement pas).

Comment un homme essentiellement pragmatique – et même, aurait-on pu soutenir, opportuniste – pouvait-il s'être embarqué dans de telles absurdités ne débouchant que sur le vide ? C'est bien sûr surprenant, mais même l'absurdité avait une sorte d'utilité dans l'économie de la vie de Tim. Tim ne voulait pas être lié par les structures formelles de son rôle ; il ne se définissait pas vraiment en tant qu'évêque, pas plus qu'il ne s'était laissé définir auparavant en tant qu'avocat. Il était un homme, et il pensait à lui en tant que tel ; non un « homme » dans le sens d'« individu de sexe masculin », mais un « homme » dans le sens d'être humain vivant dans maintes sphères et se dispersant dans de multiples directions. À l'époque de ses études, il avait beaucoup appris en se penchant sur la Renaissance ; un jour il m'avait dit que la Renaissance n'avait en aucune façon renversé ou aboli le monde médiéval : *la Renaissance l'avait accompli*, même si T.S. Eliot avait pu imaginer le contraire.

Prenez par exemple (m'avait expliqué Tim) *la Divine Comédie* de Dante. Il est clair, en termes de date de composition, qu'elle émane du Moyen Age ; elle récapitule absolument la vision du monde médiévale : elle en est le plus grand couronnement. Et pourtant (bien que beaucoup de critiques ne soient pas d'accord), elle a une vaste envergure de vision qui ne peut se comparer, disons, qu'à celle de Michel-Ange qui, en fait, s'est beaucoup inspiré de thèmes de *Divine Comédie* pour ses fresques du plafond de la chapelle Sixtine. Tim estimait que le christianisme avait atteint son sommet à la Renaissance ; pour lui, la Renaissance n'était pas le triomphe du vieux monde païen sur la foi mais plutôt le plein épanouissement final de la foi, spécifiquement de la foi chrétienne ; par conséquent, raisonnait Tim, l'homme de la Renaissance (qui savait quelque chose sur tout, qui était, pour employer le terme exact, un polymathe) était le chrétien idéal, chez lui dans ce monde et dans l'autre : un parfait mélange de la matière et de l'esprit qui est pour ainsi dire de la matière divinisée. De la matière transformée mais quand même de la matière. Les deux royaumes, celui-ci et l'autre, réunis comme ils l'avaient été avant la chute.

C'était à cet idéal que Tim tendait pour sa part, c'était à lui qu'il voulait se conformer. L'individu complet, exposait-il, ne s'enferme pas dans son travail, si exaltant que soit celui-ci. Un cordonnier qui se considère uniquement comme un réparateur de chaussures se circonscrit cruellement ; un évêque, selon le même raisonnement, doit donc pénétrer dans des régions occupées par l'homme complet. L'une de ces régions était celle de la sexualité. Bien que l'opinion générale fût en désaccord avec cette vue, Tim ne s'en préoccupait pas, et il ne cédait pas. Il savait ce qui convenait à l'homme de la Renaissance et il savait que lui-même constituait cet homme dans toute son authenticité.

C'est cette volonté d'essayer toutes les idées possibles pour voir si elles convenaient qui a finalement détruit Tim Archer : cela ne fait aucun doute. Il a touché à trop d'idées, les ramassant, les examinant, les utilisant pour un temps, puis les rejetant... mais certaines de ces idées, comme possédant une vie propre, sont revenues sur lui comme un boomerang et l'ont touché. C'est de l'histoire ; c'est un fait historique. Tim est mort. Les idées n'ont pas marché. Elles l'ont trahi et ont attaqué ; elles se sont débarrassées de lui, en un sens, avant qu'il puisse se débarrasser d'elles. Une chose pourtant ne pouvait être cachée : Tim Archer se savait engagé dans un combat à mort et il était décidé à lutter farouchement. Comme il me l'avait annoncé le jour de la mort de Kirsten, il ne comptait pas se rendre. Le destin, pour avoir la peau de Tim Archer, devrait lui passer l'épée à travers le corps : jamais Tim la tournerait contre lui. Il ne se ferait pas le complice du destin vengeur, une fois qu'il l'aurait repéré. Et c'est ce qu'il venait d'accomplir : il avait distingué le destin vengeur à sa recherche. Il ne prit pas la fuite et ne coopéra pas non plus. Il resta debout et lutta, et il mourut dans cette position. Mais il fut dur à mourir, c'est-à-dire qu'il mourut en rendant des coups. Le destin dut l'assassiner.

Et, pendant que le destin cherchait comment parvenir à ses fins, le cerveau rapide de Tim était totalement engagé dans l'esquive, grâce à tous les mouvements possibles de gymnastique mentale qui détenaient peut-être en eux la force de l'inévitable. C'est probablement ce que nous entendons par le

mot « destin » ; s'il n'était pas inévitable, nous n'emploierions pas ce terme ; nous parlerions plutôt de malchance. Nous parlerions d'accidents. Avec le destin il n'y a pas d'accident ; il y a une intention. Et c'est une intention implacable, qui se rapproche de tous les côtés à la fois, comme si l'univers même de l'individu menacé était en train de se rétrécir. Finalement, il ne contient plus rien d'autre que lui et sa sinistre destinée. Il est programmé contre sa volonté pour succomber, et, dans ses efforts pour se libérer en se débattant, il succombe encore plus vite, de fatigue et de désespoir. Alors, de quelque façon que ce soit, le destin triomphe.

Beaucoup de ces choses, c'est Tim qui me les a expliquées. Ses études sur le sujet faisaient partie de son éducation chrétienne. L'ancien monde avait vu surgir les religions gréco-romaines, qui se consacraient à triompher du destin en ayant recours à un dieu au-delà des sphères planétaires, un dieu capable de court-circuiter les « influences astrales », comme on disait en ce temps-là. Pour notre part, maintenant, nous parlons de l'influence de mort contenue dans l'A.D.N. et du script psychologique calqué sur d'autres personnes, amis ou parents. C'est la même chose ; c'est le déterminisme qui vous tue quoi que vous fassiez. Une puissance extérieure à vous doit intervenir pour altérer la situation ; vous ne pouvez pas le faire vous-même, car la programmation vous pousse à accomplir l'acte qui vous détruira ; l'acte est accompli avec l'idée qu'il vous sauvera, alors qu'en fait il vous livre au sort auquel vous voulez échapper.

Tim savait tout cela. Ça ne l'a pas aidé. Mais il a fait de son mieux ; il a essayé.

Les gens qui ont l'esprit pratique ne font pas ce que Jeff et Kirsten avaient fait ; les gens qui ont l'esprit pratique luttent contre cette tendance parce que c'est une tendance romantique, une faiblesse. C'est de la passivité et de l'abandon. Tim pouvait ne pas tenir compte de la mort de son fils dans la mesure où il la considérait comme unique, en partant du principe qu'il n'y avait pas de risque de contagion ; mais quand Kirsten eut suivi le même chemin, Tim fut obligé de changer d'avis, de revenir à la mort de Jeff et de la réévaluer. Il y voyait maintenant les origines du désastre ultérieur, et il voyait ce désastre prendre

forme pour lui-même. Ce qui l'amenait à larguer toutes les notions absurdes qu'il avait amassées au début après la mort de Jeff, toutes les idées étranges et miteuses associées avec l'occulte, pour reprendre les épithètes appropriées employées par Menotti. Tim avait soudainement compris qu'il s'était assis à la table dans le petit salon de M^{me} Flora, dans le dessein d'entrer en contact avec des esprits – dans le dessein, en réalité, de s'abandonner à la folie. Désormais il se comportait de la manière qui l'avait caractérisé tout au long de sa vie : il renonçait à cette voie pour en chercher une autre ; il jetait cette cargaison pernicieuse et se mettait en quête, pour la remplacer, de quelque chose de plus stable, de plus durable et solide. Si on veut sauver le navire, il faut parfois lancer par-dessus bord la cargaison. Ce moment ne survient que lorsque le navire est en danger, ce qui était maintenant le cas de Tim. Le Dr Garret avait prononcé la malédiction sur Kirsten et sur lui. La première partie de la prophétie s'était révélée exacte. Tim pouvait donc s'attendre à être le suivant. Il existe des procédures d'urgence. Elles sont employées par ceux qui sont dans une situation désespérée et ceux qui sont astucieux. Tim était les deux. Par la force des choses. Il connaissait la différence entre le navire (qu'on ne peut pas sacrifier) et la cargaison (qu'on peut sacrifier). Il se considérait comme le navire. Et il considérait sa croyance aux esprits, au retour de son fils de l'autre monde, comme la cargaison. Cette claire distinction était son avantage. Se débarrasser de ses croyances ne compromettrait rien pour lui. Et il existait une légère chance pour que cela pût le sauver.

Je me réjouissais de cette lucidité nouvellement retrouvée de Tim. Mais j'éprouvais un profond pessimisme. J'estimais que cette lucidité était la manifestation extérieure de sa volonté de survivre. C'est une bonne chose. On ne peut condamner l'instinct de survie. Mais la seule question qui m'effrayait était : Cela ne venait-il pas trop tard ? Le temps me l'apprendrait.

Quand le navire est sauvé – s'il l'est – les possesseurs des biens jetés à la mer gagnent la vie en échange de ce qu'ils ont perdu. Tim le comprenait consciemment ou inconsciemment. Ce n'était plus le moment de gémir sur des batailles perdues ou de s'interroger sur la réalité du retour de son fils de l'autre

monde ; c'était le moment pour Tim de lutter pour sa vie. C'est ce qu'il fit, et il s'y prit du mieux qu'il le put. J'assistai à sa tentative, et quand ce fut possible je lui apportai mon aide. Elle échoua en fin de compte, mais non faute d'efforts.

Ce n'est pas de l'opportunisme. C'est un sursaut de l'être pour assurer son ultime défense. Considérer Tim dans ses derniers jours comme un homme médiocre s'adonnant à un besoin de survie animale à tout prix, en abandonnant toute conviction morale, ce serait méconnaître complètement la situation ; quand votre vie est en jeu, vous agissez de certaines façons si vous êtes intelligent, et c'est ce que fit Tim : il rejeta tout ce qui pouvait l'être, qui aurait déjà dû l'être – il montra les crocs et se proposa de mordre, et c'est ce que fait un homme dans le sens où un homme est une créature décidée à survivre, et tant pis pour la cargaison. Après la mort de Kirsten, Tim se trouvait lui-même en danger de mort imminente, et pour le comprendre dans cette période finale il faut se rendre compte que sa perception des choses était exacte. Il était, comme on dit en psychanalyse, en contact avec la réalité de la situation (comme s'il y avait une distinction entre « situation » et « réalité de la situation »). Il avait envie de vivre. Moi aussi. Et vous aussi, vraisemblablement. Alors, vous devriez pouvoir comprendre quel était l'état d'esprit de l'évêque Archer dans cette période située entre la mort de Kirsten et sa mort à lui, la première qui était un fait accompli, la seconde une éventualité menaçante mais non une réalité, pas encore du moins, même si aujourd'hui, rétrospectivement, nous pouvons la juger inévitable. Mais c'est ce qui se passe toujours quand on se place d'un point de vue rétrospectif : tout paraît inévitable, puisque tout est déjà arrivé.

Et à supposer que Tim ait considéré sa mort comme inévitable, voulue par la prophétie, voulue par la sibylle – ou par Apollon parlant par la bouche de la sibylle –, il n'en était pas moins résolu à affronter ce destin et à se battre de toutes ses forces. C'est là une attitude fort remarquable et digne d'éloge, à mon avis. Il importe peu qu'il se soit délesté des sottises auxquelles il avait cru ; fallait-il qu'il meure pelotonné en les serrant dans ses bras, les yeux fermés, sans montrer les dents ?

Non, j'en ai la ferme conviction. J'ai vu la cargaison passer par-dessus bord à l'instant où s'est réalisée la première prophétie de Rachel Garret. Et j'ai dit : Dieu merci.

Je continue toutefois de penser qu'il aurait mieux fait d'éviter la publication de ce foutu livre, affublé de ce titre dont je m'étais rendue coupable. Mais l'enjeu était de trente mille dollars, et peut-être sa décision de le laisser imprimer n'était-elle qu'une preuve de plus de son sens pratique. Je l'ignore. Certains aspects de la personnalité de Tim Archer, même aujourd'hui, demeurent pour moi un mystère.

Il y a aussi, tout simplement, que ce n'était pas le genre de Tim de faire avorter une erreur ; il préférerait la laisser se produire et déposer ensuite un amendement pour la corriger. Sauf quand sa survie physique était impliquée ; là, il allait de l'avant et calculait ses actions. L'homme qui avait passé sa vie en courant, se dépassant lui-même, se distançant comme s'il était poussé par les amphétamines qu'il avalait chaque jour, cet homme maintenant cessait d'un seul coup de courir, et se tournant pour fixer le destin, il lui disait, selon les mots qu'on prête à tort à Luther : « Je me tiens ici ; je ne peux faire autrement (*Hier steh'Ich ; Ich kann nicht anders*) ». L'ontologiste allemand Martin Heidegger a un terme pour désigner cela : la transformation de l'Être non authentique en Être réel ou *Sein*. J'ai étudié ça à l'université. Je ne pensais pas voir jamais la chose se produire, mais tel fut le cas. Et ce fut à mes yeux magnifique mais très triste, puisqu'en fin de compte cela échoua.

J'imaginai l'esprit de mon défunt mari pénétrant mes pensées et en retirant un vif amusement. De son vivant, il m'aurait fait remarquer que je me faisais de l'évêque l'image d'un cargo montrant les crocs, métaphore incohérente qui l'aurait plongé dans le ravissement pendant des jours ; j'aurais mis longtemps avant de finir d'en entendre parler. Depuis le suicide de Kirsten, je n'avais plus vraiment les idées en place ; à mon travail, quand je comparais le contenu des expéditions aux listes portées sur les factures, je prêtais à peine attention à ce que je faisais. Je m'étais repliée sur moi-même. Mes collègues et mon patron me le faisaient remarquer. Et je mangeais peu ; je

passais mon heure de déjeuner à lire Delmore Schwartz, qui, à ce qu'on m'a dit, mourut la tête dans un sac d'ordures qu'il descendait de chez lui au moment où il succomba à un arrêt cardiaque. Une belle façon pour un poète de quitter ce monde !

Le problème avec l'introspection, c'est qu'elle n'a pas de fin ; comme le rêve de Bottom dans *le Songe d'une nuit d'été*, elle est sans fond. Mes années universitaires m'avaient appris à forger les métaphores, à les manier, à les entremêler, à les servir sur un plateau ; je suis une maniaque, une droguée de la métaphore, une surculturée. Je pense trop, je lis trop, je me fais trop de souci pour les gens que j'aime. Les gens que j'aimais avaient commencé à mourir. Il n'en restait plus beaucoup ; presque tous étaient partis.

*They are all gone into the world of light !
And I alone sit lingering here ;
Their very memory is far and bright,
And my sad thoughts doth clear⁶.*

Comme l'écrivait en 1655 Henry Vaughan. Les poètes métaphysiciens mineurs du XVII^e siècle avaient constitué ma spécialité durant mes années d'études. Maintenant, après la mort de Kirsten, je revenais à eux, parce que mes pensées s'étaient tournées, comme les leurs, vers l'autre monde. Mon mari y était parti ; ma meilleure amie y était partie ; je m'attendais que Tim en fît autant bientôt, et c'est ce qui eut lieu.

Malheureusement, je me mis à voir Tim moins souvent. C'est ce qui fut pour moi le coup le plus dur. Je l'aimais vraiment, mais maintenant les liens avaient été tranchés. Tranchés par lui, puisqu'il avait renoncé à ses fonctions dans le diocèse de Californie pour aller s'installer à Santa Barbara avec le groupe d'experts ; son livre, dont je regretterai toujours la parution, était sorti et l'avait désigné aux yeux de tous comme un imbécile ; et la chose s'était combinée avec le scandale de sa

⁶ « Ils sont tous partis dans le monde de la lumière !/Et je reste seul ici languissant ;/Leur souvenir même est lointain et brillant,/Et mes tristes pensées s'éclaircissent. »

liaison secrète avec Kirsten ; les médias, malgré la falsification des preuves opérée par Tim, avaient fini par dénicher la vérité. La carrière épiscopale de Tim prit fin soudainement ; il plia bagage et quitta San Francisco, pour refaire surface dans (comme il l'avait dit) le secteur privé. Là, il pouvait avoir la paix et vivre sa vie sans être soumis aux structures répressives de la loi canonique et de la moralité chrétiennes.

Son absence créait pour moi un vide.

Un troisième élément avait contribué à mettre un terme à ses rapports avec l'Église épiscopale, à savoir les fameux documents zadokites, que Tim ne pouvait pas se borner à laisser en plan. N'étant plus concerné par Kirsten, puisqu'elle était morte, ni par l'occultisme, puisqu'il en admettait la fausseté, il concentrait maintenant toute sa crédulité sur les écrits de cette ancienne secte juive, déclarant comme il le faisait dans des discours, des articles et des interviews que c'était ici, sans nul doute, que résidaient les véritables origines des enseignements de Jésus. Tim était incapable de laisser les ennuis derrière lui. Les ennuis et lui étaient intimement liés.

Je me tenais au courant des activités de Tim en lisant les journaux et les magazines ; je n'avais de contacts avec lui que par procuration ; mais je n'avais plus de relations directes et personnelles avec lui. Pour moi c'était une tragédie pire peut-être que la perte de Jeff et de Kirsten, bien que je n'en aie jamais parlé à personne, pas même à mes psychanalystes. J'avais également perdu de vue Bill Lundborg ; il était sorti de ma vie en échouant dans un hôpital psychiatrique, et je n'avais plus entendu parler de lui. J'avais essayé de retrouver sa trace, sans succès, et j'y avais renoncé.

J'avais donc perdu tous les gens que je connaissais, aussi le temps était-il venu pour moi de nouer de nouvelles relations. J'avais décidé que la vente des disques était devenue pour moi plus qu'un travail : une vocation. En l'espace d'un an, j'avais accédé au poste de gérante de Musik Shop. Les propriétaires me laissaient les mains entièrement libres en ce qui concernait les commandes, et les représentants des diverses marques le savaient. Ce qui me valait de nombreuses invitations au restaurant et des rencontres intéressantes. Je commençai à

sortir de ma coquille, à fréquenter davantage les gens ; je finis par me retrouver nantie d'un petit ami, si on peut supporter d'employer un terme aussi rétro (il n'aurait jamais été utilisé à Berkeley). « Amant » est, je suppose, le mot qui convient. Je permis à Hampton de venir habiter chez moi, dans la maison que nous avions achetée avec Jeff, et j'entamai ce que j'espérais être une nouvelle vie.

Le livre de Tim ne s'était pas vendu aussi bien qu'on s'y était attendu ; j'avais vu des invendus soldés dans la plupart des librairies proches de Sather Gate. Il coûtait trop cher et radotait trop ; il aurait mieux valu qu'il l'abrège, dans la mesure où il l'avait lui-même rédigé – la plus grande partie du texte, quand je finis par me décider à le lire, me frappa comme devant être de la main de Kirsten ; tout au moins c'était elle qui avait fait la mouture finale, fondée certainement sur un premier jet dicté au lance-pierres par Tim. C'était ce qu'elle m'avait dit et tel était probablement le cas. Quant à Tim, il ne devait jamais donner suite à son projet d'écrire un autre ouvrage qui rectifierait le tir, contrairement à ce qu'il m'avait promis.

Un dimanche matin, alors qu'Hampton et moi étions installés au salon, en train de fumer un joint et de regarder les dessins animés pour enfants à la télé, je reçus un coup de fil – fort inattendu – de Tim.

« Salut, Angel, dit-il de sa voix chaleureuse. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Non, pas du tout », parvins-je à répondre, tout en me demandant si j'entendais bien la voix de Tim ou si, sous l'influence de l'herbe, je rêvais. « Comment allez-vous ? J'ai été...

— La raison de mon appel », interrompit Tim, comme si je n'avais pas parlé, comme s'il ne m'avait pas entendue, « est que je viens à Berkeley la semaine prochaine pour assister à une conférence, et que j'aimerais qu'on se retrouve quelque part.

— J'en serais ravie, fis-je avec un plaisir immense.

— Pourrions-nous dîner ensemble ? Vous connaissez les restaurants de Berkeley mieux que moi ; je vous laisserai choisir celui que vous voudrez. » Il eut un petit rire. « Ce sera merveilleux de vous revoir. Comme au bon vieux temps. »

Je lui demandai, de façon hésitante, comment il allait.

« Ici tout se passe très bien, dit-il. Je suis extrêmement occupé. Je m'envole pour Israël le mois prochain ; je voulais vous en parler.

— Ah ? fis-je. C'est intéressant.

— Je vais visiter le *wadi*, poursuivit Tim. L'endroit où on a trouvé les documents zadokites. Ils ont tous été traduits maintenant. Certains des derniers fragments se sont révélés extrêmement intéressants. Mais je vous en dirai davantage quand je vous verrai.

— Oui », dis-je, alléchée par le sujet ; comme toujours, l'enthousiasme de Tim était contagieux. « J'ai lu un long article dans le *Scientific American* ; il paraît que dans les derniers fragments...

— Je passe vous prendre mercredi soir, enchaîna Tim. Chez vous. Mettez-vous en tenue de soirée si vous voulez.

— Vous vous rappelez...

— Oh ! bien sûr ; je me rappelle où vous habitez. »

Il me paraissait débiter les mots à une cadence ultra-rapide. Ou bien était-ce l'herbe qui affectait mon sens de la durée ? Non, au contraire, l'herbe m'aurait donné une impression de ralentissement. Affolée, je dis : « Mercredi soir je travaille au magasin... »

Toujours comme s'il ne m'avait pas entendue, Tim déclara : « Aux environs de 8 heures. Alors, à bientôt. Au revoir, ma chérie. » Clic. Il avait raccroché.

Merde, me dis-je. Je travaille jusqu'à 9 heures mercredi soir. Bon, il faudra que je me fasse remplacer par un employé. Je ne vais pas rater ce repas avec Tim avant son départ pour Israël. Je me demandai alors combien de temps il allait séjourner là-bas. Sans doute quelque temps. Il y était allé une fois, et il avait planté un cèdre ; je me rappelais ce détail : les médias l'avaient souligné.

« Qui était-ce ? » demanda Hampton, assis en jean et tee-shirt devant le téléviseur : mon petit ami grand et maigre à l'humour acerbe, avec ses cheveux noirs et raides et ses lunettes.

« Mon beau-père, dis-je. Mon ancien beau-père.

— Le père de Jeff », dit Hampton en hochant la tête. Il eut un sourire torve. « J'ai une idée sur ce qu'on devrait faire aux gens qui se suicident. Il faudrait qu'il y ait une loi imposant de costumer les suicidés en clowns. Et de les photographier dans cette tenue. Et de publier la photo dans le journal. Comme Sylvia Plath. Surtout Sylvia Plath. » Hampton entreprit alors de raconter comment Sylvia Plath et ses amies – à en croire les fantaisies imaginatives dont il faisait preuve – avaient pour habitude de jouer à des jeux consistant à s'enfoncer, chacune à tour de rôle, la tête dans le four de la cuisinière après avoir ouvert le gaz, pour voir qui y resterait le plus longtemps, cependant que toutes ricanaient et pouffaient de rire.

« Tu n'es pas drôle », déclarai-je en quittant la pièce pour me rendre dans la cuisine.

Hampton me cria : « Tu ne vas pas te mettre la tête dans le four, non ? »

— Va te faire foutre, lançai-je.

— ... avec un gros nez de caoutchouc rouge en forme de boule », ronronnait Hampton ; sa voix et le vacarme de la télévision m'assaillaient ; je me plaquai les paumes contre les oreilles. « Hé ! sors-toi la tête du four ! » appela Hampton.

Je regagnai le salon et éteignis la télévision ; me tournant face à Hampton, je lui dis : « Ces deux êtres étaient très malheureux. Il n'y a pas de quoi rire de ceux qui souffrent tant. »

Souriant, Hampton se balançait d'avant en arrière, avant de se coucher en boule par terre. « Et de grosses mains flasques, dit-il. Des mains de clown. »

J'ouvris la porte d'entrée. « À tout à l'heure. Je vais faire un tour. » Je claquai la porte derrière moi.

Hampton la rouvrit et, mettant ses mains en porte-voix, il me héla : « Oh ! oh ! Je me mets la tête dans le four. Tu crois que la baby-sitter arrivera ici à temps ? On parie ? »

Je me détournai de lui et poursuivis mon chemin.

Tout en marchant, je repensai à Tim et à Israël en essayant de m'imaginer le pays, le climat chaud, le désert et les rochers, les kibboutzim. Les gens labourant la terre qui avait été travaillée depuis des milliers d'années par les juifs, bien avant la

venue du Christ. Peut-être, à leur contact, l'attention de Tim se reportera-t-elle au ras du sol, pensai-je. En se détournant de toutes ces histoires métaphysiques. Peut-être se reportera-t-elle au niveau du réel, là où est sa place.

J'en doutais, mais je me trompais peut-être. Je me dis alors que j'aurais voulu partir avec Tim – quitter mon travail au magasin de disques, rompre les amarres et m'en aller. Peut-être ne jamais revenir. Rester pour toujours en Israël. Devenir citoyenne de ce pays. Me convertir au judaïsme. S'ils voulaient bien de moi. Tim pourrait probablement arranger la chose. Peut-être qu'en Israël j'arrêteraï d'entremêler des métaphores et de me souvenir de poèmes. Peut-être mon esprit cesserait-il de tenter de résoudre les problèmes à l'aide de mots recyclés. De phrases usagées, de lambeaux arrachés çà et là : fragments issus de mes années d'études où j'avais mémorisé sans comprendre, compris sans appliquer, appliqué sans jamais aboutir à un résultat. Je suis la spectatrice de la destruction de ceux que j'aime, me dis-je. J'inscris sur un bloc-notes les noms de ceux qui meurent, et je ne suis arrivée à en sauver aucun.

Je vais demander à Tim si je peux l'accompagner, décidai-je. Tim dira non – il ne peut dire autre chose que non – mais je le lui demanderai quand même.

Pour enraciner Tim dans la réalité, pensai-je, il faudrait d'abord qu'ils attirent son attention, et s'il est toujours sous l'effet des amphétamines ça leur sera impossible ; son esprit tournera en roue libre dans le vide, occupé à concevoir les grands modèles des cieux... ils essaieront et, comme moi, ils échoueront. Mais si je viens avec lui, je pourrai peut-être apporter mon aide, méditai-je ; les Israéliens et moi, nous parviendrons peut-être à réussir ce que je ne peux faire à moi toute seule ; je dirigerai leur attention vers lui et eux, à leur tour, dirigeront son attention vers le sol sous leurs pieds. Bon sang, me dis-je, il faut que j'aïlle avec lui. C'est essentiel. Parce qu'ils n'auront pas le temps de saisir le problème. Il va parcourir leur pays en tous sens, tantôt ici, tantôt là, sans jamais prendre le temps de s'arrêter, sans les laisser...

Une voiture m'adressa un coup d'avertisseur ; je m'étais aventurée sur la chaussée, traversant sans m'en rendre compte, sans regarder.

« Excusez-moi », dis-je au conducteur qui me dévisageait d'un regard furibond.

Je ne vaudrais pas mieux que Tim, me rendis-je compte. Je ne serais d'aucune aide en Israël. Mais quand même, pensai-je encore, j'aimerais bien y aller.

13

Le mercredi soir, Tim vint me chercher au volant d'une Pontiac de location. Je portais une robe bustier noire et un petit sac en perles ; j'avais une fleur dans les cheveux, et Tim, qui me regardait tout en me tenant ouverte la porte de la voiture, me fit remarquer que j'avais l'air ravissante.

« Merci », dis-je en me sentant embarrassée.

J'avais choisi un restaurant chinois qui venait d'ouvrir sur University Avenue. Je n'y étais jamais allée, mais des clients de Musik Shop m'avaient dit que c'était ce qu'il y avait de mieux comme nouvel endroit où manger en ville.

« Vous avez toujours eu ce genre de coiffure ? » s'enquit Tim pendant que l'hôtesse nous menait à notre table.

« Je me la suis faite pour ce soir », expliquai-je. Je lui fis voir mes boucles d'oreilles. « Jeff me les avait données il y a des années. D'habitude je ne les mets pas ; j'ai toujours peur d'en perdre une.

— Vous avez un peu maigri. » Il écarta ma chaise pour que j'y prenne place et je m'assis avec nervosité.

« C'est le travail. Je passe des commandes jusque tard dans la soirée.

— Que devient le cabinet d'avocats ? »

Je rectifiai : « Je dirige un magasin de disques.

— Ah ! oui, fit Tim. Vous m'aviez procuré cet album de *Fidelio*. Je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de l'écouter... » Il ouvrit alors son menu et s'absorba dans sa lecture, détournant son attention de moi. Comme cette attention se disperse rapidement, pensai-je. Ou plutôt altère son centre d'intérêt. Ce n'est pas l'attention qui change ; c'est l'objet de cette attention. Il doit vivre dans un monde perpétuellement changeant, comme le flux d'Héraclite.

J'étais contente de voir Tim porter ses vêtements ecclésiastiques. Est-ce que c'est légal ? me demandai-je. Ma foi, ce n'est pas mon affaire. Je pris mon menu. C'était de la cuisine de style mandarin, pas de la cantonaise ; ce ne serait pas douceâtre mais épicé et pimenté, avec beaucoup d'amandes et de noisettes. J'en avais l'eau à la bouche, et j'étais très heureuse de me retrouver en compagnie de mon ami.

« Angel, déclara Tim à brûle-pourpoint, venez avec moi en Israël.

— Quoi ? m'exclamai-je en le dévisageant.

— Vous serez ma secrétaire. »

Les yeux toujours fixés sur lui, je dis : « Je prendrais la place de Kirsten, vous voulez dire ? » Je me mis alors à trembler. Un serveur se présenta ; je lui fis signe de s'éloigner.

« Bonsoir. Est-ce que vous aimeriez prendre un cocktail ? » demanda le serveur, ignorant mon geste.

« Partez », lui dis-je d'une voix menaçante. « Quel casse-pieds, dis-je à Tim. Mais de quoi parlez-vous ? Quel genre de... ?

— Vous seriez ma secrétaire, rien d'autre. Je ne pensais pas à des rapports personnels. Qu'alliez-vous imaginer ? Que je vous demandais de devenir ma maîtresse ? J'ai simplement besoin de quelqu'un pour faire le travail de Kirsten ; je m'aperçois que je ne m'en sors pas sans elle.

— Bon Dieu ! m'exclamai-je. Je croyais effectivement que vous me proposiez de coucher avec vous.

— C'est absolument hors de question », répondit Tim de son ton sévère et ferme qui signifiait qu'il ne plaisantait pas. Et même qu'en fait il désapprouvait. « Je vous considère toujours comme ma belle-fille.

— Je ne peux pas, puisque je dois m'occuper du magasin de disques.

— Mon budget me permet pas mal de dépenses ; je peux sans doute vous payer aussi bien que votre cabinet d'avocats... » Il se reprit. « Que votre magasin de disques.

— Laissez-moi le temps d'y réfléchir. » Je fis un nouveau signe au serveur pour le faire venir. « Un martini gin, lui dis-je. Rien pour l'évêque. »

Tim eut un sourire désabusé. « Je ne suis plus évêque, observa-t-il.

— Non, fis-je. Je ne peux pas aller en Israël avec vous. J'ai trop de liens qui me retiennent ici. »

D'une voix calme, Tim déclara : « Si vous ne m'accompagnez pas, jamais je ne... » Il s'interrompit. « J'ai revu le Dr Garret, reprit-il. Récemment. Jeff est revenu une nouvelle fois de l'autre monde. Il dit que, si je ne vous emmène pas en Israël avec moi, je mourrai là-bas.

— C'est de l'absurdité pure et simple, lançai-je. De l'idiotie absolue. Je croyais que vous aviez renoncé à tout ça.

— Il s'est produit encore d'autres phénomènes. » Il n'entra pas dans les détails ; je vis que son visage était tendu et pâle.

J'allongeai le bras pour prendre la main de Tim. « Ne parlez pas avec Garret. Parlez avec moi. Moi, je vous dis : Partez en Israël et envoyez promener cette vieille bonne femme. Ce n'est pas Jeff qui s'exprime ; c'est elle. Vous le savez bien.

— Les pendules, dit Tim. Elles se sont toutes arrêtées à l'heure de la mort de Kirsten.

— Ce n'est pas une raison pour...

— Je pense que ce sont eux deux, poursuivit Tim.

— Allez en Israël, insistai-je. Parlez avec les gens de là-bas, avec les citoyens d'Israël. S'il a jamais existé des gens ancrés dans la réalité...

— Je n'en aurai pas beaucoup le temps. Je dois aller directement jusqu'au désert de la mer Morte et trouver le wadi. Je dois être revenu à temps pour rencontrer Buckminster Fuller. Je crois que c'est bien ce nom-là, celui de l'homme avec qui j'ai rendez-vous. » Il tapota son veston. « C'est écrit dans mon agenda. » Sa voix s'estompa.

« J'avais l'impression que Buckminster Fuller était quelqu'un de mort, dis-je.

— Non, vous vous trompez, bien sûr. » Il me regarda ; je lui rendis son regard, puis, peu à peu, nous nous mîmes tous deux à rire.

« Vous voyez ? » fis-je en lui tenant toujours la main. « Je ne vous serais d'aucune aide.

— Ils disent que si, objecta Tim. Jeff et Kirsten.

— Tim, protestai-je, souvenez-vous de Wallenstein.
— J'ai le choix, dit Tim d'une voix basse mais claire et vive, entre croire à une chose impossible et stupide, d'une part, et... » Il se tut.

« Et ne pas y croire, complétai-je.

— Wallenstein a été tué, dit Tim.

— Personne ne va vous tuer.

— J'ai peur, continua-t-il.

— Tim, repris-je, cette saloperie d'occultisme est la pire des choses. Je le sais. Croyez-moi. C'est ce qui a tué Kirsten. Vous l'aviez compris le jour où elle est morte ; vous vous rappelez ? Vous ne pouvez pas revenir à toutes ces imbécillités. Vous reperdriez tout le terrain que...

— Mieux vaut être un chien vivant, dit Tim d'une voix grinçante, qu'un lion mort. Je veux dire qu'il vaut mieux croire à une absurdité que d'être réaliste, sceptique, scientifique et rationnel et d'aller mourir en Israël.

— Alors, n'y allez pas, tout simplement.

— Ce que j'ai besoin de savoir est là-bas au *wadi*. Ce que j'ai besoin de trouver. *L'anokhi*, Angel ; le champignon. Il est quelque part là-bas et ce champignon est le Christ. Le véritable Christ, pour qui parlait Jésus. Jésus était le messager de l'*anokhi* qui est le vrai pouvoir saint, la vraie source. Je veux le voir ; je veux le trouver. Il pousse dans les grottes. Je le sais.

— Non, il y poussait autrefois.

— Il est là-bas maintenant. Le Christ est là-bas maintenant. Le Christ a le pouvoir de briser l'étreinte du destin. Ma seule chance de survivre, c'est que quelqu'un brise l'étreinte du destin et me permette d'y échapper ; sinon, je suivrai la même voie que Jeff et Kirsten. C'est ce que fait le Christ ; il désarçonne les anciennes puissances planétaires. Saint Paul le mentionne dans ses *Lettres de captivité*... Le Christ s'élève de sphère en sphère. » À nouveau sa voix se réduisit à un murmure morne.

« Vous parlez de magie.

— Je parle de Dieu !

— Dieu est partout.

— Dieu est au *wadi*. La parousie, la Divine Présence. Elle était là pour les zadokites ; elle y est encore maintenant. Le

pouvoir du destin est, dans son essence, le pouvoir du monde, et seul Dieu, exprimé sous la forme du Christ, peut faire sauter le pouvoir du monde. Il est écrit que je vais mourir, sauf si le sang et le corps du Christ me sauvent : c'est écrit dans le *Livre des Tisseurs*. » Il expliqua : « Les documents zadokites parlent d'un livre où l'avenir de chaque être humain est écrit depuis avant la création. C'est le *Livre des Tisseurs* ; un peu l'équivalent de la Torah. Les Tisseurs sont le destin personnifié, comme les Normes de la mythologie germanique. Ils tissent le sort des hommes. Seul le Christ, en tant que représentant de Dieu sur Terre, peut se saisir du *Livre des Tisseurs* pour le lire, transmettre l'information à l'individu concerné, l'avertir de son destin et ensuite, grâce à son infinie sagesse, l'instruire de la manière dont ce destin peut être évité. De la voie qui permet d'en sortir. » Il garda un instant le silence avant de reprendre : « Il vaudrait mieux commander notre repas. Il y a des gens qui attendent. »

Je déclarai : « C'est comme Prométhée dérobant le secret du feu pour en faire bénéficier l'homme. Le Christ s'empare du *Livre des Tisseurs*, il le lit et il informe l'homme pour le sauver.

— Oui, acquiesça Tim. C'est à peu près le même mythe. À cela près que ce n'est pas un mythe : le Christ existe réellement. En tant qu'esprit, là-bas au *wadi*.

— Je ne peux pas vous accompagner, dis-je, et je le regrette. Il faudra que vous y alliez seul, et alors vous verrez que le Dr Garret exploite vos peurs comme elle l'a fait pour celles de Kirsten.

— Vous pourriez conduire la voiture.

— Vous trouverez sur place des chauffeurs qui connaissent le désert de la mer Morte. Ce n'est même pas mon cas.

— Vous avez pourtant un sens de l'orientation qui est excellent.

— Non, je me perds. Je me suis perdue. Je suis perdue à l'heure qu'il est. J'aimerais bien y aller avec vous, mais j'ai mon travail, ma vie, mes amis ; je n'ai pas envie de quitter Berkeley – j'y suis chez moi. Je suis désolée, mais c'est la vérité. Berkeley est l'endroit où j'ai toujours vécu. Je ne me sens pas prête à en partir pour le moment. Plus tard, peut-être. » On me servit mon

martini ; je l'avalai d'une seule traite, en une gorgée spasmodique qui me coupa le souffle.

Tim reprit la parole : « L'*anokhi* est la pure conscience de Dieu. C'est par conséquent Haggis Sophia, la Sagesse de Dieu. Seule cette sagesse, qui est absolue, peut lire le *Livre des Tisseurs*. Elle ne peut changer ce qui est écrit, mais elle peut discerner le moyen de ruser avec le Livre. Ce qui est écrit, en revanche, est fixé une fois pour toutes et ne changera jamais. » Il semblait maintenant abattu, comme s'il avait commencé à abandonner. « J'ai besoin de cette sagesse, Angel. Il n'y a qu'elle qui puisse m'aider.

— Vous êtes comme Satan », commençai-je, puis je me rendis compte que le gin m'avait assommée d'un seul coup ; ce n'était pas ce que j'avais eu l'intention de dire.

« Non », répondit Tim, puis il opina de la tête. « Si, vous avez raison. Je suis comme lui.

— Je regrette d'avoir dit ça, fis-je.

— Je ne veux pas être tué comme un animal. Si ce qui est écrit peut être déchiffré, on peut trouver une réponse. Le Christ a le pouvoir de la trouver – le Christ, Haggis Sophia. Ils sont assimilés depuis l'hypostase de l'Ancien Testament jusqu'au Nouveau. » Mais je pouvais constater qu'il avait renoncé ; il lui était impossible de me faire changer d'avis et il le savait. « Pourquoi, Angel ? demanda-t-il. Pourquoi refusez-vous de venir ?

— Parce que, rétorquai-je, je ne tiens pas à perdre la vie dans le désert de la mer Morte.

— C'est bon. J'irai seul.

— Il faut que quelqu'un survive à tout ça », dis-je.

Tim hocha la tête. « Je veux que ce soit vous qui surviviez, Angel. Alors, restez ici. Excusez-moi de vous avoir...

— Il faut simplement que vous me pardonniez », dis-je.

Il eut un sourire mélancolique. « Vous auriez pu voyager à dos de chameau.

— Ils sentent mauvais, répliquai-je. Ou du moins c'est ce que j'ai entendu dire.

— Si je trouve l'*anokhi*, j'aurai accès à la sagesse de Dieu. Après qu'il a été absent du monde depuis plus de deux mille

ans. C'est de cela que parlent les documents zadokites, de cette sagesse qui nous était jadis ouverte. Pensez à ce que cela représenterait ! »

Le serveur s'approcha de notre table en nous demandant si nous étions prêts à commander. Je répondis que oui ; mais Tim leva la tête vers lui avec confusion, comme s'il avait complètement oublié ce qui l'environnait. La désorientation dont il faisait preuve me fendait le cœur. Mais j'avais pris ma décision. Les structures de mon existence signifiaient trop de choses pour moi ; et, plus que tout, je redoutais de me retrouver mêlée à l'intimité de cet homme : c'est ce qui avait coûté la vie à Kirsten, et, de manière plus subtile, à mon mari. Je voulais maintenant que tout cela fût derrière moi ; j'avais repris le départ ; je ne voulais plus regarder en arrière.

Tristement, sans enthousiasme, Tim indiqua au serveur ce qu'il fallait lui apporter comme plats ; il paraissait désormais oublieux de ma présence, comme si je n'étais plus qu'une ombre. Je me reportai à mon menu, et je vis en lui ce que je voulais. Ce que je voulais était immédiat, fixe, réel, tangible : ça faisait partie du monde et ça pouvait être touché ou pris à pleines mains ; cela impliquait ma maison et mon travail, et cela m'imposait de bannir définitivement de mon esprit des idées à propos d'autres idées, régressant en spirale à l'infini.

Quand nous fûmes servis, il apparut que la cuisine était remarquable. Nous mangeâmes avec plaisir, Tim et moi. Mes clients ne m'avaient pas trompée.

« Fâché contre moi ? » demandai-je quand nous eûmes terminé.

« Non. Heureux parce que vous allez survivre. Et parce que vous resterez telle que vous êtes. » Il pointa alors l'index vers moi, avec sur le visage une expression impérieuse. « Mais si je trouve ce que je cherche, *je changerai*. Je ne resterai pas tel que je suis. J'ai lu tous les documents et la réponse n'y est pas ; les documents indiquent l'existence de la réponse et son emplacement, mais ils ne la formulent pas. Elle est au *wadi*. Je

prends un risque, mais ça en vaut la peine. Je prends ce risque sans hésiter, car si je découvre l'*anokhi*, je saurai enfin ce qui fait que ça en vaut la peine. »

Brusquement, saisie d'une inspiration, je m'exclamai : « Vous m'avez menti tout à l'heure. Il ne s'est pas produit d'autres phénomènes.

— C'est exact.

— Et vous n'êtes pas retourné voir Rachel Garret.

— Exact. » Il ne semblait ni contrit ni embarrassé.

« C'était pour m'inciter à aller avec vous.

— J'avais envie que vous veniez. Vous auriez pu conduire. Sans vous... j'ai bien peur peut-être de ne pas trouver ce que je cherche. » Il eut un sourire.

« Ça alors, lançai-je. Quand je pense que je vous ai cru.

— J'ai fait des rêves, précisa Tim. Des rêves assez perturbants. Mais il n'y a pas eu d'épingles sous mes ongles. Pas de cheveux roussis. Pas de pendules arrêtées. »

Je murmurai d'une voix entrecoupée : « Vous aviez donc tellement le désir que je vous accompagne. » L'espace d'un instant, je ressentis une impulsion profonde en moi, un besoin de partir. « Et vous pensiez aussi que ce serait bon pour moi, ajoutai-je.

— Oui. Mais vous ne viendrez pas. C'est clair et net. Enfin... » Il eut son vieux sourire familier, son sourire sagace. « J'aurai quand même essayé.

— Ça veut dire que je m'encroûte, alors ? En voulant continuer de vivre à Berkeley ?

— Non. Vous êtes une étudiante professionnelle, c'est tout.

— Je gère un magasin de disques.

— Mais vos clients sont les étudiants et le personnel de la faculté. Vous êtes restée attachée par un lien à l'université. Vous n'avez pas rompu le cordon ombilical. Tant que vous ne l'aurez pas fait, vous ne serez jamais pleinement une adulte.

— Je suis née la nuit où j'ai bu du bourbon en lisant *la Divine Comédie*. Quand j'ai eu cet abcès à une dent.

— Vous avez *commencé* à naître. Vous avez su que vous étiez en train de naître. Mais c'est seulement si vous étiez venue en Israël que votre naissance aurait eu lieu, là-bas dans le désert de

la mer Morte. C'est là que la vie spirituelle de l'homme a débuté, au mont Sinaï, avec Moïse. Les paroles d'*Ehyeh...* la Théophanie. Le plus grand moment de l'histoire de l'humanité.

— Je serais presque prête à partir, dis-je.

— Eh bien, allez-y », fit-il en tendant la main vers moi.

J'avouai avec simplicité : « Mais j'ai peur.

— C'est là le problème, observa Tim. C'est l'héritage du passé : la mort de Jeff et la mort de Kirsten. C'est maintenant sur vous en permanence : la peur de vivre.

— Mieux vaut être un chien vivant..., entamai-je.

— Mais, remarqua Tim, vous n'êtes pas véritablement en vie. Puisque vous n'êtes pas encore venue au monde. C'est ce qu'entendait Jésus par le terme de seconde naissance, la naissance dans et par l'Esprit : la naissance venue d'En Haut. Voilà ce qu'il y a dans le désert. Voilà ce que je vais y trouver.

— Trouvez-le, dis-je, mais trouvez-le sans moi.

— *Celui qui perd sa vie...*

— Ne me citez plus la Bible, interrompis-je. J'ai entendu assez de citations, que ce soit les miennes ou celles des autres. D'accord ? »

Solennellement, sans parler, nous nous serrâmes la main. Puis Tim eut un petit sourire ; après l'avoir gardée un instant serrée dans la sienne, il lâcha ma main, puis il consulta sa montre en or. « Il faut que je vous ramène. J'ai encore un rendez-vous ce soir. Vous comprenez ; vous me connaissez.

— Oui, dis-je. Ça ne fait rien. » Et je continuai : « Vous êtes un maître stratège, Tim. J'ai assisté à votre rencontre avec Kirsten. Vous avez tout fait pour me convaincre, ce soir. » Et vous avez bien failli réussir à me persuader, me dis-je. Quelques minutes de plus... et j'aurais cédé. Il aurait suffi que vous insistiez juste un peu plus.

« C'est mon métier de sauver les âmes », déclara Tim énigmatiquement. Je ne pus discerner s'il parlait sérieusement ou avec ironie ; j'en fus tout bonnement incapable. « Votre âme mérite d'être sauvée », ajouta-t-il en se levant de table. « Je suis navré de vous faire partir en hâte, mais il faut vraiment que nous y allions. »

Vous êtes toujours pressé, pensai-je en me levant à mon tour. « C'était un merveilleux dîner, dis-je.

— Ah bon ? Je n'ai pas remarqué ; j'étais préoccupé, apparemment. J'ai tant de choses à finir avant mon départ pour Israël. Maintenant que je n'ai plus Kirsten avec moi pour s'occuper de tous les détails... elle faisait du tellement bon travail.

— Vous trouverez quelqu'un.

— Je croyais vous avoir trouvée, vous. J'ai lancé l'hameçon, ce soir ; j'ai cherché à vous attraper mais je n'y ai pas réussi.

— Une autre fois, peut-être.

— Non, fit Tim. Il n'y aura pas d'autres fois. » Il s'abstint de développer sa pensée. Il n'en avait pas besoin ; je savais qu'il en serait ainsi, pour une raison ou une autre : je le sentais. Tim ne se trompait pas.

Quand Timothy Archer s'envola pour Israël, le journal télévisé de la N.B.C. mentionna la nouvelle brièvement, comme il aurait fait allusion à un passage d'oiseaux migrateurs, un événement trop régulier pour être important mais dont il faut quand même informer les téléspectateurs, ne fût-ce que pour leur rappeler que l'évêque de l'Église épiscopale Timothy Archer existait toujours et exerçait des activités publiques. Puis il n'y eut plus rien, pendant une semaine environ.

Je reçus une carte de lui, mais cette carte me parvint après la diffusion du reportage à sensation sur la découverte de la Datsun abandonnée de l'évêque Archer, dont l'arrière avait quitté la petite route sinueuse pleine d'ornières et reposait sur un rocher faisant saillie, avec sur le siège avant droit la carte routière de station-service toujours posée là où il l'avait laissée.

Le gouvernement d'Israël prit des mesures rapides et fit tout son possible ; ils envoyèrent des troupes et employèrent tous les moyens, mais pour rien. Les journalistes savaient déjà de toute façon que Tim Archer avait péri dans le désert de la mer Morte, parce que c'est tout simplement un endroit où il est impossible de vivre ou même de survivre, tout en escaladant les falaises et

en descendant dans les ravins : on finit par retrouver son corps qui était, comme le souligna un des reporters présents sur les lieux, agenouillé comme dans la position de la prière. Mais en fait Tim était tombé du haut d'une falaise. Ce jour-là, comme d'habitude, j'allai ouvrir le magasin de disques et j'encaissai l'argent des ventes, et cette fois je ne versai pas de larmes.

Pourquoi, se demandèrent les journalistes, n'avait-il pas pris un chauffeur professionnel ? Pourquoi s'était-il aventuré seul dans le désert en ne se munissant que d'une carte rudimentaire et de deux bouteilles de Coca-Cola ? Je connaissais la réponse. Parce que, comme toujours, il était pressé. Rechercher un chauffeur lui aurait pris trop de temps. Il ne pouvait tout simplement pas attendre. Comme avec moi ce dernier soir au restaurant chinois, il fallait que Tim se dépêche ; il ne pouvait rester en place ; c'était un homme actif, un fonceur, et il a foncé dans le désert au volant de cette petite quatre cylindres qui n'est même pas sûre sur les autoroutes californiennes, comme l'avait souligné Bill Lundborg ; ces voitures modèle réduit sont dangereuses.

De tous, c'est lui que j'ai le plus aimé. Je l'ai su en apprenant la nouvelle, je l'ai su d'une manière différente : avant ce n'était qu'un sentiment, une émotion. Mais quand j'ai compris qu'il était mort, j'ai été transformée en une sorte de malade qui clopinait et rampait, tout en étant capable d'aller travailler, de répondre au téléphone et de parler aux clients ; je n'étais pas malade au sens où l'est un humain ou un animal ; je suis devenue malade comme une machine. Je continuais de me mouvoir, mais mon âme était morte, cette âme qui, comme Tim l'avait dit, n'avait jamais complètement pris naissance ; cette âme encore à naître mais qui avait quand même un peu vu le jour et qui voulait le voir davantage, qui voulait naître pleinement, cette âme-là était morte et mon corps poursuivait son fonctionnement de façon mécanique.

L'âme que j'ai perdue cette semaine-là n'est jamais revenue ; je suis une machine maintenant, des années plus tard ; c'est une machine qui a entendu annoncer la mort de John Lennon et c'est une machine qui s'est rendue en voiture à Sausalito, en ruminant des pensées de chagrin, pour assister au séminaire

d'Edgar Barefoot, parce que c'est ainsi que se comporte une machine, c'est la manière d'une machine d'accueillir l'horrible. Une machine ne sait pas ce qu'elle fait ; elle se contente de grincer, et peut-être de vrombir. C'est tout ce qu'elle est capable de faire. On ne peut attendre davantage d'une machine. C'est tout ce qu'elle a à offrir. C'est pourquoi nous parlons d'elle en tant que machine ; elle comprend les choses, intellectuellement, mais il n'y a pas de compréhension dans son cœur parce que c'est un cœur mécanique, conçu pour agir comme une pompe.

Et alors ce cœur pompe, et la machine rampe et continue sa route, et elle sait sans savoir. Elle maintient sa routine. Elle vit ce qu'elle suppose être la vie : elle se conforme à son programme et obéit aux lois. Elle ne roule pas au-dessus de la vitesse limite sur le Richardson Bridge et elle se dit : Je n'ai jamais aimé les Beatles ; je les trouvais insipides. Jeff a rapporté à la maison *Rubber Soul* si j'entends encore... elle se répète à elle-même ce qu'elle a vu et entendu, en une simulation de vie. La vie qu'elle a jadis possédée et qu'elle a maintenant perdue ; une vie désormais disparue. Elle sait qu'elle ne sait pas quoi, comme le disent les livres de philosophie à propos d'un philosophe à l'esprit confus ; j'ai oublié lequel. Peut-être Locke. « Et Locke croit qu'il ne sait pas quoi. » Cela m'impressionnait, cette tournure de phrase ; je suis attirée par les phrases habiles, celles que l'on considère comme de bons exemples stylistiques dans le domaine de la prose.

Je suis une étudiante professionnelle et je le resterai ; je ne changerai pas. L'occasion de changer m'a été offerte et je l'ai repoussée ; je suis bloquée, maintenant, et, comme je viens de le dire, je sais mais je ne sais pas quoi.

Face à nous, affichant un sourire large comme un quartier de lune, Edgar Barefoot a déclaré : « Et si un orchestre symphonique n'avait d'autre fonction que d'atteindre la coda d'un morceau ? Qu'advierait-il de la musique ? Ce ne serait plus qu'un grand fracas, destiné à prendre fin le plus tôt possible. La musique est dans le développement, le déroulement ; si on accélère le processus, on le détruit. Alors, il n'y a plus de musique. Je voudrais que vous méditiez là-dessus. »

D'accord, me suis-je dit. Je vais y méditer. Il n'y a rien d'autre, en ce jour particulier, à quoi je préfère penser. Quelque chose s'est passé, quelque chose d'important, mais je ne veux pas m'en souvenir. Personne ne le veut. Je le vois autour de moi, je vois la même réaction que la mienne chez les autres, à bord de cette péniche de luxe amarrée près de la Porte cinq. Où on vous fait payer cent dollars, la même somme, je crois, que Tim et Kirsten avaient versée à cette loufoque, ce médium à la gomme, là-bas à Santa Barbara, qui nous a tous anéantis.

Cent dollars, ça semble être la somme magique ; elle ouvre la porte de la connaissance. C'est pourquoi je me trouve ici. Ma vie est vouée à la recherche de la connaissance, comme le sont les autres vies qui l'entourent. C'est notre raison d'exister : apprendre.

Apprends-nous quelque chose, Barefoot, me suis-je dit. Raconte-moi ce que je ne sais pas. Moi qui ai la compréhension déficiente, j'aspire à savoir. Tu peux commencer avec moi ; je suis la plus attentive de tes élèves. J'ai confiance en tout ce que tu prononces. Je suis la parfaite idiote, venue ici pour prendre ce que tu as à donner. Continue ton discours ; ça me berce et j'oublie.

« Vous, jeune dame », a dit Barefoot.
 J'ai sursauté en me rendant compte qu'il s'adressait à moi.
 « Oui, ai-je répondu en sortant de ma torpeur.
 — Comment vous appelez-vous ? a questionné Barefoot.
 — Angel Archer.
 — Pourquoi êtes-vous ici ?
 — Pour échapper.
 — À quoi ?
 — À tout.
 — Pourquoi ?
 — Parce que ça fait mal, ai-je dit.
 — Vous voulez parler de John Lennon ?
 — Oui. Et de bien d'autres choses.
 — Je vous ai remarquée, a dit Barefoot, parce que vous dormiez. Vous ne le saviez peut-être pas. Est-ce que vous vous en êtes aperçue ?
 — Oui, je m'en suis aperçue.
 — C'est ainsi que vous voulez que je perçoive votre présence ? Comme celle d'une personne endormie ?
 — Laissez-moi tranquille, ai-je dit.
 — Je dois vous laisser dormir, alors.
 — Oui.
 — Faut-il que je vous donne une claque pour vous réveiller ?
 — Ça m'est égal. Pour moi ça n'a pas d'importance.
 — Que faudrait-il pour vous éveiller ? » a demandé Barefoot.
 Je n'ai pas répondu.
 « Mon rôle est d'éveiller les êtres.
 — Vous êtes encore un pêcheur d'âmes.
 — Non, un pêcheur tout court. Je ne sais pas ce que c'est que l'"âme" ; je pêche seulement pour avoir du poisson au bout de ma ligne. Le but d'un pêcheur, c'est de pêcher, un point c'est tout ; s'il s' imagine qu'il pêche pour un autre motif, il se trompe et il induit en erreur ceux qu'il cherche à pêcher.
 — Alors, attrapez-moi au bout de votre ligne, ai-je dit.
 — Que voulez-vous ?
 — Ne jamais me réveiller.
 — Alors, venez ici, a dit Barefoot. Montez près de moi. Je vais vous apprendre à dormir. Il est aussi difficile de dormir que

de s'éveiller. Votre sommeil est médiocre, il manque de technique. Je peux vous enseigner cette technique aussi facilement que je peux vous apprendre à vous éveiller. Tout ce que vous voulez, vous pouvez l'avoir. Mais êtes-vous sûre de savoir ce que vous voulez ? Peut-être que votre désir secret est de vous éveiller. Peut-être faites-vous erreur sur votre compte. Allons, venez. » Il tendait la main vers moi.

« Ne me touchez pas, ai-je dit en m'avançant vers lui. Je ne veux pas qu'on me touche.

— Vous avez donc au moins cette certitude.

— Absolument.

— Ce qui vous manque, c'est peut-être de ne jamais avoir été touchée par personne, a dit Barefoot.

— C'est à vous de le dire. Moi je n'ai rien à dire. Tout ce que j'avais à dire...

— Vous n'avez jamais rien dit, a coupé Barefoot. Vous avez gardé le silence toute votre vie. C'est seulement votre bouche qui a parlé.

— Si c'est vous qui le dites.

Répétez-moi votre nom.

— Angel Archer.

— Avez-vous un nom secret ? Que personne ne connaisse ?

— Je n'ai pas de nom secret », ai-je répondu. Puis subitement j'ai ajouté : « Je m'appelle Trahison.

— Qui avez-vous trahi ?

— Des amis.

— Eh bien, Trahison, a repris Barefoot, parlez-moi de ces amis que vous avez conduits à leur perte. Comment vous y êtes-vous prise ?

— J'ai agi avec des mots, ai-je dit. Comme je le fais en ce moment.

— Vous êtes experte avec les mots.

— Très experte, ai-je dit. Je suis une malade, une malade des mots. J'ai été formée par des professionnels.

— Je ne possède pas de mots, a dit Barefoot.

— D'accord. Alors je vais écouter.

— Maintenant vous commencez à savoir. »

J'ai hoché la tête.

« Avez-vous des animaux domestiques chez vous ? a questionné Barefoot. Des chiens ou des chats ?

— J'ai deux chats.

— Les soignez-vous, vous occupez-vous d'eux, leur donnez-vous à manger ? Vous sentez-vous responsable d'eux ? Les emmenez-vous chez le vétérinaire quand ils sont malades ?

— Bien sûr.

— Qui en fait autant pour vous ?

— Pour moi ? Personne.

— Pouvez-vous le faire pour vous ?

— Oui, je le peux.

— Alors, Angel Archer, vous êtes en vie.

— Ce n'est pas intentionnel, ai-je avoué.

— Mais vous l'êtes quand même. Vous ne le pensez pas mais vous l'êtes. Sous les mots, la maladie des mots, vous êtes vivante. J'essaie de vous expliquer cela sans faire usage de mots, mais c'est impossible. Les mots sont tout ce que nous avons. Allez vous rasseoir et écoutez. Tout ce que je vais dire à partir de maintenant, aujourd'hui, s'adressera directement à vous ; je vous parle mais pas avec des mots. Cela vous paraît-il avoir un sens ?

— Non, ai-je répondu.

— Eh bien, regagnez votre place », a dit Barefoot.

Je suis retournée m'asseoir.

« Angel Archer, a repris Barefoot, vous êtes dans l'erreur en ce qui vous concerne. Vous n'êtes pas malade ; *vous êtes affamée*. Ce qui vous tue, c'est la faim. Les mots n'y sont pour rien. Vous avez eu faim toute votre vie. Ce n'est pas le domaine spirituel qui vous aidera. Vous n'en avez pas besoin. Il y a trop de spiritualité dans le monde, beaucoup trop. Vous êtes une sotte, Angel Archer, mais vous n'êtes pas dans la bonne catégorie des sots. »

J'ai gardé le silence.

« Il vous faut de vrais aliments et de la vraie boisson, a poursuivi Barefoot, pas de la boisson et des aliments spirituels. Je vous offre de la vraie nourriture, pour votre corps, pour qu'il se développe. Vous êtes une personne affamée qui êtes venue ici pour être nourrie, mais sans le savoir. Vous ignoriez

complètement pourquoi vous veniez ici aujourd'hui. Ma tâche est de vous l'apprendre. Quand les gens viennent ici pour m'écouter parler, je leur donne un sandwich. Les sots écoutent mes paroles ; les sages mangent le sandwich. Ce que je vous raconte n'est pas une absurdité ; c'est la vérité. C'est une chose qu'aucun de vous n'a imaginée, mais je vous donne de la vraie nourriture et cette nourriture est un sandwich ; les mots, les paroles, ne sont que du vent... ce n'est rien. Je vous fais payer cent dollars, mais vous apprenez quelque chose qui est sans prix. Quand votre chien ou votre chat a faim, est-ce que vous lui parlez ? Non, vous lui donnez à manger. Moi je vous donne à manger, mais vous ne le savez pas. Tout chez vous est à l'envers parce que c'est ce que vous a enseigné l'université ; mais cet enseignement était faux. Il vous a menti. Et maintenant vous vous racontez des mensonges ; vous avez appris à le faire et vous y réussissez très bien. Prenez le sandwich et mangez ; oubliez les mots. Le seul but des mots était de vous attirer ici par la ruse. »

Étrange, ai-je songé. Il pense vraiment ce qu'il dit. Je sentais refluer un peu de ma souffrance, et une sorte de paix surgir en moi.

Quelqu'un derrière moi s'est penché en avant pour me toucher l'épaule. « Salut, Angel. »

Je me suis tournée pour voir qui c'était. Un jeune homme au visage rondlet, aux cheveux blonds, qui me souriait et me regardait de ses yeux candides. Bill Lundborg, vêtu d'un pull à col montant et d'un pantalon gris et chaussé, je m'en apercevais avec surprise, de Hush Puppies.

« Vous vous souvenez de moi ? a-t-il demandé doucement. Je suis désolé de n'avoir jamais répondu à aucune de vos lettres. Je me demandais comment vous alliez.

— Bien, ai-je dit. Tout à fait bien.

— Je crois qu'il vaut mieux qu'on se taise. » Il s'est radossé, les bras croisés, absorbé par ce que Barefoot disait.

À la fin de sa conférence, Barefoot est venu me trouver ; je restais assise sans bouger. Barefoot s'est penché vers moi pour me demander : « Êtes-vous une parente de l'évêque Archer ?

— Oui. J'étais sa belle-fille.

— Nous nous connaissions, Tim et moi, a précisé Barefoot. Depuis des années. Sa mort a été un tel choc. Nous avons coutume de nous entretenir de théologie. »

Bill Lundborg s'était approché de nous et nous écoutait sans prononcer un mot ; il avait toujours ce même vieux sourire que je lui avais connu.

« Et aujourd'hui la mort de John Lennon, a ajouté Barefoot. J'espère que je ne vous ai pas embarrassée en vous faisant monter près de moi. Mais je voyais bien que quelque chose n'allait pas. Vous semblez mieux maintenant. »

J'ai dit : « Oui, je me sens mieux.

— Avez-vous envie d'un sandwich ? » a proposé Barefoot en désignant les gens rassemblés autour de la table au fond de la pièce.

« Non, ai-je dit.

— Alors, c'est que vous n'écoutez pas ce que je vous expliquais. Je ne plaisantais pas. Angel, on ne peut pas vivre de mots ; les mots ne nourrissent pas. Jésus a dit : "L'homme ne peut pas vivre seulement de pain" ; moi je dis : "L'homme ne peut pas vivre du tout de mots." Prenez un sandwich.

— Il faut manger, Angel, a insisté Bill Lundborg.

— Je n'ai pas envie de manger, ai-je dit. Je regrette. » Je pensais que j'aurais aimé plutôt qu'on me laisse tranquille.

Se penchant vers moi, Bill a observé : « Vous avez l'air si maigre.

— C'est mon travail », ai-je dit vaguement.

Edgar Barefoot a fait les présentations : « Angel, voici Bill Lundborg.

— Nous nous connaissons, a dit Bill. Nous sommes de vieux amis.

— Alors vous savez, m'a confié Barefoot, que Bill est un *bodhisattva*.

— Non, j'ignorais ça. »

Barefoot a demandé : « Savez-vous ce qu'est un *bodhisattva*, Angel ?

— C'est en rapport avec le Bouddha, ai-je hasardé.

— Le *bodhisattva* est celui qui a rejeté sa chance d'accéder au nirvana afin de se consacrer à aider les autres, a expliqué

Barefoot. Pour le *bodhisattva*, la compassion est un but aussi important que la sagesse. C'est la conscience essentielle du *bodhisattva*.

— C'est merveilleux, ai-je dit.

— Je retire beaucoup de choses de l'enseignement d'Edgar, m'a dit Bill. Venez. » Il m'a pris la main. « Je vais vous faire manger quelque chose.

— Vous vous considérez vous-même comme un *bodhisattva* ? lui ai-je demandé.

Parfois on l'est sans le savoir, a exposé Barefoot. Il se peut qu'on possède la connaissance tout en l'ignorant. Et il se peut aussi qu'on croie posséder la connaissance sans la détenir. Le Bouddha est appelé "l'Éveillé", parce que l'"éveil" signifie la même chose que la "connaissance". Nous sommes tous endormis mais nous ne le savons pas. Nous vivons dans un rêve ; nous marchons, nous bougeons et nous menons notre vie dans un rêve ; plus que tout nous parlons dans un rêve ; notre discours est aussi irréel que celui des rêveurs. »

C'est comme ce que j'entends en ce moment, ai-je pensé.

Bill avait disparu ; je l'ai cherché du regard.

« Il est allé vous chercher de quoi manger, a dit Barefoot.

— Tout cela est très étrange, ai-je observé. Toute cette journée a été irréelle. C'est comme un rêve ; vous avez raison. Ils passent toutes les vieilles chansons des Beatles sur toutes les stations de radio.

— Laissez-moi vous raconter une chose qui m'est arrivée autrefois », a dit Barefoot ; il s'est installé sur le siège à côté du mien, le buste penché, les mains croisées. « J'étais très jeune, je n'avais pas encore fini mes études. Je suivais des cours à Stanford, mais je n'ai pas obtenu de diplômes. J'étais surtout intéressé par les cours de philosophie.

— Moi aussi, ai-je dit.

— Un jour je suis sorti de chez moi pour poster une lettre. J'avais travaillé sur un article – pas un article à essayer de faire publier mais un texte pour moi : des idées philosophiques profondes, qui étaient très importantes à mes yeux. Il y avait un problème en particulier que je ne parvenais pas à résoudre ; c'était en liaison avec Kant et ses catégories ontologiques par

lesquelles les structures de l'esprit humain ont connaissance de...

— Le temps, l'espace et la causalité, ai-je dit. Je sais. J'ai étudié ça.

— Et en marchant dans la rue, a continué Barefoot, je me suis rendu compte que, dans un sens très réel, c'est moi qui crée le monde dont j'ai connaissance ; je fabrique ce monde en même temps que je le perçois. Et tandis que je marchais, la formulation exacte de cette notion s'est imposée à moi, subitement, comme tombée du ciel. L'instant d'avant je ne la possédais pas ; et maintenant elle était là. C'était une solution que je m'étais efforcé de découvrir depuis des années... J'avais lu Hume, et ensuite j'avais trouvé dans l'œuvre de Kant la réponse à la critique faite par Hume de la causalité – et maintenant, soudainement, j'avais une réponse, et une réponse correctement élaborée, à Kant. Je me suis mis à courir. »

Bill Lundborg venait de réapparaître ; il tenait un sandwich et une tasse de punch aux fruits ; il me les a tendus et je m'en suis saisi machinalement.

Barefoot a poursuivi : « J'ai couru dans la rue pour rentrer aussi vite que possible chez moi. Il fallait que je couche cela sur le papier avant de l'avoir oublié. Ce que je venais d'acquérir, sans avoir de stylo ni de papier pour le formuler, c'était une nouvelle compréhension du monde, un monde agencé de façon conceptuelle, pas un monde agencé dans l'espace et le temps et par la causalité, mais un monde pareil à une idée conçue dans un grand cerveau, comme lorsque notre cerveau à nous emmagasine des souvenirs. J'avais capté une vision du monde en soi : la "chose en soi" de Kant !

— Dont Kant nous dit qu'elle ne peut être connue, ai-je rappelé.

— Normalement elle ne peut être connue, a approuvé Barefoot. Mais je l'avais en quelque sorte perçue, comme une vaste structure de corrélations où tout s'organisait en formant un ensemble significatif ; jamais auparavant je n'avais compris à ce point la nature absolue de la réalité.

— Et vous êtes rentré chez vous mettre tout ça par écrit, ai-je dit.

— Non, a répondu Barefoot. Je ne l’ai jamais écrit. Sur non trajet, j’ai rencontré deux petits enfants qui jouaient dans la rue, en traversant la chaussée sans cesse. Il passait beaucoup de voitures qui roulaient très vite. Je les ai observés un moment, puis je suis allé vers eux. Il n’y avait aucun adulte pour les surveiller. Je leur ai demandé de me conduire à leur mère, mais ils ne parlaient pas l’anglais ; c’était un quartier mexicain, très pauvre... je n’avais pas d’argent à cette époque-là. J’ai quand même fini par trouver leur mère. Elle m’a dit :

“Je ne parle pas anglais” et m’a refermé la porte au nez. Elle souriait, je m’en souviens. Un sourire béat. Elle avait dû me prendre pour un démarcheur. Je voulais la prévenir que ses enfants n’allaient pas tarder à se faire écraser, et elle, elle me fermait la porte au nez en souriant aux anges.

— Alors, qu’est-ce que vous avez fait ? a demandé Bill.

— Je me suis assis sur le trottoir et j’ai surveillé les enfants le reste de l’après-midi, jusqu’à ce que leur père rentre à la maison. Il parlait un peu anglais. J’ai pu lui faire comprendre. Il m’a remercié.

— Vous avez fait ce qu’il fallait, ai-je dit.

— Ce qui fait que je n’ai jamais mis par écrit mon modèle de l’univers, a conclu Barefoot. En rentrant, je n’en avais plus qu’un vague souvenir en train de s’estomper. C’était une expérience comme on n’en vit qu’une fois. C’est ce qu’on appelle en Inde *moksha* : un éclair soudain de compréhension absolue, venue de nulle part. Ce que James Joyce désignait par le nom d’“épiphanies”, surgies du banal ou simplement se produisant sans cause. Un aperçu total du monde. » Il garda le silence.

J’ai dit : « En somme, ce que vous nous racontez, c’est que la vie d’un enfant mexicain est plus...

— Qu’auriez-vous fait à ma place ? a dit Barefoot. Vous seriez rentrée chez vous pour écrire votre idée philosophique, votre *moksha* ? Ou vous seriez restée avec les enfants ?

— J’aurais appelé la police.

— Pour le faire, il fallait aller jusqu’à une cabine téléphonique. Donc laisser les enfants seuls.

— C’est une belle histoire, ai-je dit. Mais j’ai connu quelqu’un d’autre qui racontait de belles histoires. Aujourd’hui il est mort.

— Peut-être, a dit Barefoot, a-t-il trouvé avant de mourir ce qu'il était allé chercher en Israël.

— J'en doute beaucoup.

— J'en doute aussi, a reconnu Barefoot. D'un autre côté, il a peut-être trouvé mieux. Une chose qu'il *aurait dû* chercher. Ce que j'essaie de vous expliquer, c'est que nous sommes tous sans le savoir des *bodhisattva*, et même sans le vouloir. Nous y sommes forcés par les circonstances. Mon seul désir ce jour-là, c'était de rentrer pour garder une trace écrite de ma grande illumination. Je n'avais pas envie d'être un *bodhisattva*. Je ne l'avais pas demandé. Je ne m'y attendais pas. En ce temps-là, je ne connaissais même pas ce terme. N'importe qui aurait agi comme moi.

— Pas n'importe qui, ai-je dit. Mais la plupart des gens, je suppose.

— Et vous, qu'auriez-vous fait si vous aviez eu le choix ? a demandé Barefoot.

— J'aurais sans doute fait comme vous tout en espérant garder le souvenir de l'illumination.

— Oui mais voilà, je ne m'en suis pas souvenu. Tout est là. »

Bill est intervenu en me disant : « Est-ce que vous pourriez me déposer ? Ma voiture est en panne.

— Bien sûr », ai-je acquiescé. Je me suis levée avec raideur ; j'étais courbaturée d'être restée si longtemps assise. « Monsieur Barefoot, ai-je ajouté, je vous avais souvent écouté sur K.P.F.A. Au début, je vous prenais pour un radoteur mais maintenant je n'en suis plus si sûre.

— Avant que vous partiez, a insisté Barefoot, je voudrais que vous me disiez comment vous avez trahi vos amis.

— Elle n'a trahi personne, a dit Bill. C'est une invention de son esprit. »

Barefoot s'est penché vers moi et, passant son bras autour de mon buste, m'a fait rasseoir.

« Je les ai laissés mourir, ai-je déclaré. Surtout Tim.

— Tim ne pouvait pas éviter la mort, a dit Barefoot. C'est pour mourir qu'il est allé en Israël. C'est ce qu'il voulait. La mort était le but qu'il cherchait. C'est pourquoi je dis qu'il a peut-être trouvé ce qu'il cherchait ou même mieux. »

Choquée, j'ai protesté : « Tim ne recherchait pas la mort. Au contraire il a livré bataille au destin avec un courage exemplaire.

La mort et le destin sont deux choses différentes, a exposé Barefoot. Il est mort pour éviter son destin, parce que le destin qu'il voyait venir pour lui était pire que de finir ses jours dans le désert de la mer Morte. C'est pourquoi il a cherché la mort et l'a trouvée ; mais je pense réellement qu'il a trouvé autre chose de mieux. » Il s'est tourné vers Bill. « Ce n'est pas votre avis ?

— Je préfère ne rien dire, a répondu Bill.

— Mais vous le savez, lui a dit Barefoot.

— Et quel est ce destin dont vous parlez ? ai-je demandé à Barefoot.

— Le même que le vôtre. Le destin qui s'est abattu sur vous et dont vous avez conscience.

— Il consiste en quoi ?

— Il consiste à se perdre dans des mots dénués de sens, a dit Barefoot. À devenir un marchand de mots. En perdant tout contact avec la vie. Tim s'était avancé très loin dans ce processus. J'ai lu *Here, tyrant Death* plusieurs fois. Ça ne veut rien dire, absolument rien. Ce ne sont que des mots. *Flatus vocis*, un bruit vide. »

Au bout d'un moment j'ai reconnu : « Vous avez raison. Je l'ai lu aussi. » Combien c'était vrai, terriblement et tristement vrai.

« Et Tim s'en est rendu compte, a continué Barefoot. Il me l'a avoué. Il me l'a dit un jour où il est venu me voir, quelques mois avant son départ pour Israël. Il voulait que je l'instruise sur le soufisme. Il voulait échanger tout ce qu'il avait accumulé comme somme de connaissances contre autre chose. Contre de la beauté. Il m'a parlé d'un album que vous lui aviez vendu et qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'écouter. Le *Fidelio* de Beethoven. Il était toujours trop occupé.

— Alors, vous saviez déjà qui j'étais avant de m'adresser la parole.

— C'est pourquoi je vous ai demandé de monter avec moi sur l'estrade, a dit Barefoot. Je vous avais reconnue. Tim m'avait montré une photo de vous et de Jeff. Au début, je n'étais pas sûr. Vous êtes beaucoup plus maigre maintenant.

— Eh bien, j'ai un travail qui me prend beaucoup », ai-je répondu.

Bill Lundborg et moi sommes partis ensemble en voiture sur le Richardson Bridge en direction de l'East Bay. Nous écoutions à la radio l'interminable défilé des chansons des Beatles.

« Je savais que vous aviez essayé de me retrouver, m'a confié Bill, mais ma vie n'allait pas si fort. Ils ont finalement diagnostiqué que j'étais ce qu'ils appellent un hébéphrénique. »

Pour changer de sujet, j'ai dit : « J'espère que la musique ne vous déprime pas ; je peux l'éteindre si vous voulez.

— Non, j'aime bien les Beatles, a dit Bill.

— Vous êtes au courant de la mort de John Lennon ?

— Bien sûr. Comme tout le monde. Alors, vous dirigez Musik Shop maintenant ?

— Oui. J'ai cinq employés sous mes ordres et toute liberté d'achat. J'ai atteint le sommet de l'échelle dans mon domaine. La seule étape suivante serait d'être propriétaire du magasin, mais je n'ai pas l'argent.

— Vous savez ce que ça veut dire, hébéphrénique ?

— Oui », ai-je répondu. Et j'ai pensé que je connaissais même l'étymologie du mot. « Hébé était la déesse grecque de la Jeunesse, ai-je repris.

— Je n'ai jamais grandi, a dit Bill. L'hébéphrénie est caractérisée par de la sottise.

— Il paraît.

— Quand on est hébéphrénique, a poursuivi Bill, on trouve drôles toutes les choses qui arrivent. Par exemple j'ai trouvé drôle la mort de Kirsten. »

Alors, tu es bel et bien hébéphrénique, ai-je pensé tout en conduisant. Parce que ça n'avait vraiment rien de drôle. « Et la mort de Tim ? ai-je demandé.

Eh bien, il y avait des éléments qui étaient drôles. Comme cette petite voiture, cette Datsun. Et ces deux bouteilles de Coca. Tim devait porter des chaussures comme celles que j'ai en ce moment. » Il leva le pied pour me montrer sa Hush Puppies.

« Au moins, ai-je dit.

— Mais, dans les grandes lignes, ce n'était pas drôle. Ce que cherchait Tim n'était pas drôle. Barefoot se trompe : ce n'était pas la mort qu'il cherchait.

— Pas consciemment. Mais inconsciemment, peut-être que si.

— C'est absurde, a dit Bill. Toutes ces histoires sur les motivations subconscientes. On peut énoncer tout ce qu'on veut en raisonnant de cette façon. On peut attribuer aux gens n'importe quelle motivation, puisque c'est impossible à vérifier. Ce que cherchait Tim, c'était ce champignon. Bien sûr, il a choisi un endroit bizarre pour trouver un champignon : un désert. Alors que les champignons poussent là où c'est humide, frais et ombragé.

— Également dans des grottes, ai-je dit. Il y en a là-bas.

— En fait, a repris Bill, ce champignon n'existait même pas. C'est une supposition gratuite. Tim avait piqué l'idée à un érudit nommé John Allegro. Le problème avec Tim, c'est qu'il n'avait pas vraiment de pensées personnelles ; il empruntait les idées des autres et s'imaginait ensuite qu'elles venaient de lui, alors qu'il s'était contenté de se les approprier.

— Oui, mais c'étaient des idées de valeur, et Tim en faisait la synthèse. Il réunissait en un tout des idées qui étaient d'origines diverses.

— Je ne suis pas d'accord : elles n'étaient pas très bonnes. »

Fustigeant Bill du regard, je lui ai lancé : « Qui êtes-vous donc pour porter ainsi un jugement ?

— Je sais, vous l'aimiez bien, a reconnu Bill. Mais vous n'avez pas besoin de prendre tout le temps sa défense. Je ne suis pas en train de l'attaquer.

— Ça y ressemble pourtant beaucoup.

— Moi aussi, je l'aimais. Il y a des tas de gens qui aimaient l'évêque Archer. C'était un grand homme, le plus grand qu'on ait jamais connu. Mais c'était aussi un imbécile, et vous le savez. »

Je n'ai rien répondu ; j'ai continué de conduire en écoutant la radio d'une oreille distraite. Ils passaient maintenant *Yesterday*.

« En tout cas, Edgar ne se trompait pas en parlant de vous, a poursuivi Bill. Vous auriez dû interrompre vos études et quitter l'université. Vous êtes trop éduquée. »

Avec amertume, j'ai répété : « Trop éduquée. Bon Dieu ! La *vox populi*. La méfiance à l'égard de l'éducation. J'en ai marre d'entendre ce genre de connerie ; je suis contente de savoir ce que je sais.

— Ça vous a gâché la vie, a dit Bill calmement. Vous êtes très amère et très malheureuse. Vous êtes une personne qui aimait Kirsten, Tim et Jeff et vous ne vous êtes pas consolée de ce qui leur est arrivé. Et votre éducation ne vous a pas aidée à venir à bout de cette situation.

— Il n'y a pas à en venir à bout ! me suis-je exclamée avec rage. C'étaient des êtres bons et maintenant ils sont tous morts !

— *Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont tous morts.*

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est Jésus qui a dit ça. Je pense qu'on doit le prononcer à la messe. J'ai assisté plusieurs fois à la messe avec Kirsten, à la cathédrale. Une fois, alors que Tim distribuait la communion – Kirsten était agenouillée à la balustrade – il lui a passé une alliance au doigt en cachette. Personne ne s'en est aperçu, mais elle me l'a dit plus tard. C'était une alliance symbolique. Et Tim était en soutane à ce moment-là.

— Allez-y, racontez-moi tout, ai-je dit âprement.

— Mais justement je suis en train de vous raconter. Saviez-vous que... ?

— J'étais au courant pour l'alliance, ai-je dit. Moi aussi elle m'en a parlé. Elle me l'a même montrée.

— Ils se considéraient comme étant mariés spirituellement. Aux yeux de Dieu sinon à ceux de la loi. *Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont tous morts.* C'est une allusion à l'Ancien Testament. Jésus apporte...

— Oh ! non, ça n'est pas vrai ! me suis-je écriée. Je croyais que j'avais fini d'entendre répéter tous ces trucs. Je ne veux plus jamais écouter ça. Ça n'a fait aucun bien autrefois et ça n'en fera jamais. Barefoot parle de mots inutiles... eh bien, en voilà qui le sont *vraiment*. Pourquoi vous appelle-t-il un *bodhisattva* ?

Qu'est-ce que c'est que cette compassion et cette sagesse dont vous disposez ? Vous avez atteint le nirvana et vous êtes revenu aider les autres, c'est ça ?

— J'aurais pu atteindre le nirvana, a répondu Bill. Mais je l'ai refusé pour revenir.

— Pardonnez-moi, ai-je dit avec lassitude. Je ne comprends rien à vos salades. Vu ? »

C'est alors que Bill a annoncé : « Je suis revenu en ce monde, revenu de l'autre monde. Par compassion. C'est ce que j'ai appris là-bas, dans le désert de la mer Morte. » Sa voix était calme ; son visage affichait une expression de profonde sérénité. « C'est ce que j'y ai trouvé. »

Je l'ai fixé du regard.

« Je suis Tim Archer, a ajouté Bill. Je suis revenu de l'autre côté. Vers ceux que j'aime. » Et il a arboré un grand sourire secret.

Après un temps de silence, j'ai demandé : « Vous en avez fait part à Edgar Barefoot ? »

— Oui, a répondu Bill.

— Et à qui d'autre ?

— À presque personne d'autre.

— Et ça s'est passé quand ? » J'ai enchaîné aussitôt « Espèce de cinglé. Ça ne finira donc jamais ; ça continue sans cesse et sans cesse. L'un après l'autre, ils deviennent fous et ils meurent. Moi, tout ce que je veux, c'est diriger mon magasin, fumer mes joints, faire l'amour une fois de temps en temps et lire quelques livres. Je n'ai jamais demandé ça. » J'ai fait gémir mes pneus en faisant un écart pour dépasser un véhicule lent. Nous étions presque arrivés à l'extrémité du Richardson Bridge donnant sur Richmond.

« Angel », a dit Bill en posant tendrement sa main sur mon épaule.

« Ôtez de moi votre putain de main », ai-je protesté.

Il a retiré sa main. « Je suis revenu, a-t-il répété.

— Vous êtes redevenu complètement dingue et vous avez besoin de retourner à l'hôpital, espèce de cinglé hébéphrénique. Vous ne vous rendez donc pas compte de l'effet que ça me fait, d'être obligée d'écouter des choses pareilles ? Vous savez ce que je pense de vous ? Je pense qu'en un certain sens, sur un certain plan de réalité, vous êtes le seul de nous à être sain d'esprit ; vous êtes étiqueté comme fou mais vous êtes sain d'esprit. Nous, nous sommes étiquetés comme sains d'esprit mais nous sommes fous. Et maintenant vous aussi vous vous y mettez. Vous êtes le dernier de qui j'aurais attendu ça, mais je suppose qu'il faut bien... » Je me suis interrompue. « Enfin merde, ai-je continué. Ça échappe à tout contrôle, ce mécanisme de la folie.

Je m'étais toujours dit : Bill Lundborg est en contact avec le réel ; il ne pense qu'aux voitures. Vous auriez su expliquer à Tim qu'on ne part pas dans le désert de la mer Morte à bord d'une Datsun en emportant deux bouteilles de Coca et une carte minable. Et maintenant vous vous montrez aussi cinglé qu'eux. Plus cinglé, même. » Je me suis penchée pour augmenter le volume de la radio ; le son de la musique des Beatles a envahi la voiture – Bill aussitôt l'a baissé presque complètement.

« Je vous en prie, ralentissez, m'a-t-il priée.

— Quand nous arriverons au péage, me suis-je emportée, vous pourrez descendre et faire du stop. Et vous pouvez dire à Edgar Barefoot qu'il aille fourrer son...

— Ne lui en veuillez pas, a répliqué Bill vivement. C'est moi qui lui en ai parlé ; il ne m'avait rien dit. Ralentissez ! » Il a cherché à atteindre la clé de contact.

« Bon, d'accord », ai-je dit en enfonceant la pédale de frein.

« On va faire des tonneaux avec cette boîte à sardines et vous allez nous tuer tous les deux, a-t-il ajouté. Et en plus vous n'avez même pas attaché votre ceinture.

— Ce jour entre tous, ai-je soupiré. Le jour où on a assassiné John Lennon. Être condamnée à entendre ces inepties !

— Je n'ai pas trouvé l'*anokhi* », a repris Bill.

Je n'ai rien dit ; je me suis contentée de conduire. Du mieux que je le pouvais.

« J'ai fait une chute, a continué Bill. Du haut d'une falaise.

— Oui, ai-je dit. Moi aussi j'ai lu ça dans le *Chronicle*. Et vous avez eu mal ?

— À ce moment-là, j'avais perdu conscience sous l'effet du soleil et de la chaleur.

— En tout cas, apparemment, vous n'êtes pas quelqu'un de très malin, pour être parti là-bas dans de telles conditions. » Je me suis tue. Soudainement, j'éprouvais de la compassion ; j'ai eu honte, horriblement honte, de la façon dont je le traitais. « Bill, ai-je dit, pardonnez-moi.

— Bien sûr », a-t-il répondu simplement.

J'ai pesé mes mots avant de questionner : « Et... comment dois-je vous appeler ? Bill ou Tim ? Vous êtes les deux, maintenant ?

— Oui, je suis les deux, mêlés en une seule personnalité. Les deux noms conviennent. Mais il vaudrait quand même mieux m'appeler Bill pour que les gens ne se doutent de rien.

— Pourquoi voulez-vous qu'ils ne sachent pas ? Une nouvelle aussi importante et unique, aussi capitale, il faut qu'elle soit connue. »

Bill a répondu : « Oui, mais ils me remettraient à l'hôpital.

— C'est bon, dans ce cas je vous appellerai Bill.

— Tim est revenu en moi peu de temps après sa mort : un mois environ. Je ne comprenais pas ce qui se passait. Il y avait des lumières et des couleurs, et puis une présence étrange dans mon esprit. Une autre personnalité plus intelligente que moi, qui pensait toutes sortes de choses qui ne me seraient jamais venues en tête. Et il connaît le grec, le latin et l'hébreu et tout ce qui concerne la théologie. Il pensait à vous très nettement. Il aurait voulu vous emmener avec lui en Israël. »

En entendant ces mots, je lui ai jeté un coup d'œil et j'ai ressenti un frisson.

« Ce soir où vous avez dîné ensemble au restaurant chinois, a poursuivi Bill, il avait essayé de vous persuader de l'accompagner, mais vous aviez dit que toute votre vie était organisée, que vous ne pouviez pas quitter Berkeley. »

Retirant mon pied de la pédale de l'accélérateur, j'ai laissé la voiture ralentir ; elle a roulé de plus en plus doucement, jusqu'à ce qu'elle s'arrête pour de bon.

« C'est interdit de stopper sur le pont, a déclaré Bill. Sauf en cas de panne. Redémarrez. »

Tim lui a raconté tout ça, ai-je pensé. Machinalement, j'ai repassé la première et remis la voiture en route.

« Tim avait le béguin pour vous, a indiqué Bill.

— Ah bon ?

— C'était l'une des raisons pour lesquelles il voulait que vous fassiez le voyage avec lui. »

J'ai observé : « Vous parlez de Tim à la troisième personne. Donc, en fait, vous ne vous identifiez pas à lui ; vous restez Bill Lundborg en train de parler de Tim.

— Je suis Bill Lundborg, a-t-il acquiescé. Mais je suis également Tim Archer.

— Tim ne m'aurait pas avoué qu'il était attiré sexuellement par moi.

— Je sais, mais moi je vous le dis.

— Qu'avons-nous mangé ce soir-là au restaurant chinois ?

— Je n'en ai pas idée.

— Où était le restaurant ?

— À Berkeley.

— Quel endroit à Berkeley ?

— Je ne m'en souviens pas. »

J'ai demandé : « Dites-moi ce que signifie *hystêrôn-protêrôn*.

— Comment le saurais-je ? C'est du latin. Tim connaît le latin ; moi pas.

— C'est du grec.

— Je ne connais pas non plus le grec. Je capte les pensées de Tim, et de temps en temps il pense en grec, mais je ne sais pas ce que veulent dire les mots grecs.

— Et si je vous crois, ai-je questionné, ça donnera quel résultat ?

— Eh bien, vous serez heureuse de savoir que votre vieil ami n'est pas mort.

— Et c'est là qu'est la question. »

Il a hoché la tête. « Oui.

— Il me semblerait plutôt, ai-je remarqué prudemment, que la chose va plus loin que ça. Ce serait un miracle aux yeux du monde entier, un phénomène sur lequel se pencheraient les savants. Cela prouverait qu'il y a bien une vie éternelle, qu'il existe un autre monde – que tout ce à quoi croyaient Tim et Kirsten est vrai. Que ce qui est écrit dans *Here, tyrant Death* est la vérité. Vous n'êtes pas d'accord ?

— Si, je suppose. C'est ce que pense Tim ; il y pense énormément. Il veut que j'écrive à mon tour un livre, mais j'en suis incapable ; je n'ai aucun talent pour l'écriture.

— Vous pouvez agir comme si vous étiez le secrétaire de Tim. C'est ce que faisait votre mère. Tim peut vous dicter le texte et vous, vous le mettez par écrit.

— Il parle sans arrêt à un kilomètre à la minute. J'ai essayé d'écrire ce qu'il dit mais... sa manière de penser est

complètement tordue. Si vous me pardonnez l'expression. C'est entièrement désorganisé, ça s'en va dans tous les sens. Et je ne connais pas le sens de la moitié des mots. En fait, ce n'est pas que des mots ; en grande partie, c'est simplement des impressions.

— Vous pouvez l'entendre en ce moment ?

— Non, pas en ce moment. D'habitude c'est quand je suis seul et que personne d'autre ne parle. Alors, en quelque sorte, je peux me brancher sur lui.

— *Hystêrôn-protêrôn*, ai-je murmuré. Quand la chose à démontrer est incluse dans les prémisses. Donc tout le raisonnement ne sert à rien. Bill, ai-je ajouté, c'est une justice à vous rendre : vous m'avez enfermée dans un nœud, vraiment. Est-ce que Tim se souvient d'avoir renversé la pompe à essence ? Non, ne vous en faites pas : envoyez promener la pompe à essence. »

Bill a déclaré : « C'est une présence mentale. Tiens, le mot "présence", je me souviens qu'il l'utilisait souvent. La Présence, comme il l'appelle, était là dans le désert.

— C'était peut-être l'*anokhi*, ai-je dit.

— Ce qu'il cherchait ?

— Apparemment il l'a trouvé. Et qu'a dit Barefoot quand vous lui avez appris la nouvelle ?

— C'est là qu'il m'a dit que j'étais un *bodhisattva*. Je suis revenu. Tim est revenu, je veux dire, par compassion pour les autres. Pour ceux qu'il aime. Comme vous.

— Et que Barefoot va-t-il faire de cette nouvelle ?

— Rien.

— Rien, ai-je dit en écho, en hochant la tête.

— Je n'ai aucun moyen de le prouver aux sceptiques. Edgar l'a souligné.

— Pourquoi ne pouvez-vous pas le prouver ? Ce devrait être facile. Vous avez accès à tout ce que connaissait Tim ; comme vous le disiez – la théologie, les détails de sa vie personnelle. Des faits. Ce devrait être simple comme bonjour de le prouver.

— Est-ce que je peux vous le prouver ? a objecté Bill. Même à vous, je ne le peux pas. C'est comme la croyance en Dieu ; on

peut connaître Dieu, savoir qu'il existe, en avoir fait l'expérience, et pourtant on ne peut le prouver à personne.

— Vous croyez en Dieu maintenant ?

— Bien sûr, a-t-il opiné.

— Je suppose que maintenant vous croyez à des tas de choses.

— À cause de Tim en moi, je sais beaucoup de choses ; ce n'est pas seulement de la croyance. C'est comme... (il a fait un geste plein d'ardeur)... comme si j'avais avalé un ordinateur ou bien la totalité de l'*Encyclopædia britannica*, ou une bibliothèque entière. Les faits, les idées, vont et viennent en me sifflant dans la tête ; mais ils vont trop vite, c'est là qu'est le problème. Je ne les comprends pas ; je ne peux pas m'en souvenir ; je ne peux pas les écrire ni les expliquer aux autres. C'est comme si je recevais K.P.F.A. vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'intérieur de la tête, sans cesse. Par bien des côtés, il y a de quoi être affligé. Mais c'est intéressant. »

Amuse-toi avec tes pensées, me suis-je dit. C'est ce qu'Harry Stack Sullivan disait des psychotiques : ils s'amuse sans fin avec leurs pensées, et ils oublient le monde.

Il n'y a pas grand-chose à dire quand on vous fait une révélation comme celle que venait de m'annoncer Bill Lundborg – à supposer que pareille révélation ait jamais été faite par ailleurs. Bien sûr, cela ressemblait à ce que Tim et Kirsten m'avaient révélé à leur retour d'Angleterre, après la mort de Jeff. Mais c'était une mince affaire comparée à celle-ci. Celle-ci, pensais-je, c'est l'ultime escalade, le monument. L'autre révélation n'était que la pancarte annonçant le monument.

La folie, comme les petits poissons, se déplace en foule ; elle se reproduit à de multiples exemplaires. Elle n'est pas solitaire. La folie ne demeure pas contenue ; elle se déploie d'un bout à l'autre du paysage.

Oui, pensais-je, c'est comme si nous étions sous l'eau ; non pas dans un rêve – comme le disait Barefoot – mais dans une cuve, où notre bizarre conduite et nos croyances encore plus bizarres seraient soumises à observation. Je suis une camée de la métaphore ; Bill Lundborg est un camé de la folie, qui

possède pour celle-ci un appétit insatiable et s'en repaît par tous les moyens possibles. Tout cela au moment précis où la folie semblait déborder du monde. D'abord la mort de John Lennon et ensuite cette histoire : tout cela pour moi le même jour.

Rien chez Bill n'était plausible, même Edgar Barefoot devait sans doute l'admettre. Mais quand quelqu'un est malade et a besoin d'aide, et que c'est un être candide qui ne fait aucun mal, on le trouve touchant et pathétique. Cette folie est née de la souffrance, de la perte d'une mère et de ce qui équivalait certainement à un père dans le vrai sens du terme.

Je le sentais, et je le sentirai toujours tant que je vivrai. Mais la solution de Bill ne pouvait pas être la mienne.

Pas plus que la mienne – m'occuper du magasin de disques – ne pouvait être la sienne. Nous devons chacun trouver notre solution et, en particulier, résoudre le genre de problème que crée la mort pour les autres – mais pas seulement la mort : la folie aussi, la folie menant à la mort finale comme à son but logique.

Quand ma colère initiale à l'égard de la psychose de Bill Lundborg eut fini par se calmer, je me mis à la juger comique. L'utilité de Bill, non seulement pour lui mais pour nous tous, avait été son enracinement dans le concret. Et c'était cela précisément qu'il avait perdu. Sa présence au séminaire d'Edgar Barefoot était la marque du changement survenu chez lui ; le gosse que j'avais précédemment connu n'aurait jamais mis les pieds dans un pareil endroit. Bill avait suivi le même chemin que nous tous : il s'était abîmé dans l'absurdité et la sottise, loin de toute rédemption.

La seule différence, c'est que Bill pouvait maintenant être touché émotionnellement par les morts diverses qui s'étaient abattues sur nous. Ma solution était-elle meilleure ? Je travaillais ; je lisais ; j'écoutais de la musique sous forme de disques ; je vivais ma vie professionnelle et je savais que là se situait mon avenir, que les disques étaient devenus pour moi des choses tangibles, plus seulement des objets de plaisir mais des objets à acheter et à vendre.

Que l'évêque soit revenu de l'autre monde pour habiter désormais l'esprit ou le cerveau de Bill Lundborg, c'était tout à

fait impossible, et cela pour des raisons évidentes. On sait cela instinctivement ; on n'en discute pas ; on le perçoit comme un fait absolu : cela ne peut pas se produire. J'aurais pu questionner Bill sans cesse, en essayant d'établir la présence en lui de souvenirs connus seulement de Tim et de moi, mais cela n'aurait mené nulle part. Comme pour le dîner que nous avons pris ensemble au restaurant chinois d'University Avenue à Berkeley, toutes les données devenaient suspectes car il y a bien des façons pour ces données de surgir dans l'esprit humain, des façons plus facilement acceptables et expliquées que cette hypothèse : un homme est mort en Israël et sa psyché a flotté à travers le monde jusqu'à choisir, entre tous, le dénommé Bill Lundborg aux États-Unis, pour se plonger en lui, dans son cerveau en attente, et y établir résidence en crachotant des idées, des pensées et des souvenirs. Cela n'appartient pas au domaine du réel ; c'est l'invention d'un jeune homme dérangé qui s'affligeait du suicide de sa mère et de la mort subite d'une image du père, qui s'affligeait et qui essayait de comprendre, et un jour dans son esprit s'était présenté, non pas Timothy Archer, mais le *concept* de Timothy Archer, la notion que Timothy Archer était là, en lui, spirituellement, tel un fantôme. Il existe une différence entre la notion d'une chose et cette chose elle-même.

Pourtant, à mesure que se dissipait ma colère du premier jour, j'éprouvais de la sympathie pour Bill car je comprenais pourquoi il avait emprunté cette voie ; il n'avait pas choisi délibérément, par perversité, cette folie ; non, c'était plutôt cette folie qui s'était imposée à lui : il y avait été soumis de force, qu'il le voulût ou non. La chose lui était arrivée, tout simplement.

Bill Lundborg, le premier de nous à avoir été fou, était devenu maintenant le dernier de nous à être fou ; et la seule question qui se posait pouvait être énoncée ainsi : Pouvait-on faire quelque chose pour y remédier ? Ce qui soulevait une autre question plus en profondeur : *devait-on* faire quelque chose ?

J'y ai réfléchi durant les deux semaines qui ont suivi. Bill (il me l'avait dit) n'avait pas d'amis véritables ; il vivait seul dans une chambre louée à East Oakland, en prenant ses repas dans un café mexicain. Peut-être, me disais-je, que je dois à Jeff,

Kirsten et Tim – surtout Tim – de remettre Bill dans la bonne route. Ainsi il y aurait un survivant. C'est-à-dire, bien sûr, en plus de moi.

Indubitablement, j'avais survécu. Mais survécu, ainsi que je l'avais compris depuis quelque temps, comme une machine ; ce n'en était pas moins une survie. Au moins mon esprit n'avait pas été envahi par des intelligences étrangères parlant grec, latin et hébreu et employant des termes que j'étais incapable de comprendre. De toute manière, j'aimais bien Bill ; ce ne serait pas une corvée pour moi de le revoir, de passer du temps avec lui. Ensemble, Bill et moi pouvions ramener un peu à la vie ceux que nous avions aimés ; nos mémoires associées livreraient une moisson de détails circonstanciés, ces petits fragments qui donnent toute leur véracité aux souvenirs... ce qui est une périphrase pour dire qu'en voyant Bill Lundborg, j'aurais la possibilité d'être à nouveau dans l'intimité de Tim, Kirsten et Jeff, puisque Bill les avait connus comme moi et comprendrait de qui je parlais.

En tout cas, nous assistions tous les deux au séminaire de Barefoot ; c'était là que, pour le meilleur ou pour le pire, Bill et moi nous nous rencontrions. Mon estime pour Barefoot s'était accrue, en raison bien sûr de l'intérêt personnel qu'il avait manifesté à mon égard. Cela m'avait fait chaud au cœur ; j'en avais besoin. Barefoot l'avait senti.

J'interprétais l'allusion de Bill au penchant de l'évêque pour moi comme un moyen détourné d'avouer que c'était lui qui éprouvait ce penchant. Après y avoir médité, je parvins à la conclusion que Bill était trop jeune pour moi. D'ailleurs, on n'entretient pas une liaison avec quelqu'un qui est catalogué comme un hébéphrénique. Hampton, qui avait eu des traces – plus que des traces – de paranoïa, m'avait déjà causé assez d'ennuis, et j'avais eu du mal à me débarrasser de lui. En fait, il n'était même pas démontré que j'étais bien débarrassée de lui ; Hampton continuait de me téléphoner, me reprochant avec agressivité d'avoir gardé, quand je l'avais mis à la porte de chez moi, des disques, des livres et des gravures qui lui appartenaient.

Ce qui me troublait dans l'idée d'une liaison avec Bill, c'était le sentiment que j'avais de la férocité de la folie. Elle peut consumer celui qu'elle habite et le quitter pour chercher une autre proie. Si j'étais une machine défaillante, cette folie me mettrait en danger, car je n'étais pas aussi intacte que ça psychologiquement. Il y avait assez de gens qui avaient déjà sombré dans la folie et la mort ; à quoi bon ajouter mon nom à la liste ?

Et puis, ce qui était peut-être pire que tout, je discernais le type d'avenir qui attendait Bill. Il n'avait pas d'avenir. Un individu atteint d'hébétéphrénie est quelqu'un qui s'est placé hors de l'évolution, de la croissance et du temps ; il se contente de recycler à jamais ses pensées aberrantes en y prenant plaisir, même si comme une information transmise de plus en plus loin elles se détériorent. Elles finissent par ne plus être que du bruit. Et le signal de l'intellect s'affaiblit toujours davantage. Bill aurait dû savoir ça, lui qui à une époque avait projeté d'être programmeur d'ordinateur ; il aurait dû être familier avec les théories de l'information de Shannon. Ce n'est pas le genre de situation face à laquelle on a envie de se retrouver.

Emmenant mon petit frère Harvey avec moi, je suis allée chercher Bill en profitant de mon jour de congé et nous sommes partis nous promener dans Tilden Park, au bord du lac Anza, là où se trouvent le pavillon et les barbecues. Installés tous les trois, nous avons fait griller des hamburgers et nous avons passé un excellent moment. Nous avons apporté un Ghetto-blaster – un combiné radio-magnétophone stéréo supersophistiqué : un de ces chefs-d'œuvre comme en sort l'industrie japonaise – et nous avons écouté le groupe de rock Queen tout en buvant de la bière (sauf Harvey), et ensuite, à l'abri des regards indiscrets, Bill et moi avons partagé un joint. Harvey, pendant ce temps, tripotait les touches du Ghetto-blaster, avant de se concentrer sur la tâche consistant à capter Radio-Moscou sur ondes courtes.

« Tu pourrais aller en prison pour ça, lui a dit Bill. C'est une écoute de l'ennemi.

— Conneries, a répondu Harvey.

— Je me demande ce que diraient Tim et Kirsten s'ils pouvaient nous voir en ce moment, ai-je dit à Bill.

— Je peux vous répéter ce que Tim est en train de dire, a indiqué Bill.

— Et il a dit quoi ? ai-je demandé, me sentant détendue par la marijuana.

— Il dit qu'il... trouve que... c'est paisible ici et qu'il connaît enfin la paix.

— C'est très bien. Je n'aurais jamais pu lui faire fumer de l'herbe.

— Ils en fumaient. Kirsten et lui, quand nous n'étions pas là. Il n'aimait pas ça. Mais maintenant il aime bien.

— C'est une herbe de très bonne qualité, ai-je dit. Ils devaient utiliser de la marchandise locale. Ils ne savaient pas qu'il y avait une différence. » J'ai réfléchi à ce que Bill venait de dire. « Ils en fumaient réellement ? C'est vrai ?

— Oui, a répondu Bill. Il y pense en ce moment : il se souvient. »

Je l'ai regardé. « En un sens, vous avez de la chance d'avoir trouvé votre solution, ai-je observé. Ça ne me gênerait pas de l'avoir en moi. Enfin je veux dire : dans mon cerveau. » J'ai ricané ; c'était sous l'effet de l'herbe. « Comme ça je ne me sentirais pas si seule. » Et alors j'ai demandé : « Pourquoi n'est-il pas revenu vers moi ? Pourquoi vous ? Je le connaissais mieux. »

Après un moment de réflexion, Bill a dit : « C'est parce que ça vous aurait détraquée. Vous comprenez, moi je suis habitué aux voix dans ma tête et aux pensées qui ne sont pas les miennes ; je peux l'accepter.

— C'est Tim qui est le *bodhisattva*, pas vous. C'est Tim qui est revenu, par compassion. » J'ai pensé alors avec un sursaut : Mon Dieu, est-ce que je me mets à y croire maintenant ? Quand on plane sous l'effet d'une bonne herbe, on peut croire n'importe quoi, ce qui explique pourquoi il s'en vend tellement.

« C'est exact, a dit Bill. Je sens sa compassion. Il a recherché la sagesse, la Sainte Sagesse de Dieu, ce qu'il appelle Haggis Sophia ; il l'assimile à l'*anokhi*, la pure conscience de Dieu. Et puis, quand il est allé là-bas et que la Présence a pénétré en lui, il a compris que ce n'était pas la sagesse qu'il voulait mais la compassion... il avait déjà la sagesse, mais elle ne lui avait rien apporté, pas plus qu'à personne d'autre.

— Oui, Haggis Sophia. Il m'avait mentionné ce terme.

— Ça fait partie de ce qu'il pense en latin.

— Non, c'est du grec.

— Grec ou latin, je n'en sais rien. Tim pensait qu'avec la sagesse absolue du Christ il pouvait lire le *Livre des Tisseurs* pour démêler le futur qui l'attendait, afin de trouver un moyen d'échapper à son destin ; c'est pourquoi il est allé en Israël.

— Je sais, ai-je dit.

— Le Christ peut lire le *Livre des Tisseurs*, a poursuivi Bill. Le sort de chaque humain y est inscrit. Aucun être humain ne l'a jamais lu.

— Où se trouve ce livre ?

— Partout autour de nous, a précisé Bill. Je le crois, du moins. Attendez un moment ; Tim est en train de penser quelque chose. Très clairement. » Il est resté un certain temps silencieux et renfermé. Puis il a repris la parole. « Tim pense au dernier chant du *Paradis*, le XXXIII^e. Il pense : *Dieu est le livre de l'univers* et vous avez lu ça ; vous l'avez lu la nuit où vous aviez un abcès à une dent. C'est vrai ? a-t-il questionné.

— Oui, c'est vrai. Ça m'a fait une très grosse impression, toute cette dernière partie de *la Divine Comédie*.

— Edgar dit que *la Divine Comédie* est fondée sur des sources soufies, a déclaré Bill.

— Peut-être », ai-je dit, tout en m'interrogeant sur les propos qu'il venait de tenir, ces allusions à *la Divine Comédie* de Dante. « Étrange, ai-je repris. Ces choses dont vous vous souvenez. Pourquoi vous les rappelez-vous ? Parce que j'avais effectivement un abcès à une dent et...

— Tim dit que le Christ avait organisé cette douleur, pour que la partie finale de *la Divine Comédie* vous marque d'une

façon ineffaçable. *Une flamme unique*. Oh ! la barbe, il se remet à penser dans une langue étrangère.

— Prononcez à haute voix ce qu'il pense », ai-je demandé.
De façon hésitante, Bill a récité :

*Nel mezzo del cammin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura,
Che la diritta via era smarrita.*

J'ai souri. « C'est le début de *la Divine Comédie*.

— Il y a autre chose, a dit Bill, et il a ajouté :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate !

— Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance, ai-je traduit.

— Il veut que je vous dise encore quelque chose, a repris Bill. Mais j'ai du mal à saisir quoi. Oh ! maintenant je l'ai... il le repense très clairement pour moi :

La sua voluntate è nostra pace...

— Ça, je ne reconnais pas, ai-je dit.

— Tim dit que c'est le message fondamental de *la Divine Comédie*. Cela signifie : *Sa volonté est notre paix*. Je suppose que c'est une allusion à Dieu.

— Je le suppose aussi.

— Il a dû apprendre ça dans l'autre monde, a dit Bill. Il ne l'a certainement pas appris ici. »

S'approchant de nous, Harvey a annoncé : « J'en ai assez des bandes de Queen. Qu'est-ce qu'on a apporté d'autre ?

— Tu es arrivé à capter Radio-Moscou ? ai-je demandé.

— Oui, mais on n'entend rien à cause du brouillage. Les Russes ont décidé d'émettre aussi sur une autre fréquence, mais j'en ai assez de la chercher. D'ailleurs ça doit également être brouillé.

— Bon, on va bientôt rentrer à la maison », ai-je dit en tendant à Bill le restant du joint.

16

Peu après, il s'est révélé nécessaire de réhospitaliser Bill plus tôt que je ne m'y étais attendue. Il est entré à l'hôpital de son plein gré, acceptant la chose comme un fait de la vie – un fait inscrit en permanence dans sa vie, en réalité.

J'ai eu ensuite un entretien avec son psychiatre, un homme d'un certain âge, à la forte carrure, avec une moustache et des lunettes à verres non cerclés : une sorte d'image de l'autorité imposante mais amène qui m'énonça instantanément mes fautes, par ordre d'importance décroissante.

« Vous ne devriez pas l'encourager à faire usage de drogues », a déclaré le Dr Greeby, en examinant le dossier de Bill ouvert devant lui sur son bureau.

« Vous appelez l'herbe une drogue ? me suis-je récriée.

— Pour un sujet à l'équilibre mental aussi précaire que Bill, toute intoxication est dangereuse, si légère soit-elle. Une fois entré dans le trip, il n'en sort plus. Nous l'avons mis sous Haldol pour le moment ; il semble qu'il supporte les effets secondaires.

— Si j'avais su le mal que je lui faisais, j'aurais agi autrement », ai-je dit.

Il m'a dévisagée.

« C'est en faisant des erreurs qu'on s'instruit, ai-je ajouté.

— Miss Archer...

— Mrs. Archer, ai-je rectifié.

— Le diagnostic concernant Bill n'est pas bon, Mrs. Archer. Je pense que je ne vous apprends rien, puisque vous êtes apparemment la personne la plus proche de lui. » Le Dr Greeby a froncé les sourcils. « Vous dites Archer ? Êtes-vous de la famille du défunt évêque de l'Église épiscopale Timothy Archer ?

— C'était mon beau-père, ai-je précisé.

— C'est lui que Bill s' imagine être.
— Malheureusement oui.
— Bill a l'illusion d'être devenu votre beau-père à la suite d'une expérience mystique. Il ne se contente pas de voir et d'entendre l'évêque Archer ; *il est* l'évêque Archer. Je crois savoir qu'il l'a réellement connu.

— Il lui a fait la rotation de ses pneus.
— Vous êtes une femme qui se pique d'être intelligente », a observé le Dr Greeby.

Je n'ai rien répondu.

« C'est vous qui avez contribué à ramener Bill à l'hôpital », a-t-il poursuivi.

J'ai répondu : « Oui, et nous avons aussi passé de bons moments ensemble. Ainsi que de très mauvais moments, dus à la mort de personnes chères. J'estime que ces morts ont plus contribué au déclin de Bill que le fait d'avoir fumé une fois de l'herbe dans Tilden Park.

— Je vous demanderai de ne plus le revoir, a dit le Dr Greeby.

— Comment ? » me suis-je exclamée, interloquée et consternée ; un accès de peur me submergeait et je me sentais rougir de chagrin. « Attendez un peu, ai-je poursuivi. C'est mon ami.

— Vous affichez une attitude hautaine envers moi et envers le monde en général. Vous êtes visiblement une personne très cultivée, un pur produit du système universitaire ; j'ai entendu dire que vous aviez obtenu des diplômes à Berkeley, sans doute en littérature anglaise ; vous avez l'impression de tout savoir ; et vous faites beaucoup de mal à Bill qui, lui, n'est pas à votre niveau. Vous vous faites aussi du mal à vous, mais ce n'est pas mon affaire. Vous êtes une personne qui...

— Mais c'étaient mes amis, ai-je objecté.

— Trouvez quelqu'un d'autre parmi la communauté de Berkeley, a dit le médecin. Et tenez-vous à l'écart de Bill. En tant que belle-fille de l'évêque Archer, vous ne faites que renforcer son illusion ; en réalité, cette illusion est probablement une introjection de vous, une fixation sexuelle déviée qui échappe à son contrôle.

— Et vous, vous êtes un gros tas de connerie abstruse, ai-je lancé.

— J'en ai rencontré des douzaines comme vous au cours de ma carrière, a riposté le Dr Greeby. Vous ne m'impressionnez pas et vous ne m'intéressez pas. Des femmes comme vous, à Berkeley, il y en a à la pelle.

— Je changerai, ai-je promis, le cœur rempli de panique.

— J'en doute », a dit le médecin en refermant le dossier de Bill.

Après avoir quitté son bureau – ou plutôt en avoir été pratiquement expulsée – j'ai erré dans l'hôpital, abasourdie et effrayée, ainsi que furieuse contre moi. Maintenant le mal était fait. Bon Dieu, me disais-je. Maintenant j'ai perdu le dernier d'entre eux.

Je vais retourner au magasin de disques, ai-je pensé. Il y aura une douzaine de clients qui feront la queue à la caisse et les téléphones sonneront. Les albums de Fleetwood Mac se vendront ; ceux d'Helen Reddy ne se vendront pas. Rien n'aura changé.

Je peux changer, me suis-je dit. Ce gros lard se trompe : il n'est pas trop tard.

Tim, ai-je encore songé, pourquoi ne suis-je pas allée avec vous en Israël ?

Je me suis éloignée des bâtiments de l'hôpital pour regagner le parking – j'apercevais de loin ma petite Honda Civic – et j'ai vu alors un groupe de malades qui venaient de descendre d'un car jaune, en compagnie d'un psychologue, prêts à retourner à l'hôpital. Les mains dans les poches de mon manteau, je me suis dirigée vers eux, me demandant si Bill était parmi eux.

Je n'ai pas vu Bill dans le groupe, aussi j'ai continué ma marche, passant devant quelques bancs, puis une fontaine. Un bosquet de cèdres poussait à l'extrémité du terrain de l'hôpital, et plusieurs personnes étaient assises là dans l'herbe, des malades aussi sans aucun doute, ceux dont l'état ne nécessitait pas une surveillance rigoureuse.

Et Bill Lundborg était là, installé au pied d'un arbre, avec ses habituels vêtements trop larges ; il concentrait son attention sur quelque chose qu'il tenait à la main.

Je me suis approchée de lui, lentement et sans bruit. Il n'a pas levé les yeux avant que j'arrive tout près de lui ; prenant subitement conscience de ma présence, il a alors dressé la tête.

« Salut, Bill, ai-je dit.

— Angel, a-t-il répondu, regardez ce que j'ai trouvé. »

Je me suis agenouillée pour voir. Des champignons poussaient à la base de l'arbre : des champignons blancs à lamelles roses – je l'ai constaté en cassant l'un d'eux. Non vénéneux : ceux qui ont des lamelles roses ou brunes, en règle générale, ne le sont pas. Ce sont ceux à lamelles blanches qu'il faut éviter, car ce sont souvent des amanites.

« Qu'est-ce que vous avez là ? ai-je demandé.

— Il pousse ici, a prononcé Bill avec émerveillement. Ce que j'étais allé chercher en Israël. Ce que j'étais parti trouver si loin. C'est le champignon *Vita verna* que Pline l'Ancien mentionne dans son *Histoire naturelle*. J'ai oublié dans quel livre. » Il a eu le petit rire jovial que je lui connaissais si bien. « Probablement le livre VIII. Il correspond exactement à sa description.

— Pour moi, ai-je dit, ça ressemble à n'importe quel champignon comestible qu'on voit pousser partout à cette époque de l'année.

— C'est *l'anokhi*, a affirmé Bill.

— Bill..., ai-je commencé.

— Tim, a-t-il corrigé machinalement.

— Bill, je m'en vais. Le Dr Greeby dit que je vous ai détérioré l'esprit. Je suis désolée. » Je me suis relevée.

« Vous n'avez pas voulu, a dit Bill. Mais j'aurais aimé que vous veniez en Israël avec moi. Vous avez commis une grosse erreur, Angel, et je vous l'ai dit ce soir-là au restaurant chinois. Maintenant vous resterez toujours enfermée dans votre état d'esprit actuel.

— Et je n'ai aucune chance de pouvoir changer ? » ai-je questionné.

Avec son sourire candide, Bill a répondu : « Ça m'est égal. J'ai ce que je veux. J'ai ce champignon. » Il m'a tendu avec

précaution ce banal et inoffensif champignon qu'il avait ramassé. « Ceci est mon corps, a-t-il poursuivi, et ceci est mon sang. Mangez, buvez, et vous aurez la vie éternelle. »

Je me suis penchée pour lui murmurer à l'oreille, afin que lui seul m'entende : « Je vais me battre pour vous remettre en état, Bill Lundborg. Pour que vous recommenciez à réparer des voitures, à peindre des carrosseries et à faire d'autres choses appartenant au domaine du réel ; je vous reverrai tel que vous étiez ; je n'abandonnerai pas. Vous allez retoucher terre. Vous m'entendez ? Vous comprenez ? »

Bill, sans me regarder, a récité : « Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Chaque branche en moi qui ne porte pas de fruit, il la coupe, et chaque...

— Non, ai-je insisté, vous êtes un homme qui peint des carrosseries et qui répare des moteurs, et j'arriverai à vous le remettre en mémoire. Le temps viendra pour vous de quitter cet hôpital ; je vous attendrai, Bill Lundborg. » Je l'ai alors embrassé sur la tempe ; d'un geste de la main, il a essuyé la trace de mon baiser, comme le fait un enfant, de manière absente, sans intention ni compréhension précise.

« Je suis la Résurrection et la Vie, a-t-il déclaré.

— On se reverra, Bill », ai-je dit avant de m'éloigner de lui.

Lors de mon passage suivant au séminaire d'Edgar Barefoot, celui-ci a remarqué l'absence de Bill et, à l'issue de sa conférence, s'est enquis de lui auprès de moi.

« Il est à nouveau hospitalisé, ai-je indiqué.

— Venez avec moi. » Barefoot m'a conduite de la salle de conférences à son salon ; je n'y avais jamais pénétré et j'ai découvert avec surprise que ses goûts le portaient plus vers le chêne que vers l'oriental. Il a mis un disque de *koto* que j'ai identifié – c'est mon métier – comme étant une gravure rare de Kimio Eto sur World Pacific. Ce disque, pressé à la fin des années 50, a une certaine valeur aux yeux des collectionneurs. Barefoot a passé *Midori no asa*, qui est un air écrit par Eto lui-même. C'est très beau mais ça n'a pas du tout l'air japonais.

« Je vous offre quinze dollars en échange de ce disque », ai-je proposé.

Barefoot a répondu : « Je vous l'enregistrerai sur bande.

— Non, c'est le disque que je veux. De temps en temps on me le demande. » Et ne venez pas me dire que seule compte la beauté de la musique, ai-je pensé. Aux yeux des collectionneurs, seul le disque en tant qu'objet a une valeur ; inutile d'ouvrir un débat là-dessus. Je m'y connais en matière de disques : c'est ma partie.

« Du café ? » a dit Barefoot.

J'en ai accepté une tasse, et Barefoot et moi avons continué d'écouter le plus grand joueur de *koto* vivant pincer ses cordes.

« Il va passer sa vie entière à entrer dans les hôpitaux et à en sortir », ai-je dit quand Barefoot a retourné le disque. « Est-ce que vous vous en rendez compte ?

— Y a-t-il autre chose dont vous vous sentiez responsable ?

— On m'a dit que pour lui j'étais responsable. Mais je ne le suis pas.

— C'est une bonne chose de l'admettre.

— En tout cas, si quelqu'un croit vraiment que Tim Archer est revenu en lui, il est bon aussi pour l'hôpital.

— Et pour un traitement à la Thorazine, a dit Barefoot.

— Maintenant c'est l'Haldol, ai-je précisé. C'est un perfectionnement. Les nouveaux médicaments antipsychotiques ont une action affinée. »

Barefoot a déclaré : « Un des premiers Pères de l'Église croyait en la Résurrection "parce que c'était impossible". Non pas "en dépit du fait que c'était impossible" mais "*parce que c'était impossible*". Je crois que c'était Tertullien. Tim m'en avait parlé une fois.

— Et vous trouvez que c'est intelligent ? ai-je demandé.

— Pas très. Je ne pense pas que Tertullien ait eu l'intention que ce le soit.

— Je vois tous les gens suivre ce même chemin dans la vie, ai-je dit. Pour moi cela résume l'ensemble de cette histoire stupide : croire à quelque chose parce que c'est impossible. Moi, ce que je vois, ce sont des gens qui deviennent fous et ensuite qui meurent ; d'abord la folie, et après la mort.

— Alors, vous voyez la mort aussi pour Bill, a remarqué Barefoot.

— Non, ai-je répondu, parce que je vais l'attendre jusqu'à ce qu'il sorte de l'hôpital. Au lieu d'avoir la mort, il m'aura moi. Qu'est-ce qu'il vous en semble ?

— Que c'est bien mieux que la mort.

— Donc vous m'approuvez, ai-je dit. À l'inverse du médecin de Bill, qui estime que j'ai contribué à sa rechute.

— Vous vivez avec quelqu'un en ce moment ?

— En fait, je vis seule. »

Barefoot a observé : « Cela me plairait de voir Bill s'installer avec vous à sa sortie de l'hôpital. Je ne crois pas qu'il ait jamais vécu avec une femme, sauf avec sa mère.

— Il faudra que j'y réfléchisse longuement, ai-je indiqué.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi quand je fais ce genre de chose.

— Je ne veux pas dire que ce sera pour son bien.

— Comment ? me suis-je étonnée, prise de court.

— Ce sera pour *votre* bien. Cela vous permettra de découvrir si c'est vraiment Tim qui est en lui. Ce serait la réponse à votre interrogation. »

J'ai dit : « Je ne me pose pas de questions ; je sais ce que je dois savoir.

— Recueillez Bill chez vous ; faites-le vivre avec vous. Prenez soin de lui. Et vous vous apercevrez peut-être que vous prenez soin de Tim, en un certain sens de réalité. Ce qu'à mon avis vous avez toujours fait ou en tout cas toujours voulu faire. Ou, si vous ne l'avez pas fait, ce que vous auriez dû faire. Il est très démuné.

— Qui ? Bill ou Tim ?

— L'homme qui est à l'hôpital. Celui auquel vous êtes attachée. Votre dernier lien avec autrui.

— J'ai des amis. J'ai mon jeune frère. J'ai les gens du magasin... et mes clients.

— Et vous m'avez, moi », a ajouté Barefoot.

Après un temps de silence, j'ai acquiescé ; « Oui, vous aussi, je vous ai.

— Et si je vous disais que je pense que ce pourrait être Tim ? Tim vraiment revenu ?

— Eh bien, alors, je cesserais d’assister à vos séminaires. »

Il me dévisagea avec attention.

« Je parle sérieusement, ai-je souligné.

— On ne vous marche pas facilement sur les pieds, a formulé Barefoot.

— Pas vraiment. J’ai fait certaines erreurs graves ; je suis restée là sans rien faire quand Kirsten et Tim m’ont dit que Jeff était revenu – je n’ai rien fait, et résultat : ils sont maintenant morts tous les deux. Je ne commettrais plus une nouvelle fois une erreur pareille.

— Alors, vous prévoyez véritablement la mort pour Bill.

— Oui.

— Installez-le chez vous, a repris Barefoot, et je vous promets une chose : ce disque de Kimio Eto que nous écoutons, je vous le donne. » Il eut un sourire. « L’air que nous entendons s’appelle *Kibo no hikari*. Ce qui signifie “La lumière de l’espoir”. Je pense que c’est approprié.

— Tertullien a vraiment dit qu’il croyait en la Résurrection parce que c’est impossible ? ai-je demandé. Alors, ce genre d’ânerie remonte à longtemps. Ça ne date pas de Kirsten et Tim. »

Barefoot a déclaré : « Vous allez devoir arrêter de suivre mes séminaires.

— Vous croyez donc que c’est Tim ?

— Oui. Parce que Bill parle des langues qu’il ne connaît pas. L’italien de Dante, par exemple. Et aussi le latin et...

— C’est de la xénoglossie », ai-je dit. Le signe, ai-je pensé, de la présence du Saint-Esprit, comme Tim l’avait signalé le jour où nous avions dîné tous ensemble au *Bad Luck Restaurant*. Cette chose même dont doutait Tim et qui n’existait plus ; il doutait probablement, en fait, qu’elle ait jamais existé. Selon ce qu’il pouvait discerner, en tout cas. Et maintenant nous avons cette chose, ce phénomène, chez Bill prétendant être Tim.

« Je ferai venir Bill ici, a dit Barefoot. Il peut vivre avec moi sur la péniche.

— Non. Pas si vous croyez à ces sornettes. Je préfère l’amener chez moi à Berkeley. » Et puis il m’est venu à l’idée que j’avais été manœuvrée, et j’ai regardé fixement Edgar Barefoot ;

il a souri et j'ai songé : Exactement ce qu'aurait fait Tim... contrôler les gens. En un sens, l'évêque Tim Archer est plus vivant en vous qu'il ne l'est en Bill.

« Bien », a dit Barefoot en me tendant la main. « Serrons-nous la main pour sceller le marché.

— J'aurai le disque de Kimio Eto ? ai-je demandé.

— Une fois que je l'aurai mis sur bande.

— Mais j'aurai bien le disque ?

— Oui », a répondu Barefoot, la main toujours tendue. Je la lui ai serrée. Sa poignée de main était vigoureuse ; ce détail aussi me rappelait Tim. Alors, peut-être que nous avons bien Tim avec nous, ai-je pensé. D'une manière ou d'une autre. Cela dépend de la façon dont on définit « Tim Archer » : la faculté de citer du latin, du grec ou de l'italien médiéval, ou bien la capacité de sauver des vies humaines. Que ce soit l'un ou l'autre, Tim semble être à nouveau ici.

« Je continuerai d'aller à vos séminaires, ai-je annoncé.

— Pas pour moi.

— Non : pour moi. »

Barefoot a dit : « Peut-être qu'un jour vous viendrez pour le sandwich. Mais j'en doute. Je pense que vous avez toujours besoin du prétexte des mots. »

Ne soyez pas aussi pessimiste, ai-je pensé ; je pourrais vous surprendre.

Nous avons écouté la fin de la seconde face du disque de *koto*. La dernière plage s'intitulait *Haru no sugata*, ce qui signifie « L'humeur du début du printemps ». Ensuite Edgar Barefoot l'a remis dans sa pochette et me l'a tendu.

« Merci », ai-je dit.

J'ai fini mon café avant de partir. Le temps dehors m'a paru agréable. Je me sentais beaucoup mieux. Et j'arriverais sans doute à obtenir trente dollars du disque. Je n'en avais pas vu un exemplaire depuis des années ; il y avait longtemps qu'il avait été pressé.

Il faut garder ces choses-là en tête quand on dirige un magasin de disques. Et la façon dont je me l'étais procuré aujourd'hui équivalait à une sorte de gros lot : en promettant de faire ce que je comptais faire de toute façon. Je m'étais montrée

plus maligne qu'Edgar Barefoot et j'en étais ravie. Tim aurait apprécié la situation. S'il avait encore été en vie.

Fin du Tome III